Digitized by Google

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

Grande Sala O.S.

~~36 · II 19~~
20 VII 14/2

III 20 VII 14/2

Digitized by Google

Digitized by Google

# ŒUVRES COMPLÈTES

DE

# HENRI CONSCIENCE

Digitized by Google

La propriété littéraire de la traduction française des œuvres de M. Henri Conscience appartenant à MM. Michel Lévy frères, ils poursuivront comme contrefaçon toute réimpression faite au mépris de leurs droits, soit en France, soit dans tous les pays qui ont ou auront des traités internationaux avec la France.

---

PARIS. — IMPRIMERIE DE WITTERSHEIM, 8, RUE MONTMORENCY

Digitized by Google

# SCÈNES

DE LA

# VIE FLAMANDE

PAR

## HENRI CONSCIENCE

TRADUCTION DE

LÉON WOCQUIER

—

SECONDE SÉRIE

ROSA L'AVEUGLE. — L'AVARE. — L'AUBERGISTE DE VILLAGE.

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1856

Les auteur, traducteur et éditeurs se réservent le droit de reproduction des Œuvres de Henri Conscience.

# ROSA L'AVEUGLE.

Par un beau jour d'été de l'année 1846, la diligence d'Anvers à Turnhout roulait, selon sa coutume, sur la chaussée empierrée. Les chevaux piaffaient, les roues grinçaient, le véhicule craquait, le conducteur encourageait son attelage par des claquements de langue réitérés...., les chiens aboyaient dans le lointain, l'alouette montait des champs vers le ciel..., l'ombre dessinée par un soleil ardent courait à côté de la diligence et dansait avec des bonds étranges au milieu des arbres et des arbustes qui bordaient la route.

Tout à coup le conducteur arrêta ses chevaux près d'une auberge isolée. Il sauta de son siége, ouvrit sans mot dire la portière, abaissa le marche-pied de fer et

tendit la main à un voyageur qui s'élança sur la chaussée, portant une valise de cuir.

Le conducteur, toujours muet, replaya le marchepied, referma la portière, remonta sur le siége, et donna par un sifflement le signal du départ. Les chevaux reprirent leur course, et la lourde voiture poursuivit son tranquille et monotone voyage.

Cependant le voyageur était entré dans l'auberge et s'était assis à une table devant un verre de bière. C'était un homme de haute taille et paraissant avoir environ cinquante ans. On eût même pu lui donner la soixantaine, si sa tournure toute martiale, la vivacité de son regard et le sourire qui plissait ses lèvres n'eussent annoncé qu'en lui le cœur était plus jeune que le visage. Toutefois ses cheveux étaient gris; des rides nombreuses sillonnaient son front et ses joues, et l'ensemble de ses traits portait cette indéfinissable expression de lassitude, que le travail et le chagrin impriment sur la physionomie comme le signe d'une vieillesse anticipée. Et pourtant sa poitrine palpitait avec force, sa tête était ferme et droite, et dans ses yeux brillait l'étincelle d'une puissante virilité.

On l'eût pris, à voir son costume, pour un bourgeois à son aise, et ce costume n'eût pas attiré l'attention, si sa redingote n'eût été boutonnée jusqu'au menton, particularité qui, jointe à la grosse pipe d'écume suspendue sur sa poitrine, semblait indiquer un militaire ou un Allemand.

Après avoir servi le voyageur, les gens de la maison s'étaient remis à leurs travaux ordinaires sans s'occuper

davantage de lui. Les deux filles allaient et venaient, le père jetait sur le feu du bois et des gazons, la mère remplissait la marmite du bétail, mais personne ne lui adressait un mot, bien que son œil suivît chacun de ses hôtes avec une sorte d'affectueux intérêt et que son regard doux et souriant semblât dire : Ah ! ne me reconnaissez-vous donc pas ?

Soudain le son d'une horloge vint frapper son oreille. Ce son parut l'affecter péniblement; une expression de surprise triste se peignit sur ses traits et chassa le sourire de ses lèvres. Il se leva, et son regard se fixa avec une sorte de colère sur l'horloge jusqu'à ce que les neuf coups eussent, un à un, retenti.

L'hôtesse avait remarqué l'incompréhensible émotion du voyageur ; elle s'approcha de lui tout étonnée, et se mit à regarder aussi l'horloge comme si elle se fût attendue à y découvrir quelque chose d'extraordinaire.

— Quel beau son a notre horloge, n'est-ce pas, Monsieur ? dit-elle. Eh bien, voilà déjà vingt ans qu'elle marche, sans que l'horloger y ait mis la main !

— Déjà vingt ans ! dit le voyageur en soupirant. Et qu'est devenue l'horloge qui se trouvait là avant celle-ci ? Où est aussi la belle sainte Vierge qui était là-haut sur la cheminée ? Partie, mise en pièces, oubliée, n'est-il pas vrai ?

La bonne femme regarda l'étranger avec stupéfaction et répondit :

— Notre Zanna jouait, quand elle était enfant, avec la sainte Vierge, et elle l'a cassée. Mais elle était si mal faite qu'il n'y a pas grand dommage, vu que le curé lui-

même nous avait dit qu'il fallait en acheter une autre. Tenez, en voilà une neuve. N'est-elle pas bien plus belle ?

Le voyageur secoua négativement la tête.

— Quant à l'horloge, vous allez l'entendre tout à l'heure, continua l'hôtesse. C'est une laide et vieille patraque qui retarde toujours. Il y a une éternité qu'elle est pendue dans la chambre au-dessus de la cave. Écoutez ! voilà qu'elle commence !

Un cri étrange partant d'une autre pièce se faisait entendre. C'était comme une voix d'oiseau qui chantait : *coucou, coucou, coucou,* et ainsi jusqu'à neuf fois.

Mais le chant n'était pas à la moitié qu'un sourire heureux illumina les traits du voyageur, et qu'il courut, suivi par la bonne femme, dans la chambre voisine, où il se mit à contempler avec une joie indicible la vieille horloge, tandis que le coucou achevait son neuvième cri.

Sur ces entrefaites, les deux filles de la fermière étaient venues se placer toutes curieuses auprès de l'étranger : elles le regardaient avec étonnement, et leurs grands yeux bleus interrogeaient tour à tour leur mère et lui. Ces regards inquisiteurs rappelèrent le voyageur à lui, et, comme s'il eût été satisfait de ce qu'il avait vu, il revint dans la salle principale suivi par ses trois compagnes.

A coup sûr un profond sentiment de bonheur inondait son âme, car son visage avait une si douce expression d'amour et de contentement, ses yeux humides d'émotion étaient si brillants que les deux jeunes filles s'avancèrent avec un visible intérêt beaucoup plus près encore.

Digitized by Google

Il prit une main de chacune d'elles et dit :

— Ce que je fais est bien étrange, n'est-ce pas, mes enfants ? Vous ne pouvez comprendre pourquoi la voix du vieux *coucou* m'a troublé ainsi ? Ah ! c'est que moi aussi j'ai été enfant !.... alors mon père, le dimanche après vêpres, venait boire sa pinte de bière ici. Quand j'avais été sage, je l'accompagnais... Je demeurais alors pendant des heures épiant le *coucou* bien-aimé chaque fois qu'il ouvrait sa petite porte ; je dansais, je sautais en mesure sur son chant, et dans mon imagination d'enfant j'admirais le pauvre oiseau comme un chef-d'œuvre d'art ; et la sainte Vierge que l'une de vous a brisée, je l'aimais parce qu'elle avait un si beau manteau bleu, et parce que son petit Jésus me tendait la main et souriait à mon sourire.... Aujourd'hui l'enfant a près de soixante ans, ses cheveux sont blancs, ses traits flétris.... Il a passé trente-quatre ans dans les déserts de la Russie.... Et cependant il se souvient de la sainte Vierge et du *coucou*, comme si un seul jour s'était passé depuis que la main de son père l'a conduit ici pour la dernière fois.

— Êtes-vous donc de notre village ? demanda Zanna.

— Ah oui ! répondit le voyageur avec une joyeuse effusion ; mais l'effet de cet aveu ne fut pas tel qu'il l'avait attendu. Un sourire plus affable anima les traits des jeunes filles, mais ce fut tout ; elles ne parurent ni surprises ni réjouies par la révélation du voyageur.

Celui-ci s'adressa à la mère :

— Mais où donc est le vieux Baes [1] Joostens ?

1. Le mot *baes* signifie proprement *maître ;* les Flamands l'emploient habituellement pour désigner le chef de la maison, et surtout le maître d'une auberge ou d'un estaminet.

— Le Baes Jean voulez-vous dire ? répondit l'hôtesse; il est mort depuis plus de vingt-cinq ans.

— Et sa femme, la bonne grosse Pétronille ?

— Morte aussi.

— Morts... morts... dit l'étranger en soupirant. Et le jeune berger André, qui savait tresser de si jolis paniers ?

— Mort aussi ! répondit la paysanne.

Le voyageur pencha la tête et tomba dans une triste rêverie.

Cependant l'hôtesse alla dans la grange raconter à son mari l'aventure de l'inconnu. Le fermier entra à pas lourds dans la chambre, et le bruit de ses sabots tira le voyageur de ses sombres méditations.

Celui-ci se leva, courut au paysan avec un cri de joie et en lui tendant la main. Le paysan prit froidement cette main en considérant l'étranger presque avec indifférence.

— Oh ! vous aussi, Pierre Joostens, vous ne me reconnaissez pas? s'écria-t-il avec tristesse.

— Non, je ne sais si je vous ai jamais vu, Monsieur.

— Vous ne vous souvenez donc plus de celui qui, au péril de sa vie, plongea sous la glace dans la Veen pour vous sauver d'une mort certaine?

Le paysan haussa les épaules.

Péniblement affecté, le voyageur reprit d'une voix presque suppliante.

— Vous avez donc oublié le jeune homme qui vous protégeait contre vos camarades, et qui vous apportait tant d'œufs d'oiseaux pour agrandir votre collier de

mai? celui qui vous a appris à faire des trompettes et des flûtes avec l'écorce du saule, et qui vous prenait avec lui lorsqu'il allait au marché dans la charrette du briquetier Pauwel?

— Je me souviens bien, répondit le paysan indécis, que feu mon père m'a dit autrefois que j'ai manqué me noyer dans la Veen à l'âge de six ans. Mais c'est le *long Jean* qui m'en a retiré... et celui-là est parti du temps des Français avec la chair à canon de Napoléon! Qui sait dans quelle terre ses os dorment sans bénédiction? Que Dieu ait sa pauvre âme!

— Ah! s'écria l'étranger avec joie, vous me reconnaissez maintenant? Je suis le *long Jean* ou plutôt Jean Slaets.

Et, comme le paysan ne répondait pas, il ajouta d'un ton surpris :

— Ne vous souvenez-vous plus du fameux tireur de la société de tir, qui était renommé à quatre lieues à la ronde comme le chasseur par excellence, qui, à la cible ou au blanc, ne pouvait trouver son maître, et auquel tous les autres garçons portaient envie, parce que toutes les jeunes filles le voyaient d'un bon œil? Eh bien, c'est moi, Jean Slaets...

— C'est possible, répondit le paysan avec défiance; mais pas moins, Monsieur, je ne vous connais pas, soit dit sans vous offenser. Il n'y a pas de société de tir dans notre commune, et à la place où il y avait une cible autrefois, il y a aujourd'hui une maison de campagne qui reste inhabitée depuis l'année dernière, parce que la dame qui y demeurait est morte.

Découragé par la froideur du paysan, le voyageur ne fit plus d'efforts pour s'en faire reconnaître. Il reprit d'une voix calme, en se levant comme pour partir :

— Il y a au village bien des amis qui ne peuvent m'avoir oublié. Vous, Pierre Joostens, vous étiez beaucoup trop jeune quand tout cela est arrivé. Je suis bien sûr que le briquetier Pauwel me sautera au cou dès qu'il me verra. Demeure-t-il toujours au Marais?

— La briqueterie est brûlée depuis longtemps, et les glaisières sont comblées. Il pousse là-dessus le plus beau foin de la commune. C'est la prairie du riche Tist...

— Et qu'est devenu Pauwel?

— Ma foi, toute la famille s'en est allée après l'accident, et je ne sais pas ce qu'il en est... Mort sans doute! Mais j'entends bien, Monsieur, que vous parlez du temps de mon grand-père ; il ne vous sera pas facile de trouver une bonne réponse à toutes vos questions, à moins que vous ne vouliez aller trouver notre fossoyeur. Celui-là sait sur le bout de son petit doigt ce qui s'est passé depuis cent ans et plus!

— Je le crois bien ; Jean Pierre doit avoir maintenant plus de nonante ans...

— Jean Pierre? Ce n'est pas là le nom du fossoyeur! Il s'appelle Laurent Stevens.

Un sourire de satisfaction se peignit sur les traits du voyageur.

— Merci à Dieu, s'écria-t-il, qu'il ait du moins épargné un de mes camarades!

— Laurent était donc votre ami, Monsieur?

— Mon ami? dit le voyageur en secouant la tête ; c'est-

à-dire que nous étions toujours en lutte et en querelle : histoire d'amour! Je me souviens entre autres qu'un jour, en nous battant, je le jetai du haut du pont de Kalver-Moeren dans le ruisseau, et cela si bien qu'il faillit s'y noyer; mais il y a plus de trente ans de cela. Laurent sera bien content de me revoir. Allons, père Joostens, donnez-moi une poignée de main! Je viendrai souvent boire une pinte ici.

Il paya, prit sous le bras sa valise, et sortit. Derrière l'auberge, il s'enfonça dans un sentier qui traversait une jeune sapinière.

Quelque peu agréables que fussent les renseignements du paysan, ils avaient néanmoins consolé et réjoui le cœur du voyageur. De douces émanations des années écoulées s'élevaient autour de lui, et il se sentait revivre sous le flot de souvenirs qui surgissaient à chaque pas dans son âme. Cependant le jeune bois qui l'entourait de toutes parts ne lui disait rien. Jadis à cette même place s'étendait une haute forêt de sapins dont les branches portaient mille nids d'oiseaux, et au pied desquels mûrissaient en abondance les fruits rafraîchissants du mûrier sauvage. Mais la forêt avait eu le même sort que les habitants du village; les vieux arbres avaient été abattus par le temps ou par la cognée; une nouvelle génération avait déjà pris leur place. Celle-ci était donc étrangère et indifférente au voyageur. Mais le chant des oiseaux qui résonnait de tous côtés sous le feuillage était encore le même; le murmure plaintif du vent dans les rameaux, le cri grêle du grillon, la senteur suave et embaumée des bruyères, tout cela était comme jadis : les êtres

avaient changé; l'éternelle harmonie de la nature était en tout demeurée la même! Telles étaient les pensées qui remplissaient l'âme du voyageur; quoiqu'il se sentît leste et joyeux, il poursuivit lentement sa route, sans détacher son regard du sol, jusqu'à ce qu'il fût sorti de la sapinière.

Sous ses yeux se déroulait un verdoyant panorama de prairies et de champs cultivés, au milieu desquels un ruisseau argenté promenait en se jouant ses méandres capricieux; plus loin, à un quart de lieue environ, se dressait un clocher aigu au sommet duquel le coq doré étincelait comme une étoile du jour sous les feux du soleil; plus loin encore, un beau moulin à vent faisait tourner ses ailes rouges.

Saisi d'une inexprimable émotion, le voyageur s'arrêta instantanément. Ses yeux se remplirent de larmes; il laissa tomber par terre sa valise, et tendit les mains en avant, pendant qu'une indicible expression de bonheur et de ravissement illuminait son visage.

En ce moment la cloche du village sonna l'*Angelus*.

Le voyageur s'agenouilla, pencha la tête sur sa poitrine, et demeura quelques instants immobile, frémissant, abîmé dans son émotion. Une brûlante prière s'échappait de son cœur et de ses lèvres; nul n'en eût douté à voir son regard monter vers le ciel avec une expression d'ardente reconnaissance, et ses mains jointes s'élever vers Dieu. Il reprit sa valise, et se remit à marcher précipitamment en murmurant, les yeux fixés sur le clocher :

— Toi du moins tu n'as pas changé, humble église où

Digitized by Google

je fus baptisé, où des larmes de joie coulèrent lorsque je fis ma première communion, où tout me semblait si merveilleux, si splendide et si sacré ! Ah ! je reverrai la sainte Vierge avec sa robe d'or et sa couronne d'argent, saint Antoine et son gentil cochon, sainte Ursule et ce diable tout noir avec une langue rouge, dont j'ai rêvé tant de fois... J'entendrai l'orgue, dont le sacristain Sus jouait si bien, pendant que nous chantions à pleine voix : *Ave, Maria, gratiâ plena !*

Le voyageur chantait tout haut ces dernières paroles, et ce souvenir devait le toucher bien profondément, car deux grosses larmes brillantes s'échappèrent de ses yeux. Il reprit sa route en silence et comme oublieux de tout, jusqu'à ce qu'il atteignit un petit pont jeté sur le ruisseau et au delà duquel s'étendait une prairie humide et marécageuse.

Il sourit d'un indéfinissable sourire, d'un sourire tel qu'on eût dit que son âme elle-même apparaissait sur son visage transfiguré.

— C'est ici, dit-il d'une voix émue, que j'ai, pour la première fois, touché la main de Rosa ; ici que, pour la première fois, nos yeux se sont dit ces choses qui donnent sur la terre les joies des bienheureux et ouvrent le ciel aux jeunes cœurs ; alors comme maintenant les iris d'or brillaient au soleil, alors aussi l'alouette chantait sur nos têtes...

Il franchit le pont et entra dans la prairie ; il murmurait :

— Hélas ! les fleurs d'autrefois sont mortes ! L'alouette qui chantait notre amour est morte ! Leurs enfants saluent

seuls le vieillard qui revient comme une ombre des temps qui ne sont plus ! Et Rosa, ma bien-aimée Rosa ! vit-elle encore ? Peut-être ! Elle doit être mariée : elle a des enfants sans doute. Ceux qui demeurent oublient toujours le malheureux qui va souffrir loin de la terre natale...

Un sourire ironique plissa ses lèvres.

— Pauvre pèlerin, la jalousie s'éveille en toi comme si ton cœur était encore dans son printemps ! Le temps des amours est pourtant passé depuis longtemps ! Bah ! ce n'est rien... Si seulement elle me reconnaît, si elle se souvient encore de notre ardente affection, alors, ô mon Dieu, je ne regretterai pas mon voyage de six cents lieues et je descendrai consolé dans la tombe, au milieu de mes parents et de mes amis...

Un peu plus loin et aux approches du village, il entra dans une auberge qui portait pour enseigne une charrue, et demanda à l'hôtesse un verre de bière.

Au coin du foyer, près de la grande marmite du bétail, était assis un homme très-âgé qui, immobile comme une statue de pierre, semblait contempler le feu.

Le voyageur reconnut le vieillard avant que la femme ne fût revenue de la cave. Il rapprocha précipitamment sa chaise, et lui prit la main en disant d'une voix joyeuse :

— Que Dieu soit béni de vous avoir laissé vivre aussi longtemps, Baes Joris ! Vous êtes encore du bon vieux temps, vous ! Ne me reconnaissez-vous pas ? Non ? Vous ne vous souvenez pas de ce jeune polisson qui grimpait toujours par-dessus votre haie et mangeait vos pommes avant qu'elles fussent mûres ?...

— Nonante-six ans! grommela le vieillard sans bouger.

— C'est vrai! dit le voyageur avec un soupir... Mais dites-moi donc, Baes Joris, si Rosa, la fille du charron, vit encore?

— Nonante-six ans! répéta le vieillard d'une voix creuse.

L'hôtesse reparaissait avec la bière et dit au voyageur :

— Il est aveugle et sourd, Monsieur. Ne lui parlez pas davantage; il ne vous entend pas.

— Aveugle et sourd! murmura tristement le voyageur. Que de ravages le temps implacable a faits en trente ans! Je marche ici au milieu des ruines d'une génération entière!

— Vous demandez des nouvelles d'une Rosa, fille du charron, Monsieur? reprit la femme. Notre charron a cinq filles, mais aucune ne s'appelle Rosa : l'aînée se nomme Beth : elle a épousé le porteur de lettres; le nom de la seconde est Gonde : elle est faiseuse de bonnets; la troisième est Nele; la plus petite s'appelle Annette, et elle est idiote, la pauvre enfant!

— Je ne parle pas de ces gens-là! s'écria l'étranger avec impatience; je parle de la famille de Kob Meulinckx.

— Oh! ceux-là sont tous morts depuis longtemps, Monsieur! répondit la femme.

Frappé d'une émotion subite et profonde, le voyageur s'élança hors de l'auberge avec une précipitation fébrile. Il couvrit ses yeux des deux mains et s'écria avec désespoir :

— Elle aussi, ô mon Dieu ! Ma pauvre Rosa, morte ! Toujours, toujours cet impitoyable mot : mort ! mort ! Personne sur la terre ne me reconnaîtra donc ? Pas un seul regard ami ne se fixera sur moi !

Chancelant comme un homme ivre, il s'enfuit sous un bouquet de sapins, et là, accablé de douleur, il demeura la tête appuyée contre un arbre jusqu'à ce que sa déchirante émotion se fût peu à peu calmée. Il entra alors dans le village à pas lents et alourdis. Sa route le mena au cimetière isolé, où il s'arrêta, la tête nue, au pied de la croix, et dit :

— C'est ici, devant l'image du Dieu crucifié, que Rosa m'a promis de me rester fidèle et d'attendre mon retour. Nous étions suffoqués de douleur, nos larmes tombaient sur ce banc, et, presque évanouie de chagrin, elle reçut la croix d'or, gage d'amour chèrement acheté... Pauvre amie, peut-être foulé-je aux pieds tes restes mortels ?

Brisé par cette douloureuse pensée, il se laissa glisser sur le banc et y demeura longtemps assis comme sans connaissance. Son regard accablé parcourait lentement le sol du cimetière, où de petits monticules indiquaient les tombes les plus récentes. Il souffrait de voir comme les petites croix de bois tombaient de vétusté sans qu'une main d'enfant songeât à relever ce signe de souvenir sur la tombe d'un père ou d'une mère. Ses parents à lui dormaient aussi dans cette terre ! Mais qui pourrait lui dire où se trouvaient leurs tombes ?

Il resta longtemps absorbé dans ces amères et pénibles réflexions ; la pensée de l'éternité pesait sur son

Google

âme, lourde comme une pierre sépulcrale, lorsque des pas d'homme vinrent tout à coup l'éveiller au milieu de son rêve funèbre.

Le long du mur du cimetière, le vieux fossoyeur s'avançait la bêche sur l'épaule. Son extérieur portait les traces évidentes de la souffrance et de la pauvreté; son dos s'était courbé par l'incessant travail de la bêche. Ses cheveux étaient blancs et sa face creusée de rides profondes; pourtant une lueur d'énergie brillait encore dans son regard.

Au premier coup d'œil, le voyageur reconnut Laurent, son ancien rival, et fut sur le point de courir à lui; mais les cruelles déceptions qu'il avait rencontrées jusque-là le retinrent et le décidèrent à se taire et à essayer si Laurent le reconnaîtrait encore.

Le fossoyeur s'arrêta à quelques pas, et après l'avoir examiné avec une visible curiosité, il se mit à tracer dans le gazon un carré long, afin de creuser en cet endroit une nouvelle fosse. Toutefois il ne cessait d'observer par un regard oblique celui qui était assis devant lui; bientôt une maligne joie brilla dans ses yeux.

Le voyageur, se méprenant sur l'expression qu'avait prise la figure du fossoyeur, sentit battre son cœur en attendant que Laurent vînt à lui et prononçât son nom.

Mais le fossoyeur lui jeta de nouveau un regard railleur, plongea la main dans la poche de sa misérable veste et en retira un vieux calepin enveloppé de sale parchemin et auquel était suspendu un crayon par un cordon de cuir. Il se détourna et parut écrire sur le calepin.

Ce fait, accompagné de l'expression triomphante des

traits du fossoyeur, frappa tellement le voyageur qu il se leva, s'approcha et demanda d'une voix étonnée :

— Qu'écrivez-vous donc dans votre calepin?

— Ce sont mes affaires ! répondit Laurent Stevens ; il y a terriblement longtemps que vous êtes sur ma liste : Je fais une croix à votre nom.

— Ah ! vous me reconnaissez donc ? s'écria avec joie le voyageur.

— Vous reconnaître ? dit en ricanant le fossoyeur ; je ne sais pas ; mais je me souviens, comme si c'était d'hier, qu'un méchant jaloux me jeta un jour à l'eau et manqua m'y noyer parce que j'étais aimé de Rosa, la fille du charron ! Depuis lors pourtant on a béni bien des cierges pascaux...

— Vous, aimé de Rosa ? interrompit l'étranger ; ce n'est pas vrai, c'est moi qui vous le dis !

— Ah ! vous le savez trop bien, jaloux que vous étiez ! N'a-t-elle pas porté, pendant toute une année, l'anneau d'argent bénit que j'avais rapporté pour elle de Scherpenheuvel ? Et n'est-ce pas vous qui le lui avez pris de force et l'avez jeté dans le ruisseau ?

Le voyageur sourit tristement :

— Laurent, Laurent, s'écria-t-il, nous nous égarons ! Nous redevenons enfants par les souvenirs ! Croyez-moi, Rosa ne vous a pas aimé comme vous le pensez ; elle a accepté votre anneau par amitié et parce qu'il était bénit. J'étais brusque et hautain dans ma jeunesse, et je n'ai pas toujours agi généreusement envers mes camarades ; mais faut-il que trente-quatre années, qui ont brisé tant d'hommes et de choses, aient laissé sans les calmer nos

plus mauvaises passions? Ah! Laurent, le seul homme qui ne m'ait pas oublié est-il et restera-t-il un ennemi? Allons! tendez-moi votre main : soyons amis; je vous rendrai heureux pour le reste de votre vie!

Le fossoyeur retira brusquement sa main et dit d'une voix sombre :

— Oublier? Moi vous oublier? Il est trop tard : vous avez empoisonné ma vie! Il ne s'est pas passé un jour que je n'aie pensé à vous. Était-ce pour bénir votre nom? Ah! jugez-en vous-même, vous qui avez fait mon malheur!

Le voyageur joignit ses mains tremblantes, leva les yeux au ciel et s'écria avec désespoir :

— Mon Dieu! mon Dieu! la haine seule me reconnaît! La haine seule n'oublie pas!

— Vous avez bien fait, reprit le fossoyeur avec un rire méchant, de revenir vous coucher auprès de vos parents morts. Je vous ai gardé une bonne tombe; je placerai le long Jean si hautain sous la gouttière de l'église : l'eau du ciel lavera la méchanceté de son corps!

Un tremblement soudain secoua les membres du voyageur, et un éclair d'indignation et de colère jaillit de ses yeux. Mais cette violente émotion disparut aussitôt pour faire place à un sentiment d'abattement et de pitié.

— Vous repoussez la main d'un frère qui revient après trente-quatre ans d'absence, dit-il en soupirant. Le premier salut que vous adressez à votre vieux camarade est une amère raillerie? Laurent, ce n'est pas bien... Mais

soit! n'en parlons plus. Dites-moi seulement où reposent mes parents?

— Je ne le sais pas, grommela le fossoyeur. Il y a bien vingt-cinq ans qu'ils sont morts... Depuis ce temps-là, j'ai creusé au moins trois fois des fosses à la même place...

Ces paroles firent sur le voyageur une impression si pénible que sa tête s'inclina sur sa poitrine, son regard s'attacha fixement sur la terre, et il demeura plongé dans un navrant désespoir.

Le fossoyeur reprit son travail; mais ses mouvements étaient lents, et lui-même semblait tout à coup saisi d'une préoccupation profonde. Il vit et pénétra l'amère douleur du voyageur, et s'effraya intérieurement du désir de vengeance qui s'était éveillé en lui et l'avait poussé à torturer un homme aussi impitoyablement. La transformation de sentiments qui s'opérait en lui se reflétait aussi sur son visage; le sourire railleur disparut de ses lèvres, il contempla quelques instants son compagnon affligé avec une pitié croissante, puis il s'approcha lentement de lui, saisit sa main et lui dit d'une voix calme, mais pénétrante :

— Jean, mon ami, pardonnez-moi ce que j'ai fait et dit! J'ai mal et cruellement agi; mais, Jean, savez-vous ce que j'ai souffert par vous?

— Laurent, s'écria le voyageur en lui saisissant les mains avec effusion, ce sont des fautes de jeunesse. Et voyez combien peu je songe à notre inimitié! rien que d'entendre prononcer mon nom par vous j'ai éprouvé un inexprimable bonheur... Eh bien! je vous en suis tout

reconnaissant, bien que vous m'ayez brisé le cœur par vos lugubres railleries... Et maintenant, Laurent, dites-moi où Rosa est enterrée? Elle se réjouira dans le ciel si elle nous voit réconciliés et devenus frères près de sa dernière demeure!

— Enterrée? reprit le fossoyeur; plût à Dieu qu'elle fût enterrée, la pauvre femme!

— Qu'est-ce? que voulez-vous dire? s'écria le voyageur; Rosa vit-elle encore?

— Oui, elle vit, répondit Laurent, si on peut appeler vivre l'affreuse existence qu'elle a à supporter!

— Vous me faites trembler. Pour l'amour de Dieu, parlez! Quel malheur l'a frappée?

— Elle est aveugle.

— Aveugle? Rosa aveugle! Elle n'a plus d'yeux pour me revoir! Hélas! hélas!

Éperdu de douleur, il tomba défaillant sur le banc.

Le fossoyeur vint se placer devant lui et ajouta :

— Depuis dix ans elle est aveugle et elle mendie son pain de chaque jour...; toutes les semaines je lui donne quelques sous, et lorsque nous cuisons il y a toujours un petit pain pour elle.

Le voyageur bondit et pressa énergiquement la main du fossoyeur :

— Merci, merci, dit-il. Dieu vous bénisse pour votre affection envers elle! Je me charge, en son saint nom, de vous récompenser. Je suis riche, très-riche. Dès aujourd'hui, nous nous reverrons. Mais dites-moi sans retard où est Rosa; chaque instant lui apporte une misère...

En disant ces mots, il entraînait par la main le fossoyeur, et se dirigeait vers la porte du cimetière.

Laurent montra du doigt devant lui :

— Voyez-vous là-bas, près du bois, fumer cette petite cheminée ? C'est la chaumière du faiseur de balais, Nélis Ooms. C'est là qu'elle demeure...

Sans attendre de nouvelles explications, le voyageur traversa le village et se dirigea vers le point indiqué. Il atteignit bientôt la cabane isolée.

C'était une humble habitation construite de bois de bouleau maçonné avec l'argile, mais proprement blanchie à l'extérieur d'une couche de chaux.

A quelques pas du seuil, quatre petits enfants s'amusaient, sous les chauds rayons du soleil, à creuser la terre et à planter un jardin éphémère de bluets et de coquelicots. Ils étaient pieds nus et à peine vêtus. L'aîné, petit garçon de six ans environ, ne portait qu'une courte chemise de toile. Tandis que ses trois jeunes sœurs, toutes confuses, contemplaient timidement l'inconnu, le petit garçon fixait au contraire sur lui un regard plein d'assurance où pouvaient se lire à la fois la surprise et la curiosité.

Le voyageur sourit aux enfants sans s'arrêter et entra dans la chaumière, où il trouva le mari liant des balais dans un coin et la femme filant près du foyer.

Tous deux avaient à peine trente ans et paraissaient au premier coup d'œil satisfaits de leur sort. Tout était d'ailleurs autour d'eux aussi net et aussi propre que le permet la vie des champs dans une aussi étroite demeure.

L'entrée de l'étranger les surprit peu, bien que tous

s'avançassent sur-le-champ vers lui par politesse. Ils croyaient sans doute qu'il venait demander son chemin, car le mari se dirigea vers la porte comme pour prévenir son désir. Mais lorsque le voyageur leur demanda d'une voix altérée et tremblante : — Est-ce ici que demeure Rosa Meulinckx? les deux époux échangèrent un regard inexplicable et se sentirent à leur tour si troublés qu'ils ne surent que dire.

— Oui, Monsieur, répondit enfin le mari, Rosa demeure ici; mais elle est sortie pour aller mendier. Voudriez-vous lui parler?

— Mon Dieu! mon Dieu! où est-elle? s'écria le voyageur. Ne peut-on la trouver tout de suite?

— Cela serait difficile, Monsieur; elle est sortie avec notre petite Trinette, pour faire sa ronde de la semaine; mais d'ici à une heure elle sera certainement rentrée; cela ne manque jamais!

— Puis-je donc l'attendre ici, bonnes gens? demanda le voyageur.

A peine ces paroles étaient-elles prononcées que le mari courut dans une chambrette voisine et en rapporta un siége qui, bien que rude et de forme grossière, paraissait cependant plus commode que les chaises boiteuses de la chambre de devant. Non contente de cela, la femme tira d'une armoire un linge d'une blancheur de neige et l'étendit sur le siége en engageant l'étranger à s'y asseoir. Celui-ci fut touché de cette cordialité simple mais bien sentie, et rendit le linge à la femme avec mille remerciements; puis il s'assit et ses yeux errèrent silencieusement autour de la chambre, comme

pour y trouver quelque chose qui lui parlât de Rosa. Tandis qu'il avait la tête tournée, il sentit tout à coup une petite main qui s'introduisait tout doucement dans la sienne et caressait ses doigts. Surpris de cette marque d'affection, il retourna la tête.

Son regard rencontra les yeux bleus du petit garçon qui le contemplaient avec un sourire céleste aussi affectueusement que s'il eût été pour lui un père ou un frère.

— Viens ici, Petit Pierre, dit la mère; il ne faut pas être si hardi, mon enfant.

Mais Petit Pierre parut ne pas avoir entendu la recommandation, et continua à regarder fixement l'inconnu et à le caresser, si bien que celui-ci se sentit tout ému de l'inexplicable affection que lui témoignait l'enfant.

— Comme tes yeux bleus sont doux, mon cher petit, dit-il, ils m'émeuvent jusqu'au fond de l'âme! Viens, je veux te donner quelque chose, puisque tu es si gentil!

Il tira de sa poche une belle bourse à anneaux d'argent et brodée de perles, y laissa quelques pièces de menue monnaie et la donna au petit garçon, qui contempla bien son cadeau d'un air ravi, mais ne quitta pourtant pas la main du voyageur.

La mère s'approcha et dit à l'enfant d'un ton de reproche :

— Petit Pierre, Petit Pierre, ne sois pas malhonnête, remercie Monsieur et baise sa main!

L'enfant baisa la main, inclina la tête cette fois et dit d'une voix claire :

— Merci, monsieur le long Jean!

Un coup de foudre n'eût pas frappé le voyageur plus

fort que son nom prononcé par cet enfant innocent. Des larmes coulèrent, malgré lui, sur ses joues ; il prit le petit garçon sur ses genoux, et le regarda avidement dans les yeux, en s'écriant :

— O mon cher petit ange, tu me connais ? Moi que tu n'as jamais vu ! Qui donc t'a appris mon nom ?

— Rosa l'aveugle ! répondit l'enfant.

— Mais comment est-il possible que tu m'aies reconnu ? Est-ce Dieu lui-même qui a éclairé ton âme enfantine ?

— Oh ! je vous ai reconnu tout de suite, dit petit Pierre ; quand je mène Rosa mendier, elle parle toujours de vous, et elle dit que vous êtes si grand, et que vous avez des yeux noirs qui brillent, et que vous devez revenir et nous apporter toutes sortes de belles choses.... et je n'ai pas eu peur de vous, Monsieur, car Rosa a dit que je devais vous aimer, et que vous me donneriez un grand arc et une flèche....

Le voyageur écoutait avec ravissement les douces confidences de l'enfant. Tout à coup il l'embrassa avec effusion et dit d'une voix solennelle :

— Père, mère, cet enfant est riche ! Je le ferai élever, instruire, puis je le doterai généreusement. Puisqu'il m'a reconnu, je veux qu'il doive à cette reconnaissance son bonheur en ce monde !

Les parents étaient hors d'eux-mêmes d'étonnement et de joie.

— Oh ! balbutia le père, c'est trop de bonté. Nous vous reconnaissions tous ; mais nous n'osions y croire. Rosa ne nous a pas dit que vous êtes un riche *monsieur*.

— Et vous aussi, bonnes gens, vous me connaissez, s'écria le voyageur. Vous me connaissez ? Je suis donc ici entouré d'amis : je retrouve une famille, des parents, là où jusqu'à présent je n'ai rencontré que la mort et l'oubli !

La femme montra une sainte Vierge tout enfumée sur la cheminée, et dit :

— Tous les samedis un cierge était allumé là pour le retour... ou pour l'âme de Jean Slaets!

Le voyageur leva pieusement les yeux au ciel, et comme si son cœur eût été délivré d'un poids immense, il s'écria :

— Soyez béni, mon Dieu ! vous avez cependant fait l'amour plus puissant que la haine. Mon ennemi a gardé dans son cœur mon nom enveloppé dans le sombre souvenir de son inimitié ; mon amie a vécu de ma mémoire, son amour a tout enflammé autour d'elle ; elle m'a rendu présent ici, et m'y a fait aimer.... alors que six cents lieues me séparaient d'elle ! Merci, mon Dieu, je suis assez récompensé !

Un long silence suivit ces paroles ; Jean Slaets maîtrisait difficilement l'émotion qui agitait son âme, et les habitants de la chaumière respectaient cette émotion. Le mari avait même repris son travail, bien qu'il épiât le moindre signe pour voler au-devant des désirs de son hôte.

Celui-ci avait repris petit Pierre sur ses genoux ; il dit enfin d'une voix redevenue calme :

— Mère, y a-t-il longtemps que Rosa demeure avec vous ?

Digitized by Google

La femme apporta son rouet près de Jean Slaets, comme si elle se préparait à faire un long récit : elle s'assit et répondit :

— Je vais vous dire, Monsieur, comment elle est venue chez nous. Il faut savoir que, lorsque les vieux Meulinckx sont morts, leurs enfants ont partagé ce qu'ils laissaient, et Rosa, qui pour tout l'or du monde n'eût pas consenti à se marier — je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi — Rosa a cédé sa part à son frère, à condition qu'elle demeurerait chez lui, sa vie durant. Avec cela elle s'occupait de faire des bonnets et gagnait par son travail un bel argent qu'elle ne devait pas rapporter à son frère. Elle le dépensait tout en bonnes œuvres ; elle allait visiter les malades et faisait venir le docteur à ses frais, quand les gens devaient y regarder de trop près. Elle avait toujours à la bouche une bonne parole pour consoler chacun, et dans sa poche une chose ou l'autre qui réjouissait et réconfortait les malades. Un jour — nous n'étions pas mariés depuis six mois — mon homme revint à la maison avec une maladie mortelle ; — écoutez ! c'est depuis lors qu'il a gardé cette toux-là. Si notre pauvre Nélis n'est pas au cimetière, c'est au bon Dieu et à la chère Rosa que nous le devons. Oh ! Monsieur, si vous aviez pu voir ce qu'elle a fait pour nous par pure amitié ! Elle apporta des couvertures, car il faisait froid et nous étions bien pauvres ; elle fit venir deux docteurs des autres communes pour causer ensemble de la maladie de Nélis ; elle veilla auprès de lui, adoucit ses souffrances et mon chagrin par ses bonnes paroles, et nous donna tout l'argent nécessaire pour

acheter à manger et payer les petites bouteilles du pharmacien; car Rosa était aimée de tout le monde, et quand elle allait près de la dame du château ou des bons paysans demander des secours pour les pauvres, on ne lui refusait jamais une grosse aumône. Et cela a duré six semaines ainsi, Monsieur, six semaines pendant lesquelles notre Nélis est resté étendu sur le grabat, et Rosa nous a protégés et aidés jusqu'à ce qu'il ait pu tout doucement se remettre à travailler....

— Comme vous devez aimer la pauvre aveugle! dit le voyageur en soupirant.

Le mari leva la tête; des larmes brillaient dans ses yeux, et il s'écria avec une véritable exaltation :

— Si mon sang pouvait lui rendre la vue, je le laisserais couler jusqu'à la dernière goutte!

Cette exclamation produisit un tel effet sur Jean Slaets que la femme s'en aperçut et fit un signe de tête à son mari pour lui recommander le calme. Elle reprit :

— Trois mois après, Dieu nous donna un enfant : il est sur vos genoux. Rosa, qui longtemps avant savait qu'il devait venir au monde, voulut le tenir sur les fonts, et Pierre, le frère de Nélis, devait être parrain. Mais le jour du baptême on se demanda quel nom il fallait donner à l'enfant. Rosa demanda en grâce qu'on l'appelât Jean; mais le parrain, bon homme, mais entêté, il faut le dire, voulut, et il n'y avait rien à faire, que l'enfant se nommât Pierre comme lui; après qu'on eut bien disputé il fut baptisé Jean-Pierre. Nous l'appelons petit Pierre, parce que son parrain, qui doit tout de même être maître en cela, puisque c'est un garçon, le veut

ainsi, et serait fâché si nous faisions autrement. Mais Rosa ne veut pas entendre parler de Pierre : elle n'appelle pas l'enfant autrement que Jean ; le cher agneau y est habitué, et il sait qu'il se nomme Jean parce que c'est aussi votre nom, Monsieur...

Le voyageur pressa avec effusion l'enfant sur son sein, lui donna un ardent baiser, et se mit à contempler sans rien dire le petit garçon qui le regardait en souriant ; le cœur de Jean Slaets débordait des plus douces joies. La femme continua :

— Le frère de Rosa s'était entendu avec des gens d'Anvers pour acheter dans le pays toutes sortes de denrées et les envoyer en Angleterre. Ce commerce devait l'enrichir, disait-on ; car il menait toutes les semaines à Anvers au moins dix voitures toutes chargées. Au commencement tout alla bien ; mais tout d'un coup quelqu'un fit banqueroute à Anvers, et le malheureux Baptiste Meulinckx qui répondait de tout, se trouva sur la paille et si pauvre qu'il n'eut pas même de quoi payer la moitié de ses dettes. Il en est mort, que le bon Dieu ait son âme ! Rosa alla alors demeurer dans une petite chambre chez Nand Flink ; mais la même année, Karel, le fils de Nand, qui était parti comme conscrit, revint à la maison avec les yeux malades. Quinze jours à peine après son retour, il devint aveugle. Rosa, qui avait pitié de lui et n'écoutait que son bon cœur, l'avait soigné dans sa maladie et lui donnait le bras pour lui faire prendre l'air. La pauvre fille gagna aussi la maladie des yeux, et depuis ce temps-là elle n'a plus vu le jour. Nand Flink est mort, et ses enfants sont partis. L'aveugle Karel est

dans une ferme du côté de Lierre. Nous avons alors prié Rosa de venir demeurer chez nous; nous lui avons promis que nous l'aimerions bien, et que nous travaillerions pour elle tous les jours de notre vie; elle est venue avec joie, et je puis le dire assez haut pour que Dieu l'entende, depuis bientôt six ans elle n'a reçu de nous que des paroles d'amitié, car elle est la douceur et la bonté même, et quand il s'agit de faire un plaisir à Rosa, nos enfants se battraient et s'arracheraient les cheveux pour arriver les premiers....

— Et elle mendie! dit le voyageur en soupirant.

— Oui, Monsieur, dit la femme avec une sorte de dignité blessée; mais ce n'est pas notre faute! Ne croyez pas que nous ayons oublié ce que Rosa a fait pour nous! — Si nous avions dû nous atteler à la charrue et souffrir tous de faim, pour qu'elle ne mendie pas, elle ne l'aurait jamais fait! Ah! que pensez-vous donc de nous, Monsieur? Non, nous l'en avons empêchée pendant plus de six mois, et c'est le seul chagrin que nous lui ayons jamais fait. Lorsque notre ménage s'est si vite augmenté, Rosa a pensé, dans son cœur d'ange, qu'elle pouvait nous être à charge, et elle a voulu nous assister. Il n'y a rien eu à faire; elle devenait malade de tristesse; nous le voyions bien, et après qu'elle eut supplié pendant une demi-année, nous avons fini par consentir. Après tout, Monsieur, ce n'est pas une honte pour une femme aveugle! Et puis, bien que nous soyons pauvres, nous n'avons, Dieu merci, besoin de rien. Elle nous force souvent à accepter une partie de ce qu'elle ramasse dans ses tournées, — nous ne pouvions toujours être en dispute

avec elle, — mais en recevant d'elle d'une main, nous lui rendons le double de l'autre ; car quoiqu'elle ne le sache pas, elle est mieux habillée que nous, et le manger que nous lui préparons, est aussi beaucoup meilleur que le nôtre. Il y a toujours pour elle un petit pot à part dans les cendres. Tenez, le voilà ; une couple d'œufs et une sauce au beurre sur ses pommes de terre. Quant au reste de ce qu'elle reçoit, je crois avoir compris à ses paroles qu'elle le met de côté pour quand nos enfants seront grands. Ah ! Monsieur, elle mérite bien que sa bonté ait une récompense, mais ce n'est malheureusement pas nous qui pourrions la lui donner !

Le voyageur avait écouté ces explications dans un profond silence ; seulement le sourire de bonheur peint sur son visage, et son regard humide et attendri attestaient la douce émotion qui remplissait son cœur.

La femme avait cessé de parler et remis son rouet en mouvement. Le voyageur demeura quelque temps encore plongé dans ses réflexions. Soudain il posa l'enfant à terre, alla à l'homme qui travaillait, et dit comme s'il lui donnait un ordre formel :

— Laissez là ce travail.

Le faiseur de balais ne le comprit pas et fut tout interdit du ton de sa voix.

— Laissez là ce travail, vous dis-je, et donnez-moi la main, Censier Nélis !

— Censier ! balbutia le faiseur de balais avec stupéfaction.

— Allons ! allons ! s'écria le voyageur, jetez-moi tous ces balais à la porte ; je vous donne une métairie, quatre

vaches à lait, un veau, deux chevaux, et tout ce qu'il faut pour une bonne ferme. — Vous ne me croyez pas? reprit-il en montrant au faiseur de balais une poignée d'or; c'est pourtant la vérité que je vous dis! Je pourrais vous donner cela tout de suite, mais je vous estime et vous aime trop pour vous mettre de l'argent dans la main! Je veux vous faire propriétaire d'une bonne ferme et protéger vos enfants, même après ma mort!

Les bonnes gens échangèrent un regard humide et étonné, et ne parurent pas bien comprendre ce dont il était question. Tandis que le voyageur cherchait à leur donner de nouvelles assurances, petit Pierre vint le tirer par la main comme s'il eût eu quelque chose à lui dire.

— Que veux-tu, mon petit ami? demanda-t-il.

— Monsieur Jean, répondit l'enfant, voici les paysans qui reviennent des champs. Je sais bien où est Rosa. Faut-il courir au-devant d'elle pour lui dire que vous êtes arrivé?

Le voyageur prit la main de Petit Pierre et l'entraîna lui-même vers la porte en disant:

— Viens! viens! conduis-moi!

Et sans prendre congé des gens de la chaumière autrement que par un geste, il suivit le petit garçon, qui se dirigeait à pas empressés vers le centre du village. Lorsqu'ils atteignirent les premières maisons, les paysans surpris sortirent des granges et des écuries, et regardèrent, yeux et bouche béants, comme si un miracle se fût passé sous leurs yeux. C'était en effet un singulier spectacle que cet enfant en chemise et pieds nus, qui sautil-

lait à côté de l'inconnu dont il tenait la main, en lui souriant et en babillant familièrement avec lui. Les braves gens étonnés ne pouvaient comprendre ce que ce riche monsieur, qui leur semblait un baron au moins, avait à faire avec Petit Pierre. La stupéfaction s'accrut lorsqu'on vit l'étranger se pencher vers l'enfant et l'embrasser. La seule idée qui vint à quelques-uns et sur laquelle chacun donna son opinion devant toutes les portes, fut que le riche monsieur avait acheté l'enfant de ses parents pour le faire élever comme son propre fils. Cela s'était déjà vu de la part de gens de la ville qui n'avaient pas d'enfants; — et Petit Pierre, le fils du faiseur de balais, était bien le plus joli petit garçon du village avec ses grands yeux bleus et sa petite tête blonde et frisée... Pourtant il était étrange que le riche monsieur emmenât l'enfant en chemise!

Cependant le voyageur avançait... Le village entier lui semblait illuminé d'une lumière céleste; le feuillage des arbres était de la plus douce verdure, les humbles maisonnettes lui souriaient, l'air était chargé de senteurs vivifiantes et embaumées...

Son attention s'était détournée de l'enfant; il était tout entier à cette nouvelle impression de félicité. Cependant son œil se portait au loin et essayait de percer du regard un massif d'arbres qui semblait fermer le chemin à l'autre bout du village.

Tout à coup l'enfant tira fortement sa main et s'écria bien haut :

— Ah! là-bas, là-bas, voilà Rosa qui vient avec Trinette!

En effet, une femme aveugle et déjà âgée, conduite par une petite fille de cinq ans, venait de paraître à l'angle d'une maison, et entrait dans la rue principale.

Le voyageur, au lieu d'obéir à l'impatient appel de l'enfant, demeura immobile, et contempla avec douleur la pauvre aveugle qui s'avançait lentement dans le lointain. Était-ce là sa Rosa chérie? Était-ce là la belle et gracieuse jeune fille dont l'image était encore empreinte dans son cœur, si jeune et si charmante?

Mais cette hésitation disparut en un instant; il entraîna l'enfant, et courut au-devant de son amie. Lorsqu'il ne fut plus qu'à cinquante pas d'elle, il ne put se contenir davantage, et le nom de : Rosa! Rosa! s'échappa de sa poitrine comme un indicible cri de joie.

En entendant cette voix, l'aveugle retira sa main de celle de son guide, et se mit à trembler comme si elle eût eu une attaque de nerfs. Elle tendit les bras en avant comme pour chercher, et répondit par le cri de : Jean! Jean! en courant tout droit vers celui qui l'avait appelée. En même temps elle tirait quelque chose de son sein, brisait le cordon qui entourait son cou, et montrait d'un geste incertain une petite croix d'or.

Elle tomba ainsi dans les bras de Jean Slaets, qui voulut l'embrasser en murmurant d'inintelligibles paroles. Mais l'aveugle le repoussa doucement de son chemin avec les mains. Et comme ce refus le touchait péniblement, elle prit sa main et dit :

— O Jean, Jean, je vais mourir de bonheur... Mais j'ai fait une promesse à Dieu. Viens, viens avec moi; mène-moi au cimetière!

Jean Slaets ne comprenait pas ce que voulait dire Rosa, mais le ton de sa voix lui fit pressentir qu'un motif sérieux, sacré peut-être, lui ordonnait d'obéir sans réplique au désir de son amie.

Sans prendre garde aux villageois qui étaient accourus auprès d'eux et les entouraient, il conduisit l'aveugle au cimetière. Rosa se dirigea vers le banc placé sous la croix, et là elle fit agenouiller Jean à côté d'elle.

— Prie, prie, dit-elle; je l'ai promis à Dieu!

Elle leva les mains au ciel, pria quelques instants à voix basse, puis elle enlaça les bras au cou de son ami, et l'embrassa avec une telle émotion que ses forces l'abandonnèrent et qu'elle laissa, muette, mais souriante, tomber sa tête sur le sein du voyageur.

Pendant cette scène, Petit Pierre dansait autour des paysans en battant des mains et en criant:

— C'est le long Jean! c'est le long Jean!

## ÉPILOGUE.

Par un beau jour d'automne de l'année 1846, la diligence d'Anvers à Turnhout roulait, selon sa coutume, sur la chaussée empierrée. Le conducteur arrêta soudain ses chevaux près d'une auberge isolée, et ouvrit la portière. Deux jeunes voyageurs sautèrent sur la chaussée, heureux et souriants, et ils étendirent les bras comme des oiseaux longtemps captifs qui essaient leurs ailes en pleine liberté. Ils contemplaient la verdure pâlissante et

le beau ciel bleu avec ce regard avide et joyeux qui indique qu'on vient de quitter la ville, et ils aspiraient l'air à pleine poitrine comme s'ils eussent voulu s'assimiler la grande et forte nature qui les entourait. Tout à coup le plus jeune des deux regarda au loin; une poétique extase se peignit sur ses traits.

— Écoute! écoute! dit-il.

Les sons indistincts d'une musique lointaine retentissaient au delà de la sapinière. Le rhythme était léger et sautillant; on eût cru entendre le trépignement cadencé de la danse.

Tandis que le plus jeune des voyageurs montrait du doigt l'horizon, dans un silencieux ravissement, son compagnon dit d'un ton de plaisanterie :

— Là-bas sous les tilleuls résonnent le violon et le tambour; là-bas tourne et voltige la troupe joyeuse; ils dansent et s'agitent pêle-mêle, et « nul d'entre eux ne songe à la souffrance ou à la mort [1] ! »

— Viens, viens, ami Jean, continua-t-il; ne t'enthousiasme pas si vite. C'est probablement la réception d'un nouveau bourgmestre.

— Non, non, ce ne sont pas des réjouissances officielles. Allons là-bas! Voir danser les petites paysannes, c'est un si charmant coup d'œil...

— Prenons d'abord un verre chez Baes Joostens, et demandons-lui ce qui se passe au village...

— Pour nous ôter le charme de l'imprévu, n'est-ce pas? O prose!

Les deux voyageurs entrèrent dans l'auberge; ils y

1. Ce passage est un vers dans le texte.

eurent à peine mis le pied qu'ils partirent d'un long éclat de rire.

Baes Joostens était près de la cheminée, droit comme une flèche, roide comme un piquet. Sa longue redingote bleue des jours de grande fête descendait presque jusqu'aux talons, toute marbrée de plis anguleux et extravagants. Il salua ses hôtes, qui lui étaient connus, d'un sourire contraint où pouvait se lire un certain embarras, mais ne bougea pas le moins du monde, parce que son col de chemise, haut et droit, lui guillotinait cruellement les oreilles à chaque mouvement.

Les voyageurs étaient à peine entrés qu'il s'écria d'une voix impatiente, mais sans tourner la tête :

— Zanna ! Zanna ! Allons donc ! J'entends la musique. Ne t'avais-je pas dit que nous arriverions trop tard ?

Zanna accourut avec un grand panier tout rempli de fleurs. Oh ! qu'elle était belle avec son bonnet de dentelles, sa jupe de frise, son corsage rose, son grand cœur d'or sur la poitrine, et ses plus belles boucles d'oreilles ! Son visage était rouge de plaisir ; on eût dit une gigantesque fleur déployant ses larges pétales, hautes en couleur.

— Belle et majestueuse pivoine qui s'épanouit par un beau jour de mai ! murmura le plus jeune des voyageurs.

Cependant Zanna avait servi deux verres de bière, et elle s'enfuit avec ses fleurs en riant et en chantant.

Le Baes cria avec plus d'impatience encore :

— Beth ! Beth ! si tu ne viens pas bien vite, je pars seul, aussi vrai que je suis ici !

Une vieille horloge suspendue au mur indiquait neuf

heures en ce moment, et une voix d'oiseau chanta sur un ton triste :

— Coucou ! coucou ! coucou !

— Quelle fantaisie est-ce là ? demanda l'un des voyageurs ; auriez-vous vendu la belle horloge qui se trouvait là autrefois pour vous faire assommer toute l'année par ce chant funèbre ?

— Oui, oui, dit le paysan avec un fin sourire ; moquez-vous de cet oiseau-là, je vous le conseille ; il me rapporte par an cinquante florins de Hollande ; c'est un bonnier de bonne terre qui n'a pas besoin d'être fumé !

Au même instant quatre coups de canon retentirent au loin.

— O mon Dieu, s'écria le Baes, la fête est commencée ! En traînant et lambinant, cette femme-là me jouera un mauvais tour !

— Mais, père Joostens, demanda le plus âgé des deux amis, que se passe-t-il donc ici ? Est-ce kermesse aujourd'hui ? Ce serait étrange, un jeudi ! ou bien le roi viendrait-il au village ?

— C'est une singulière histoire ! répondit le Baes. On n'a jamais rien entendu de pareil ! Si vous saviez cette histoire-là, vous n'auriez pas besoin pour le coup d'amadouer les oreilles aux gens, ni de forger des menteries pour remplir vos livres ! Et ce vieux coucou-là, tenez, est aussi pour quelque chose dans l'histoire de Rosa l'aveugle.

— Rosa l'aveugle ! murmura le jeune voyageur avec surprise. Quel magnifique titre ! Ce serait un beau pendant au *Jeune Malade !*

— Holà, je m'y oppose ! dit son compagnon. Puisque nous allons de conserve à la recherche d'histoires, la trouvaille doit être loyalement partagée.

— Soit ! soit ! nous tirerons tout à l'heure à la courte-paille ! dit le jeune poëte à demi attristé.

— Avec tout cela, reprit l'autre, nous ne savons encore rien. Allons, Baes Joostens, ôtez-moi ce vilain col de vos oreilles, et contez-nous l'affaire comme un ami que vous êtes. Vous aurez le livre pour rien quand il sera imprimé.

— C'est impossible maintenant, répondit le Baes. J'entends ma femme qui descend l'escalier ; mais venez avec nous jusqu'au village ; chemin faisant, je vous dirai pourquoi on tire le canon et pourquoi on fait de la musique...

L'hôtesse entra dans la chambre avec une parure dont le rouge vif, le jaune et le blanc éblouirent les yeux du plus jeune des voyageurs.

Elle courut à son mari, haussa encore le col de celui-ci et prit son bras en se dirigeant vers la porte.

Les deux jeunes gens les suivirent. Baes Joostens raconta tout en marchant à ses auditeurs avides toute l'histoire du long Jean et de Rosa l'aveugle, et bien que son récit l'eût mis presque hors d'haleine, les voyageurs ne se firent pas faute de l'accabler de questions.

Il leur dit aussi comment monsieur Slaets lui avait acheté le vieux coucou et lui avait promis cinquante florins par an, à condition qu'il mettrait l'antique horloge dans son auberge ; — comment le long Jean avait passé trente-quatre années en Russie et y était devenu riche à

trésors en faisant le commerce des pelleteries; — comment il avait acheté la maison de campagne délaissée par la vieille dame morte, et allait l'habiter avec Rosa et la famille de Nélis, le faiseur de balais, dont il avait adopté tous les enfants comme siens; — comment il avait donné beaucoup d'argent au fossoyeur, — et enfin comment il y aurait ce même soir grande fête au château pour les paysans, à preuve qu'on y devait rôtir un veau tout entier et cuire deux chaudières pleines de riz au lait.

Baes Joostens parlait encore, lorsqu'au détour d'une maison ils se trouvèrent dans la principale rue du village.

Les voyageurs n'écoutaient plus le conteur : leurs yeux suffisaient à peine à voir les belles choses qui s'offraient à leurs regards.

Le village entier était orné, le long des maisons, de sapins verdoyants rattachés les uns aux autres par des tentures blanches comme la neige et par de magnifiques guirlandes de fleurs. Çà et là, au-dessus de la tête des spectateurs, flottaient les grandes lettres rouges de chronogrammes de toute espèce. Partout s'élevaient de beaux *mais* couronnés de cent petits drapeaux ornés de clinquant, de couronnes d'œufs, de morceaux de verre au cliquetis argentin. Sur le sol, au bord du chemin, les garçons et les jeunes filles avaient planté dans le sable de bruyère le plus pur des parterres de fleurs improvisés, où se voyaient reproduits, selon l'usage, les chiffres de Jésus et de Marie. Un seul représentait un JR entrelacé; cela signifiait : Jean-Rosa; le maître d'école en était l'inventeur.

Au milieu de tous ces préparatifs de fête circulaient une foule de gens accourus des villages voisins pour voir célébrer ces noces étonnantes.

Les jeunes voyageurs allaient d'un groupe à l'autre, écoutant tout ce qui se disait. Mais lorsque le cortége, qui venait du château en traversant les champs, s'approcha du village, ils coururent à l'entrée du cimetière et se placèrent sur un monticule afin de ne perdre aucun détail de la cérémonie.

Ils contemplaient le cortége avec une sorte de respect, et c'était, en effet, si beau et si touchant que le cœur du plus jeune voyageur battait sous les élans d'un poétique enthousiasme.

Plus de cinquante petites filles de cinq à dix ans, habillées de blanc, s'avançaient avec le doux sourire de l'enfance sur le visage, semblables à ces petits nuages blancs qui moutonnent dans le ciel bleu. Au-dessus de leurs charmantes figures, autour de leurs cheveux flottant en liberté, se balançait une couronne de roses de tous les mois qui le disputaient en fraîcheur à leurs lèvres purpurines.

— C'est un conte fantastique d'Andersen, murmura le jeune poëte ; les sylphes ont délaissé le sein des fleurs. Innocence, pureté, jeunesse, joie... Dieu, que cela est beau !

— Ah ! ah ! dit l'autre, voici les pivoines ! et Zanna Joostens marche à leur tête !

Mais le jeune homme était trop profondément touché pour faire attention à cette prosaïque observation. Il contemplait avec une sorte d'extase une troupe de jeunes

filles qui suivaient les enfants, resplendissantes de vie et de santé! Comme leurs traits étaient séduisants dans l'encadrement de neige de leurs bonnets de dentelle! Quelle charmante et juvénile modestie! Quel magique sourire entr'ouvrait leurs lèvres! c'était comme ces cercles gracieux que le zéphyr décrit à la surface des lacs lorsqu'il joue avec les flots dans les jours d'été!

Ah! voici Rosa l'aveugle et monsieur Slaets, son fiancé. Combien la pauvre femme doit être heureuse! Elle a tant souffert! Elle a été abaissée jusqu'à la besace du mendiant; elle a passé trente-quatre années dans l'affliction, berçant son âme d'un espoir qu'elle-même croyait une illusion..., et maintenant voici l'ami de son enfance, de sa jeunesse! Elle s'avance, appuyée à son bras, vers l'autel de ce Dieu qui l'a exaucée! La promesse faite sur la croix du cimetière va se réaliser; elle est sa fiancée! Sur son sein brille encore l'humble croix d'or qu'il lui a donnée... Elle entend les cris de joie, les chants et la musique qui saluent le retour de son bien-aimé! Elle chancelle sous le poids de l'émotion et presse fortement le bras de son époux, comme si elle doutait de la réalité de son bonheur.

Derrière elle s'avancent Nélis, sa femme et ses enfants. Ils sont vêtus comme de riches campagnards. Les parents penchent la tête et essuient des larmes de reconnaissance chaque fois qu'ils regardent leur bienfaitrice aveugle. Petit Pierre porte la tête haute; il marche avec orgueil en secouant ses boucles blondes, et donne la main à ses sœurs.

Mais qu'est-ce que le groupe qui s'avance! Ce sont les

débris d'une armée décimée par le glaive du temps! Une vingtaine de vieillards suivent les enfants de Nélis. Étrange spectacle! tous sont gris ou chauves; beaucoup d'entre eux sont profondément courbés; la plupart s'appuient pesamment sur un bâton, deux marchent à l'aide de béquilles, un seul est aveugle et sourd; mais tous sont si affaissés, si brisés par les années et le travail, qu'on croirait voir un troupeau de victimes chassées vers la tombe par le bras de la mort!

Laurent Stevens, dont les mains touchent presque la terre, ouvre la marche; le Baes aveugle de *la Charrue* la ferme, conduit par le grand-père du meunier.

Seuls, ces vieillards ont vécu au temps où le long Jean était le coq du village et où chacun rendait hommage à son courage et s'inclinait devant son juvénile orgueil.

Après eux venaient les habitants du village, hommes et femmes, invités aux noces dans la cour du château.

Le cortége entra dans l'église, et l'on entendit du dehors l'orgue entonner une mélodie solennelle.

Le jeune poëte tira à part son compagnon sur le cimetière. Il se pencha à terre, se détourna, puis présenta à l'autre sa main fermée d'où s'échappaient les extrémités égales de deux brins d'herbe.

— Déjà! tu es bien pressé! dit son camarade.

— Allons, allons, ce sujet m'enflamme, et je veux savoir si j'ai le droit ou non de le traiter.

L'autre tira l'un des brins. Le jeune poëte laissa tomber le second avec un douloureux soupir.

— J'ai perdu! dit-il.

Et voilà comment il s'est fait, lecteur bien-aimé, que

l'aîné des deux amis vous a raconté l'histoire de Rosa l'aveugle. C'est fâcheux : la voilà en prose ; si le sort en eût décidé autrement, vous eussiez pu la lire en vers pleins de sentiment et d'harmonie. Puisse-t-il une autre fois vous être plus propice !

# L'AVARE

C'était l'hiver : la neige, semblable au drap mortuaire d'une jeune vierge, couvrait le sol; la bruyère et les champs étaient assoupis : tout dormait... Mais ce sommeil était si calme, si plein d'espoir d'un joyeux réveil, que la vue même de cette monotone absence de la vie faisait battre le cœur ému par un bonheur indéfinissable.

Et c'était naturel! Dans l'azur sans tache du ciel resplendissait un beau soleil d'hiver qui inondait de lumière la nature endormie. L'immense tapis de neige semblait parsemé de milliers de perles étincelantes; car chaque flocon reflétait la brillante image de l'astre du jour, et il en résultait un rayonnement si splendide qu'on eût dit la neige même animée d'une vie et teinte de couleurs à elle propres.

Aussi loin que portait le regard, rien ne souillait la blancheur immaculée des campagnes, car même les maisons du village et l'église étaient comme cachées sous les plis de leur vêtement d'hiver; rien ne faisait contraste, sinon l'austère feuillage des sapins qui élevaient au-dessus de la neige leurs cimes d'un vert sombre, et ressemblaient dans leur immobilité à des sentinelles veillant sur un camp endormi...

Si la nature s'était enveloppée de calme et de repos, l'homme poursuivait son pesant et éternel labeur; de chaque métairie, de chaque maison du village s'élevaient mille voix, mille bruits divers. Ici le sol gémissait sous le battement cadencé des fléaux, là résonnait l'impatient tic-tac des moulins à blé, plus loin retentissaient les coups secs du teillage du lin ou le lourd murmure de la baratte.

Ajoutez à tout cela la douce chanson des jeunes filles, le sifflement aigu des paysans... et puis encore le hennissement des chevaux, le meuglement des vaches, le plaintif et doux bêlement des moutons...

Hymne admirable qui s'élève vers Dieu, et lui dit que ses créatures se réjouissent dans leur travail et le remercient de leur sort sur la terre !

Une seule maison, au milieu de toute cette vie, demeurait muette et morne comme une tombe. Située à quelques portées d'arbalète du village, elle était évidemment le reste d'un ancien couvent dont la plus grande partie avait été brûlée ou démolie; car du sol qui l'entourait surgissaient encore çà et là des fragments de murs épais.

Cette habitation, formée de la seule aile du cloître qui demeurât debout, et dont les fenêtres gothiques étaient grossièrement murées avec des briques de rebut, était ceinte avec le jardin y attenant de hauts murs soutenus d'espace en espace par des contreforts en saillie.

Mais là n'était pas la cause qui arrêtait le passant devant cette étrange demeure et le jetait dans de tristes réflexions.

Cette mystérieuse habitation, — mélancolique débris d'une prospérité et d'une puissance évanouies, — avait un air de dépérissement et de ruine qui faisait peine au cœur. Le sol, aux alentours, était inculte et dévasté, d'énormes amas de décombres et des fosses profondes le rendaient presque inaccessible. Les murailles nues de l'édifice étaient rongées par le temps et sillonnées de longues crevasses; les contre-forts tombaient en ruines de tous côtés, et même quelques-uns d'entre eux gisaient renversés au pied du mur qu'ils devaient soutenir. Nulle part on ne voyait trace qu'une main humaine se fût efforcée de réparer le désastre ou de retarder la destruction.

Au morne silence qui régnait aux environs on eût cru cette maison inhabitée, si l'on n'avait remarqué un sentier tracé dans la neige, se dirigeant de la porte vers le village, et allant se perdre un peu plus loin dans le chemin commun. Avec plus d'attention, on pouvait même reconnaître parmi les pas d'hommes marqués dans ce sentier l'empreinte plus délicate d'un pied de femme...

A l'intérieur de cette maison, sous un large manteau de cheminée, étaient assis deux hommes, muets, immo-

biles, les pieds dans la cendre du foyer, la tête rentrée entre les épaules, comme si le froid leur eût ôté tout sentiment.

L'un était un vieillard aux cheveux blancs, aux yeux profondément enfoncés, aux joues pâles et creuses; son dos était courbé, et ses mains, chaque fois qu'il faisait un mouvement, étaient prises d'un tremblement de faiblesse.

L'autre était un homme d'environ quarante ans et dans toute la force de la vie. Ses traits irréguliers avaient une expression étrange et indéfinissable qui inspirait la défiance ou l'antipathie. Ses petits yeux gris, cachés sous un front haut et d'épais sourcils, brillaient dans leur orbite comme des vers luisants dans les ténèbres; son nez, large du bas, s'émouvait visiblement chaque fois qu'il respirait; sa bouche était large et fendue presque jusqu'au milieu des joues, et sur ses grosses lèvres se jouait un sourire, expression de la gourmandise et de bien d'autres passions ignobles.

Le visage de cet homme, dans sa partie supérieure, dénotait la méchanceté et la ruse, peut-être même l'intelligence; dans sa partie inférieure, il accusait une brutale convoitise. De ce mélange de traits disparates résultait un ensemble fort laid déjà, matériellement parlant, mais plus laid encore, en raison de sa signification morale.

Tout ce qui entourait ces deux hommes silencieux paraissait en harmonie avec eux-mêmes et avec le caractère qu'on leur attribuait à première vue.

La vaste pièce, haute et voûtée, n'était qu'à demi

éclairée par une fenêtre élevée, close par d'épais barreaux de fer, mais qui, grâce à l'absence de maint carreau, laissait un libre accès au vent et à la pluie.

Partout régnait une insigne malpropreté : le parquet était recouvert d'une couche d'argile; de longues toiles d'araignée descendaient en noirs flocons de la voûte le long des murs; dans les coins assombris gisaient des monceaux d'objets de toute sorte, sans forme et sans destination, parmi lesquels on pouvait reconnaître une quantité de vieux souliers hors d'usage. Et si l'on apercevait, appendus à la muraille éraillée ou posés sur la cheminée, quelques ustensiles de ménage, le tout était recouvert d'une couche si épaisse de poussière qu'on ne pouvait douter qu'on n'y eût pas touché depuis une longue suite d'années.

Bien que les deux personnages dont nous avons parlé fussent couverts de vêtements sales et rapiécetés, mais cependant très-épais, le froid était tellement vif qu'il pénétrait au travers; aussi était-ce un singulier spectacle que de les voir allonger leurs pieds vers l'unique tourbe qui couvait dans le foyer, et se courber au-dessus pour ne laisser monter dans la cheminée aucun rayon de chaleur sans en avoir absorbé toute la force. Parfois même ils étendaient les mains au-dessus d'un pot de grès posé dans la cendre, afin de profiter des rares vapeurs qui s'en exhalaient.

Le vieillard se tenait immobile, l'œil fixé sur le foyer; quant à l'autre, bien qu'il changeât rarement de position, son regard disait assez qu'il était en proie à une sérieuse préoccupation. On eût dit qu'il attendait avec

impatience le réveil du vieillard, et qu'il épiait sur le visage maigre et sans vie de celui-ci la moindre émotion.

Au bout de quelques instants, il prit le soufflet de fer et se mit à souffler sur la tourbe jusqu'à ce qu'une petite flamme bleuâtre s'en échappât.

Le vieillard arrêta sa main d'une étreinte fébrile, et dit d'une voix tremblante :

— Qu'est-ce? Que fais-tu, Mathias? Finis donc! La tourbe ne brûle-t-elle pas assez vite pour qu'il faille encore la souffler ainsi? As-tu froid?

— Au contraire, répondit Mathias; mais huit heures sonnent à l'église, et il est temps de déjeuner.

— Eh bien?

— Je croyais que cela vous ferait du bien de manger chaud, oncle Jean!

— Manger chaud! cela affaiblit l'estomac, grommela le vieillard.... Et puis, la tourbe est si horriblement chère!

Sur ces entrefaites, Mathias avait mis le pot sur la table et tendu une cuiller à l'oncle. Celui-ci se mit à remuer et à souffler dans le pot comme s'il eût craint de se brûler aux aliments qu'il contenait. Bien qu'il parût en aspirer le fumet avec délices et avec un sourire de convoitise, le mets en question n'était rien moins qu'appétissant; ce n'était qu'un océan d'eau tiède dans lequel nageaient des morceaux de pain noir.

A la première cuillerée qu'il porta à ses lèvres, le vieillard adressa à son compagnon un regard de reproche, et dit :

Digitized by Google

— Mathias, Mathias, je ne sais comment tu peux ainsi prodiguer le sel !

— Il n'y en a que cinq grains, oncle Jean.

— Et qu'est-ce que je vois là ? De la graisse ? du beurre même ? Hélas ! tu veux me mettre sur la paille dans mes vieux jours ! Mathias, Mathias, ce n'est pas bien !

— Vous vous chagrinez à tort, répondit l'autre ; Cécile a réchauffé hier les pommes de terre dans le pot, et elle y a fait fondre un gros morceau de beurre.

— Un gros morceau !

— J'aurais pu laver et nettoyer le pot...

— Non, non, il ne fallait pas le faire !

— Aussi m'en suis-je bien gardé ; nous y gagnons un peu de graisse qui sans cela eût été perdue.

— J'ai tort, Mathias ; tu es un brave garçon ; et s'il me reste quelque chose à mon lit de mort, je te récompenserai de tes soins et de ton attachement, sois-en sûr.

En ce moment on frappa doucement à la porte et une voix craintive se mit à réciter distinctement le *Pater noster*.

— La femme du maçon Jean ! dit Mathias avec un mouvement d'impatience irritée. Elle n'a jamais rien eu ici, — et tous les jours elle revient... Que veut dire cet entêtement ? On dirait qu'elle est payée pour me tourmenter !

— Encore ! s'écria l'oncle Jean ; donner ! toujours donner ! Lève-toi, Mathias, et chasse-moi bien loin ces fainéants !

La porte s'ouvrit lentement ; une pauvre femme très-maigre se montra sur le seuil, tenant à la main une

petite fille qui frissonnait de froid. Elle poursuivit sa prière.

Mathias s'était levé; il s'approcha de la femme et lui dit avec rudesse :

— A la porte ! Il n'y a rien à donner... et avisez-vous de revenir ! C'est sûrement pour voir s'il n'y a rien à voler ? Vous êtes trop lâche pour travailler. Dehors, dehors ! et un peu vite !

La pauvresse se retourna prête à quitter la demeure inhospitalière; mais, soit que Mathias le fît par pure méchanceté, soit que la mendiante ne se retirât pas assez vite, il la poussa elle et son enfant avec tant de brutalité que la pauvre petite fille tomba dans la neige et se mit à jeter les hauts cris. Les yeux flamboyants et menaçant du doigt, la mère s'écria :

— Dieu te paiera cela, scélérat !

Mais Mathias, sans faire attention à la menace, poussa violemment la porte derrière elle, et revint s'asseoir à table en souriant.

Après toute une kyrielle d'imprécations contre les mendiants, les voleurs et les fainéants, ils reprirent tranquillement leur repas interrompu.

— Comment trouves-tu la bouillie, Baptiste ? demanda l'oncle.

— Délicieuse, en vérité, oncle Jean ! Et la pauvre Cécile qui appelle cela un plat de chiens !

Il était facile de lire dans son regard qu'il prononçait le nom de *Cécile* avec intention.

— Mais à propos, Mathias, ne remarques-tu pas que Cécile s'écarte de plus en plus du bon chemin ? demanda

Digitized by Google

le vieillard. Elle devient gourmande, recherchée dans ses habits, dépensière...

— Si je le vois, oncle Jean! Je vous en parle rarement, car Cécile est ici l'enfant gâté; elle peut faire tout ce qu'elle veut : manger du beurre, porter de belles robes, faire flamber le feu, donner de l'argent! J'ai pitié de vous, oncle Jean, et je tremble quand je songe au mal qui peut vous arriver de votre aveugle affection pour elle; et pourtant j'ai pitié davantage encore de notre pauvre Cécile qui, débauchée comme elle l'est, prend peu à peu la mauvaise route.

— Combien reste-t-il encore du beurre que tu as acheté la semaine dernière? demanda l'oncle perdu dans ses réflexions.

— La demi-livre est encore une fois finie!

— Finie? Il nous faudra donc encore un demi-franc d'argent pour suffire à son gaspillage? Mon Dieu! mon Dieu!

— Demain, oncle Jean.

Mathias vit avec une joie dissimulée le vieillard porter les mains à son front avec désespoir et tous ses membres se contracter convulsivement. Un sourire étrange courut sur son visage rébarbatif; — il reprit :

— Oui, croyez-moi ou ne me croyez pas, oncle Jean, mais je dis la vérité. Cécile est pervertie jusqu'au fond par la mère Anne. Ils lui donnent dans cette maison toutes sortes de friandises, ils font un feu à brûler la cassine, et ils se moquent de nous pour lui inspirer de la haine à notre endroit. Si Cécile est toujours dehors et se conduit comme si l'argent pleuvait chez vous, c'est la

faute de la veuve; mais ces gens hypocrites savent bien ce qu'ils font! C'est de l'argent qu'ils placent en rente viagère et qui leur rapportera mille du cent!

— Pourtant, Mathias, la mère Anne est pauvre; lors de la mort de son mari elle ne pouvait payer les droits de l'église; il est vrai qu'elle a fait faire un cercueil de bois solide et dire quatre messes!... Mais enfin, tu parles d'argent, de gaspillages, de placement à intérêt! Je ne comprends pas.

— Voyez-vous, oncle Jean, répondit l'autre avec une feinte tristesse, je ne puis plus me taire; il y a trop longtemps que cela pèse sur ma conscience! Et puis l'affection que je porte à mon bienfaiteur me l'ordonne...

— Que signifient ces mystérieuses paroles? Tu me fais trembler!

— Il y a bien de quoi, pauvre oncle Jean! Écoutez, je vais vous révéler une chose qui vous surprendra; mais, pour l'amour de Dieu, soyez calme et froid; si cela devait vous chagriner trop je ne me le pardonnerais jamais!

— Eh bien? eh bien?

— Vous savez, oncle Jean, que la mère Anne a un fils?

— Oui, le petit Barthélemy; ce polisson, ce bandit qui venait voler nos pommes avant que le mur du jardin fût réparé. Quand il sera grand s'il n'arrive pas à la potence c'est qu'il aura manqué sa carrière...

— Ce que vous dites là, oncle Jean, est arrivé il y a longtemps; je n'étais pas encore ici. L'enfant est devenu jeune homme. Aujourd'hui il fait d'autres tours qui ne

valent pas un cheveu de plus. Le dimanche, et souvent pendant la semaine quand il a quelque chose à faire, il court les cabarets; il boit des pintes entières de bière, il chante, il danse, il rit et il est le boute-en-train partout où l'on chante le mauvais refrain : Vive la joie !

— Vraiment ! C'est une honte ! Et que dit de cela la mère Anne?

— Bah ! elle est de la même pâte; elle est aussi folle de son fils que si son nom était déjà dans l'almanach... Et savez-vous maintenant pourquoi à la ferme de la Chapelle on cajole autant Cécile, pourquoi on lui donne tant de friandises, pourquoi on se l'attache en la rendant gourmande, vaine et dépensière ?

— Pourquoi ?

— Parce que la veuve machine en secret une affaire entre Cécile et son fils; parce qu'elle veut que votre nièce se marie avec son fils. Comprenez-vous, à cette heure, oncle Jean ?

Le vieillard secoua la tête en réfléchissant comme quelqu'un qui doute et ne saisit pas bien ce qu'on veut lui démontrer.

— J'entends bien, dit-il; mais qu'y a-t-il là de si effrayant qui doive me faire trembler ? En tout cas, je ne puis donner de dot à Cécile.

— Bon oncle Jean ! s'écria Mathias d'un ton de pitié, votre loyal et généreux cœur ne peut concevoir tant de perfidie et d'avidité... Je vais parler plus clairement... La mère Anne est pauvre; son fils aussi. Vous êtes riche...

— Oh ! oh ! s'écria le vieillard avec horreur, comme

s'il eût entendu un blasphème. Riche? moi riche? Qui t'apprend à dire de pareilles infamies?

— Calmez-vous, oncle Jean, je sais assez quelle peine nous avons à joindre les deux bouts de l'année. C'est la mère Anne qui fait son compte ainsi... Laissez-moi, pour un instant, raisonner à rebours comme la veuve... Elle est pauvre, vous êtes riche : Cécile héritera de la moitié de ce que vous laisserez. Si elle épouse le fils de la veuve, ces gaspilleurs auront un jour en main le meilleur de votre bien. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'ils se mettent en frais aujourd'hui pour enjôler votre nièce. Encore une fois c'est une rente viagère sur vous qui leur rapportera mille du cent. Comprenez-vous maintenant?

L'oncle tremblant considérait Mathias avec des yeux écarquillés. Celui-ci parut tout joyeux de l'émotion croissante du vieillard et reprit d'une voix rapide et expressive :

— Voyez-vous, oncle Jean, ces fausses gens espèrent que vous ne vivrez plus longtemps. A peine le vieil avare, — c'est ainsi qu'ils vous nomment, — sera-t-il en terre que le violon râclera chez eux; ils boiront, feront bombance, se mettront en joie; Barthélemy s'en ira ripailler et tapager dans les cabarets, — et ils jetteront ainsi par les fenêtres le peu que vous avez amassé si péniblement. Hélas! le pire de tout c'est qu'à la fin du compte notre pauvre Cécile se trouvera sur la paille et aura peut-être à pleurer pendant sa vie entière son erreur d'un instant. Puisse le bon Dieu l'en préserver!

Un pénible et long accès de toux s'empara du vieillard

avant qu'il pût parler, lugubre bruit dont les sombres voûtes de la chambre renvoyaient l'écho.

Mathias s'était levé et tenait devant la bouche de l'oncle souffrant une écuelle de bois, tandis qu'il tapotait doucement sur son dos. On eût dit qu'il portait au vieillard un amour sans bornes ; sa voix était douce et triste, et il prodiguait au malade des caresses si affectueuses que le fils le plus aimant n'eût pas donné à son père des soins plus inquiets.

La toux s'arrêta enfin; le pauvre oncle put reprendre haleine. Tout tremblant encore, il saisit la main de Mathias, la pressa dans les siennes, et s'écria d'une voix désespérée, tandis qu'un torrent de larmes coulait sur ses joues creuses :

— Oh ! merci, mon bon ami, toi seul as pitié de moi. Les autres désirent ma mort... Cécile, toi que j'ai aimée comme mon propre enfant, toi aussi tu es une ingrate !... Malheur ! malheur ! ils gaspilleront après ma mort le peu d'argent que j'ai épargné en m'ôtant le pain de la bouche.... Mon Dieu ! si je devais mourir avec cette affreuse crainte... Et ils osent dire que je suis riche, Mathias !

— Ils vous appellent le riche ladre...

— Ils croient peut-être que je possède bien cent florins...

— Cinq mille ! dit la veuve.

— Hélas ! hélas ! s'écria le vieillard, c'est ainsi qu'on calomnie la pauvreté et la vertu... Mathias, mon ami, tu sais mieux ce qu'il en est, toi qui partages ma misère et qui m'assistes dans le besoin ?

— Ce sont des langues venimeuses, oncle Jean ! Ne vous en inquiétez pas davantage, pourvu que vous réussissiez à sauver notre malheureuse Cécile de leurs piéges.

— Oui, notre Cécile... et mon pauvre argent ! dit le vieillard en soupirant. Ah ! Mathias, si j'étais jeune, je me ferais prodigue, dépensier, libertin !... Mais non, je finirais encore par mourir de faim.

Un court silence suivit cette exclamation. Le vieillard semblait saisi de la fièvre et était visiblement tourmenté par de sinistres prévisions.

— Calmez-vous et reprenez courage, oncle Jean, dit Mathias d'une voix consolante ; ils n'en sont pas encore là, les odieux trompeurs. Cécile ne soupçonne peut-être pas le moins du monde leurs mauvais desseins. La pauvre fille est séduite ! Elle est au bord de l'abîme, c'est vrai, et pourtant soyez sûr qu'avec de la bonne volonté et une ferme résolution on peut encore la sauver facilement.

L'oncle fixa sur lui un œil plein d'espérance, et dit d'une voix suppliante :

— Ah ! pour l'amour de Dieu, mon ami, conseille-moi ce que je dois faire ; mon âme est faible et le chagrin me trouble l'esprit...

— C'est bien simple, oncle Jean. Voulez-vous empêcher Cécile d'épouser maintenant ou après votre mort un dissipateur? eh bien, donnez-lui un mari économe qui puisse la rendre heureuse...

— Un mari économe ! répéta le vieillard en réfléchissant, en effet !

Après une longue méditation, il poussa un gros soupir, et dit d'une voix abattue :

— Inutile ! je cherche en vain par tout le village, et je ne trouve personne. Les honnêtes gens que je connaissais sont aussi vieux que moi ; les autres mènent une vie de dépense et de luxe...

— Pas moi, pourtant ! murmura Mathias demi-souriant.

L'oncle le contempla avec une joyeuse stupéfaction, et dit :

— Ah ! comment un homme peut-il perdre la tête ainsi ! Tu es le seul auquel je n'aurais jamais songé ; et cependant tu es le seul qui lui convienne... Mais tu n'en voudrais pas, Mathias ; tu ne l'aimes pas, sans doute ?

Mathias pencha sa tête sur sa poitrine et parut tout confus.

— Je ne sais pas, dit-il d'une voix hésitante ; mais si j'étais riche, je donnerais toute ma fortune pour la voir heureuse !

— Alors, ton amour pour elle est assurément très-grand, Mathias ; mais, hélas ! mon ami, elle a peur de toi. C'est bien certainement à tort ; on dirait que son aversion est une maladie de son imagination...

— Je sais qu'elle me hait, dit Mathias en l'interrompant ; je suis convaincu qu'elle continuera de me haïr, et que je serai malheureux avec elle.

— Et tu consens à la prendre pour femme ?

— Un sentiment de pitié pour elle, ma reconnaissance pour vous, me poussent à ce sacrifice. Elle me

déteste dans son égarement; eh bien, je veux la sauver, être son ange gardien pendant toute sa vie, épargner pour elle, l'entourer de soins... et veiller à ce que le peu que vous avez amassé soit religieusement conservé... Et peut-être, que sait-on? peut-être à la longue me récompensera-t-elle par un peu d'affection.

Ces paroles, prononcées d'un ton magnanime et résolu, firent une profonde impression sur l'esprit du vieillard; il serra la main de Mathias avec émotion, et dit :

— Merci, cœur généreux! Tu es le seul homme intègre que je connaisse. Ainsi, tu épouseras Cécile, tu demeureras avec elle auprès de moi, tu m'aideras à gagner la tombe sans trop de misère; tu veilleras encore, après ma mort, à ce que les quelques sous que j'ai économisés, s'il en reste, ne soient pas follement dépensés. Que Dieu te bénisse; j'accepte ton sacrifice comme un bienfait.

— Êtes-vous décidé, oncle Jean?

— Irrévocablement, mon bon Mathias.

— Mais si Cécile refuse?

Le vieillard haussa les épaules et se tut comme quelqu'un qui n'ose répondre.

— Toujours le même! grommela l'autre avec une impatience mêlée de colère.

— Elle m'ensorcelle si facilement, Mathias! Laisse-moi un peu de temps pour la persuader. Fais aussi, pendant ce temps, quelque petite chose; sois amical pour elle, parle-lui, ne chicane pas si sévèrement pour un petit morceau de beurre de plus ou de moins, mets de côté une bonne tourbe pour son retour...

— Que vous êtes faible, oncle Jean! répliqua Mathias avec une nuance d'ironie; si le mal a pris racine en elle, ce n'est pas avec un morceau de beurre qu'on en triomphera.

— Hé bien, hé bien, répondit le vieillard à demi en colère, si cela ne va pas par la bonté... nous verrons.

En disant ces mots il se leva, se dirigea vers la porte et continua en toussant :

— Je vais là-haut; je suis fatigué. A midi!... et ne mets pas trop de sel dans les navets.

— Ils sont gelés, oncle Jean!

— Ils seront d'autant plus tendres, Mathias... et prends le même pot, il est encore tout rempli de graisse.

L'oncle disparut. Un instant après, on entendit le bruit de ses pas dans l'escalier.

Mathias demeura l'oreille aux aguets jusqu'à ce qu'il eût entendu fermer deux ou trois portes.

Alors son attitude changea soudain. Son dos à demi voûté se redressa, un sourire railleur contracta ses lèvres, ses yeux roulèrent rapidement sous les sourcils... il semblait heureux comme s'il venait de remporter une victoire.

Il s'approcha, sur la pointe des pieds, du garde-manger, y prit un pain plus qu'à demi blanc, et en coupa une épaisse tranche, sur laquelle il étendit un demi-doigt de beurre au moins : les yeux étincelants et toujours souriant, il y mordit à belles dents, et engloutit en un instant le pain avec une gloutonnerie inouïe. Il ferma le garde-manger, remit tout en place, et alla s'asseoir sous la cheminée, où il posa de la tourbe sur le

feu, et mit en œuvre le soufflet de fer jusqu'à ce qu'une vraie flamme s'élevât de l'âtre. Après s'être frotté les mains, pendant quelques instants, avec une expression de profonde jouissance, il devint plus calme ; un mauvais sourire se peignit sur ses traits, et il se dit à part lui :

— Ha, ha l'innocent ladre ! Il couperait un liard en quatre. Quand il lui faut donner un centime, il le tourne et retourne dix fois, comme si c'était une partie de son âme ! Bientôt il fera cuire de vieilles savates, parce qu'il est possible qu'elles aient été graissées dans le temps... Et il est si pauvre, oh ! si pauvre ! Comme si je ne savais pas pourquoi il ferme toutes les portes à double tour quand il est là-haut... Il fouille à cette heure à pleines mains dans les jaunets, le vieux grigou ! Bah ! il n'en restera que plus ; et je saurai bien faire qu'une bonne part me revienne...

Après un court silence il reprit d'un ton pensif :

— C'est étrange que le vieux diable s'inquiète de savoir ce qu'on fera de son argent après sa mort... Il est capable de faire le revenant la nuit... De toutes les folies du monde, l'avarice est bien la plus stupide. Aimer l'or, uniquement parce qu'il brille ! Autant vaudrait s'amouracher d'un tas de morceaux de porcelaine. Non, si l'or est le dieu du monde, son éclat n'y est pour rien. C'est le démon du docteur Faust : le tient-on en son pouvoir, un vœu est à peine exprimé qu'il est accompli ! Ah ! voilà comme j'aime l'or... plus encore que l'oncle Jean. Laissez mourir le vieux ladre ; il pourra venir s'informer si je continue à faire concurrence aux chiens du voisinage, à propos de pain noir bouilli dans l'eau

claire !... Ce nid de toiles d'araignée peut, sans grands frais, devenir un petit château, fraîchement peint au dedans et au dehors... puis il faudra des chaises commodes, de beaux habits, grasse cuisine, viande à foison, bonne bière à tous les repas, — et qui sait, si l'héritage est rond, du vin et du gibier, — un cheval peut-être, — et devenir un monsieur, avoir un domestique, faire courir ces imbéciles de paysans... Et avec tout cela économiser, car qui ne donne rien garde longtemps et beaucoup... Cécile doit hériter de la moitié de tout : elle est seule de sa branche ; — et si les autres héritiers ne se mettent pas dans mon chemin, j'aurai seulement l'autre moitié; je ne suis pas de la famille. Mais nous verrons! Quand je me suis fait engager par l'oncle Jean et que je suis entré dans ce vieux couvent, humble esclave de tous ses désirs et de ses moindres caprices, je lui donnais encore quatre ou cinq années à vivre. Dix années déjà se sont passées depuis lors; je suis devenu un homme usé, — la moitié ne suffit plus : il me faut tout... — Mais Cécile ! là est le nœud. Il faut me montrer affable envers elle, lui parler de mariage... Comment entamer cela ? Si je l'aimais ! Je crois vraiment que je ressens là quelque chose pour elle. Allons, allons, pas de sottises; cela ne me réussirait pas. Je ne suis pas assez beau pour risquer l'essai. Il y a d'autres moyens, tout aussi puissants, plus puissants peut-être.

Après une pause, ses traits s'assombrirent tout à coup et, les yeux fixés sur le sol, il murmura :

— Et si rien ne peut la vaincre ? Si tout contrarie mon dessein ?

Une expression diabolique crispa son visage, mais elle disparut aussitôt, et il dit d'une voix moqueuse :

— Pourquoi se ferait-on mauvais avant que ce soit nécessaire ? Essayons d'abord, et si cela ne va pas, alors... En attendant je cours au jardin chercher sous la neige les navets de l'oncle Jean, et chemin faisant je préparerai de belles phrases pour le moment où Cécile rentrera...

Il disparut, en souriant, par la porte de derrière.

## II

Un peu plus loin que la morne demeure de l'avare, au bord de la bruyère dépouillée, s'élevait une petite ferme dont les murs maçonnés d'argile attestaient suffisamment que ses habitants appartenaient à la plus humble classe de laboureurs. Cependant, quelque pauvre que parût cette habitation, quelque monotone que fût la blancheur des campagnes qui l'entouraient, il régnait autour de la modeste métairie une sorte de mouvement et de vie, voire même de joie, qui rendait ce lieu aussi riant qu'un tableau créé par la poétique imagination d'un artiste.

Auprès du puits qui balançait ses longs bras dans l'air, une jeune paysanne tirait l'eau destinée à laver les carottes pour le bétail. Elle avait une figure florissante de santé et plus fraîche qu'une rose. Elle ne craignait pas de plonger ses bras nus dans l'eau à moitié gelée, et chantait à pleine voix d'un ton si joyeux qu'à l'entendre on n'eût pas manqué de songer au futur mois de mai.

A côté de la porte de la ferme se tenait un jeune paysan aussi bien portant que sa voisine. Ses beaux yeux pleins de douceur révélaient la paix de l'âme et la bonté du cœur; toute sa physionomie, empreinte d'une douce animation, semblait sourire à la vie. Il y avait dans ses traits, dans son attitude quelque chose de si spirituel, de si franc et en même temps de si distingué, qu'au milieu de cent paysans de son âge, on l'eût infailliblement désigné comme le mieux doué sous le rapport du sentiment et de l'intelligence.

Il était occupé à fendre de longues branches de coudrier propres à faire des cercles, et menait l'ouvrage grand train; ses mouvements étaient libres et dégagés, les branches volaient dans ses mains. Telle était son activité qu'il ne demeurait pas un instant sans changer les pieds de place; on eût dit qu'il prenait plaisir à danser tout en travaillant. Et en effet, tandis que sa sœur chantait auprès du puits sa sautillante chansonnette, il se mit à siffler avec elle et sans qu'elle le sût, à mouvoir en mesure pieds et mains.

Un chien noir à la queue frétillante sautait en jouant aux mains du jeune homme et aboyait par intervalles comme s'il eût voulu marier sa voix au chant.

Le gentil rouge-gorge sautillait dans les cerisiers voisins; le pinson répétait gaiement son refrain sur les arbrisseaux qui bordaient le sentier, et l'humble roitelet trottait à travers haies et broussailles.

Le soleil versait sur tout cela des torrents de lumière; la neige resplendissait sur le toit de l'humble ferme comme une couche de diamants, le jardin et les

champs étaient couverts de teintes roses et purpurines.

Soit que la chanson fût finie, soit qu'elle eût à se pencher trop bas sur le cuveau de carottes, la jeune fille se tut.

Le jeune paysan jeta sa casquette en l'air, la rattrapa avec la main, et chanta sur un air charmant :

A bas les soucis, la peine!
Mets ton tablier bleu des grands jours.
Déjà j'entends dans la plaine
Violons, fifres et tambours!
A bas chagrin et tristesse,
Demain ce sera kermesse!

— Barthélemy, Barthélemy, dit la jeune fille en riant, voilà encore une fois ta tête à l'envers! Tu me feras mourir de rire avec tes singeries!

— Ma foi, chère Jeannette, si tu ne me retiens, je commence à faire des entrechats que ce sera terrible; car je suis aussi joyeux que si j'avais plus d'argent que l'oncle de Cécile.

— Vraiment? et pourquoi? car je ne vois pas la cause. Est-ce que tu irais à la foire demain?

— Je pourrai bien aller à la foire, en effet; il est temps, Jeannette; que nous avisions à trouver un petit porc... Ce n'est pas pour cela... J'ai bien longtemps gardé le secret, mais viens plus près, et tu sauras tout.

Il alla à sa sœur, la prit par le bras, et l'attira derrière le coin de la maison, avec des gestes si mystérieux, que la jeune fille en fut toute stupéfaite et le regarda avec de grands yeux.

— Eh bien ! que signifie tout cela ? de quoi est-il question ? murmura-t-elle.

— Chut ! dit Barthélemy à demi-voix : il approcha la bouche de l'oreille de sa sœur et lui demanda : — En quel mois de l'année sommes-nous, Jeannette ?

— Attends un peu ! La semaine dernière nous étions encore dans le premier ; je crois bien que nous sommes maintenant dans le petit mois [1].

— En effet, c'est demain le quatrième jour du petit mois. Et sais-tu bien, Jeannette, quel saint il y a ce jour-là dans l'almanach ?

— Comment le saurais-je ?

— Sainte Anne ! s'écria le jeune homme avec une vive expression de joie.

— Sainte Anne ! la fête de notre mère ! répliqua la jeune fille le regard curieusement fixé sur les yeux de son frère.

— Je suis une tête folle, n'est-ce pas, Jeannette ? dit-il en riant, et pourtant si je n'étais pas là, tu l'aurais oublié.

— Cette nouvelle me fait grand plaisir, mais je n'y vois pas la raison d'être aussi réjoui que tu l'es. Nous ferons un gâteau, nous grillerons des marrons, nous boirons de la bière d'orge, et puis on contera des histoires et on devinera des énigmes. Tâche de savoir du nouveau, Barthélemy !

— Oui, oui, Jeannette... Mais ce n'est pas tout cela qui me rend si content... Te tairas-tu ? Ne diras-tu rien à la mère ?

1. Le mois de février.

— Non, pas un mot.

— Écoute donc. J'ai gagné à fendre du bois pour les cercles une assez jolie somme, tu le sais. Cette année, pour la première fois, nous pourrons mettre de côté quelque petite chose, le fermage et les contributions payés... Voilà que j'ai encore toute une voiture de bois fendu et, ce que la mère ne sait pas, je reçois pour chaque botte quelques *cents*[1] de plus qu'autrefois. Demain matin je vais en ville, je livre mon bois, on me paie, et je garde un peu d'argent sans que la mère puisse en rien savoir...

— Fi! Barthélemy, dit la jeune fille d'une voix indignée; sois sûr que je vais le dire tout de suite à la mère!

— Ne prends pas si vite la mouche, Jeannette! Laisse-moi achever, — et si toi-même tu ne danses pas de joie, dis que je suis un menteur. N'as-tu pas vu, Jeannette, comme le mouchoir de cou de la mère est vilainement usé, et quel air misérable il a?... Je suis presque honteux quand je la vois aller à l'église avec cette guenille...

— C'est pourtant bien vrai, Barthélemy; j'ai déjà eu la même idée.

Ces paroles parurent réjouir le jeune homme, et ce fut avec animation qu'il répondit :

— Eh bien, Jeannette, sais-tu? Non? Je vais acheter pour la mère un beau grand mouchoir, mais si beau que madame Meulemans, la fermière du château, n'en a pas de plus beau! Il sera tout rempli de fleurs rouges,

1. Pièce de monnaie valant deux centimes.

jaunes, bleues, enfinqu'on pourra la voir d'ici jusqu'à l'église !

La jeune fille pressa la main de son frère et dit avec cette douce émotion qui vient du cœur :

— Ah ! voilà qui est bien, Barthélemy ! Comme la mère va être contente !

— Ce n'est pas tout, sœurette ! reprit le jeune homme ravi. Il faudra un bouquet de fleurs; je sais trois chansons, quatre histoires et sept énigmes, mais, là, tout ce qu'il y a de plus nouveau. Je les ai apprises exprès et gardées pour la fête de la mère. Ah ! Jeannette, Jeannette, comme nous allons rire et chanter ! Comme nous allons être gris ! Les larmes me viennent aux yeux rien qu'en pensant à la figure que fera la mère quand Cécile lui donnera, en plein hiver, tout un gros bouquet de fleurs, et lui mettra le beau mouchoir sur les épaules.

— Mais, Barthélemy, je regarde tout autour, et me demande où tu vas aller chercher des fleurs. Je crois que tu as perdu la tête !

Le visage du jeune homme prit une expression de douce moquerie, et il dit en souriant et regardant sa sœur dans les yeux :

— Jeannette, ne connais-tu pas un brave garçon qui s'appelle Frans ? Un blond, avec de grands yeux, qui est domestique chez le jardinier du château ?

La jeune fille rougit jusqu'aux oreilles et baissa les yeux toute confuse.

— Allons, allons, dit Barthélemy avec douceur, il ne faut pas rougir, Jeannette; c'est un bon garçon qui connaît son métier, et qui sait rire à l'occasion. Ne crois-

tu pas, Jeannette, qu'il me donnera des fleurs, parce que je suis ton frère?

Avant que la jeune fille troublée eût pu répondre, une voix se fit entendre dans la maison; c'était la mère qui criait :

— Barthélemy, Jeannette, à table!

La jeune fille saisit l'occasion d'échapper à son frère, et gagna la porte, tandis que Barthélemy la suivait en ne cessant de répéter à demi-voix :

— Jeannette, tu peux le dire à Cécile; mais pas à la mère, pas à la mère...

A l'intérieur la mère s'occupait à tirer la bouillie d'un très-grand pot.

Près du feu était assise une jeune fille dont les vêtements bien que presque semblables en tout à ceux de Jeannette, empruntaient tant à leur façon qu'à la manière dont ils étaient portés une certaine élégance qui les rendait moins campagnards. Le visage moins coloré, les traits plus fins de cette jeune fille, la délicatesse de ses membres, contribuaient aussi à la faire distinguer d'une paysanne, dès le premier coup d'œil. Ses yeux étaient doux et limpides, l'expression de sa physionomie calme et séduisante; en somme il y avait en elle quelque chose de rêveur qui charmait, — quelque chose de grave et de réfléchi qui attestait la force d'âme et l'énergie du sentiment... Elle cousait un vêtement de femme.

La mère se tourna vers elle et lui dit d'une voix bienveillante :

— Venez, Cécile, nous allons dîner.

En ce moment Barthélemy entra en chantant :

A bas chagrin et tristesse ;
Demain ce sera kermesse !

Mais son œil n'eut pas sitôt rencontré le doux et grave visage de Cécile, que sa voix s'arrêta, et il ralentit le pas comme si un sentiment de respect l'eût saisi en présence de la jeune fille.

Tous s'assirent à table, prièrent avec recueillement, après quoi chacun, la cuiller en main, se mit à manger de bon appetit l'excellente bouillie. La mère posa ensuite sur la table un grand plat de pommes de terre et de lard frit.

Toutes ces gens paraissaient heureux; de tous les yeux rayonnaient la santé, le contentement, la reconnaissance. Barthélemy disait une plaisanterie ou l'autre, feignait de se brûler, ou faisait de joyeuses et incompréhensibles allusions à la fête du lendemain, de sorte qu'il fit rire ses commensaux pendant tout le repas.

Si un millionnaire eût pu voir ce dîner, à coup sûr il eût envié le sort de ces pauvres gens.

A peine avaient-ils entamé leur second et dernier plat qu'un coup léger qu'on eût dit frappé par une main craintive se fit entendre à la porte.

— C'est la pauvre veuve du maçon qui s'est tué en tombant il y a quelques mois, dit la mère; je l'ai vue dimanche près de l'église et lui ai dit qu'elle pouvait venir chercher une aumône tous les mardis. Jeannette, coupe un morceau de pain pour elle. — Entrez ! cria-t-elle en se tournant vers la porte.

On vit paraître sur le seuil une femme encore assez jeune, mais ses joues étaient blêmes et amaigries, et ses

vêtements si misérables et si usés qu'on était saisi à sa vue d'un frisson glacial. Son visage, quoique flétri, portait un cachet de gravité et d'intelligence, et avait dans l'expression quelque chose de noble et de courageux qui témoignait assez que cette femme n'était pas née pour mendier.

Une petite fille se suspendait à sa main, et les dents de l'enfant claquaient de froid.

Sans dire mot et les yeux baissés, la mère continua à réciter le *Pater noster* commencé derrière la porte.

Jeannette lui apporta le morceau de pain en disant :

— Pauvre Catherine ! je n'aurais jamais pensé que vous dussiez un jour demander l'aumône. Vous, si sage, si laborieuse ! Cela me fait peine...

— L'hiver est si long, dit la veuve en soupirant; il n'y a pas d'ouvrage pour moi, Jeannette... La faim me chasse hors de chez moi ; mais en été, quand il y aura à travailler, cela ira mieux.

Pendant ce temps la pauvre petite fille attachait sur la table ses yeux brillants de l'éclair de la faim, et ses lèvres s'humectaient de convoitise.

Cécile contemplait cette scène avec une profonde pitié. Tout à coup, comme si une idée soudaine eût traversé son esprit, elle fixa un regard singulier sur les yeux de Barthélemy. Et, soit que celui-ci l'eût comprise ou qu'il suivît l'impulsion de son propre cœur, il alla à la pauvre veuve, la prit par la main et la conduisit à la chaise qu'il venait de quitter.

— Asseyez-vous, bonne Catherine, dit-il, et dînez avec nous... Où il y a pour cinq, il y a pour sept... et

si le compte n'est pas juste Dieu le redressera.....

Cécile s'était empressée aussi de mettre la petite fille sur sa chaise.

On apporta d'autres siéges, on coupa court aux remerciements de la veuve, et tous ensemble attaquèrent joyeusement le plat appétissant. Seulement, lorsque la pauvre femme eut apaisé sa première faim, elle se mit à contempler avec une indicible tendresse sa fille qui, insouciante et heureuse, dévorait pommes de terre et lard. Des larmes silencieuses commencèrent à tomber de ses yeux.

Chacun la regarda avec étonnement comme pour lui demander l'explication de cette subite tristesse. Cécile seule la comprit et dit :

— Vous avez sans doute d'autres enfants, brave femme?

— Oui, ma chère demoiselle, répondit la veuve, j'en ai deux encore; celle-ci est la plus âgée... les autres, pauvres petits agneaux, sont à la maison tout seuls, sans feu... et depuis huit jours ils n'ont rien mangé qu'un peu de pain noir!

— Mais pourquoi vous êtes-vous mise tout d'un coup à pleurer? demanda Jeannette.

La femme courba la tête et répondit sans regarder.

— Une mère... vous ne pouvez encore comprendre cela, ma fille... Cela me fait peine de voir ma petite Marie manger ainsi... Les pauvres petits qui sont demeurés là-bas ont si faim...

Barthélemy se leva brusquement, s'essuya la bouche et s'écria :

— Je le crois bien...

Puis, se tournant vers sa mère, il continua :

— Mère, je travaillerai tous les jours deux heures de plus; le dimanche je n'irai pas au cabaret... mais il faudra permettre à la veuve de Jean le maçon de venir chaque jour dîner ici avec un de ses enfants, aussi longtemps que mon supplément de travail et mes économies pourront y suffire...

Les yeux de la mère s'attachèrent, humides et brillants, sur son fils, et elle dit d'une voix douce, tandis qu'une larme tombait de sa paupière :

— Barthélemy, mon enfant, je t'aimais déjà beaucoup; mais je t'aime beaucoup plus encore maintenant.

Une douce expression de soulagement se peignit sur le visage de la mendiante; elle saisit vivement la main de Barthélemy et dit d'un ton grave :

— Dieu est juste. Vous ne donnez pas seulement à votre prochain le fruit de vos sueurs, mais encore votre amitié, votre cœur; vous faites pour la pauvre veuve ce que vous pourriez faire pour une sœur... Dieu est juste; vous serez heureux en ce monde !

Ce disant, elle jeta un regard sur Cécile comme si elle eût voulu indiquer au jeune homme la source de son bonheur futur...

Les yeux de Cécile, pleins d'une tendre reconnaissance, s'étaient arrêtés un instant sur les yeux de Barthélemy; celui-ci, ému par ce regard et par les paroles de la veuve, releva fièrement la tête, mais cette profonde émotion lui devenant pénible, il se leva vivement et répondit en éclatant de rire :

— Taisez-vous, laissez-moi tranquille, ou j'en deviendrai fou ! Heureux, heureux, eh ! Je ne changerais pas ma condition contre celle d'un roi ! Approchez-vous du feu, brave femme, et chauffez-vous bien..... Allons, Jeannette, apporte un peu de ramilles et souffle, souffle, que cela petille bien !...

Depuis quelques instants déjà Cécile était assise près du foyer, tenant la petite fille sur ses genoux. Ce qu'elle disait tout bas à l'enfant joyeuse, les autres ne l'entendaient pas ; mais elle dut lui dire des paroles d'une angélique douceur, car la petite enlaça ses bras au cou de sa protectrice et l'embrassa.

La pauvre veuve contemplait ce spectacle avec un sourire céleste.

Bientôt Cécile posa l'enfant à terre ; elle s'approcha de la mère et lui parla à voix basse. Ostensiblement elle pria la veuve de quitter la ferme avec elle.

Jeannette, qui le remarqua comme les autres, vint se placer à côté de son frère et lui dit à l'oreille :

— Que va faire Cécile avec la veuve ? Elle ne la mènera pas à son oncle, sûrement ?

— Ne le vois-tu pas ? Elle va lui donner de l'argent...

— Ah ! oui, les quatorze sous qu'elle a reçus tout à l'heure de l'hôtesse du *Cerf* pour la couture de ces hardes d'enfant. Cette Cécile donne en vérité tout ce qu'elle peut gagner ! Il faut que son oncle le sache !

— Garde-toi de te mêler de cela, Jeannette ! A coup sûr ce ne sont pas nos affaires !

— Non, Barthélemy, c'est seulement pour dire, vois-tu ?

Entre temps la pauvre veuve était occupée à remercier la mère Anne. Cécile adressa encore à Barthélemy un sourire reconnaissant et dit adieu à tous en promettant de revenir dans l'après-midi. Elle prit la petite fille par la main et, suivie de la veuve, elle quitta la ferme.

Cécile garda le silence jusqu'à ce qu'elles fussent éloignées de quelques portées de flèche; au bout du sentier elle entraîna la pauvre femme derrière un taillis de chêne, regarda de tous côtés autour d'elle si elle ne pouvait être vue, et dit enfin d'une voix contenue :

— Vous vous appelez Catherine Melsens, je crois?

— Oui, mademoiselle, répondit la veuve; feu mon homme a demeuré, dans sa jeunesse, chez votre père.

— Je le sais, Catherine. Ne vous a-t-il rien conté de ce qui arriva alors chez nous?

— D'un incendie, mademoiselle? Oui, les doigts de sa main gauche en étaient restés crochus et raides...

Cécile demeura quelques instants les yeux opiniâtrément fixés sur le sol; elle semblait en proie à une extrême tristesse. La petite la regardait avec compassion et la tirait vivement par la main comme pour l'arracher à son chagrin. La veuve stupéfaite considérait la jeune fille sans parler.

Bientôt Cécile prit la main de la pauvre femme et lui dit :

— Savez-vous, Catherine, que feu votre mari m'a sauvée des flammes, au grand péril de sa vie? Oui, oui, sans lui, le brave homme, j'aurais été brûlée vive!

— Mais, mademoiselle, chacun en aurait fait autant à sa place. Ne soyez pas triste pour cela.

— Ma tristesse ne vient pas de là, Catherine. Je voudrais mettre vos enfants à l'abri de tout besoin, et je ne le puis pas, hélas !

— Un mot venu du cœur, mademoiselle, est la plus belle des aumônes.

— Écoutez, brave femme, — mais n'en dites rien. Voici quatorze sous... et quand vous viendrez demain à la ferme avec votre autre enfant, peut-être pourrai-je vous donner un peu plus... et puis je ferai des habits pour vos enfants, avec ceux que portait ma mère défunte ; ils seront chauds et beaux. Peut-être trouverai-je aussi quelque chose de bon pour vous... Oh ! si Dieu me secondait dans mes efforts c'en serait fait peut-être de toutes vos misères !

La veuve, profondément touchée par ces paroles, céda à son émotion et se mit à pleurer. Elle baigna la main de la jeune fille de larmes brûlantes et s'écria :

— Ah ! mademoiselle, j'étais si malheureuse, mais si malheureuse, que parfois j'en perdais quasi la tête ; il y a longtemps que je serais morte peut-être, si j'avais pu mourir ; mais qui aurait pris soin de mes pauvres agneaux ? Et maintenant la bonté de votre cœur, votre amitié plus encore que votre secours me font tout d'un coup oublier ma misère. Oh ! comme je prierai Dieu pour vous ! Comme mes enfants et moi nous vous bénirons à genoux dans notre chaumière !

— Si j'étais riche ! si j'étais riche ! disait la jeune fille se parlant à elle-même et en soupirant.

— Riche ? reprit la pauvre femme, vous le serez, mademoiselle. Riche à trésors !

— Vous vous trompez, Catherine. Les gens d'ici le croient bien, mais ils sont dans l'erreur assurément.

— N'hériterez-vous donc pas de votre oncle?

— Mon oncle est pauvre, ma bonne femme. Il ne possède rien que la vieille maison que nous habitons et quelques petites terres.

— Non, non, mademoiselle, il a beaucoup, beaucoup d'argent. — Mon homme était maçon, et il a travaillé autrefois et longtemps en secret pour votre oncle. Il n'y a peut-être qu'une personne au monde qui sache le fin mot de l'affaire, et cette personne c'est moi, mademoiselle.

Cécile était au comble de l'étonnement.

— Et ce n'est pas par fierté que je le dis, poursuivit la veuve, mais je pourrais vous donner le nom de cousine; car la défunte femme de votre oncle était la sœur de la mère de mon homme. Ainsi vont les choses dans les villages : l'un a du bonheur, l'autre du malheur, on se disperse dans tout le pays pour chercher son pain, et à la fin on ne se connaît plus les uns les autres.

— Ainsi cette chère petite Marie serait ma cousine? demanda Cécile avec une joie véritable tout en caressant la tête de l'enfant.

— De loin seulement, de très-loin, répondit la veuve. Si tout allait dans le monde comme cela devrait aller, j'aurais aussi ma part dans l'héritage; mais Mathias, cet hypocrite trompeur, fera bien en sorte que personne de notre côté n'ait rien.

— Mon oncle est juste pourtant, dit Cécile; si sa

manière de vivre est étrange, son cœur n'en est pas moins bon.

— Je le sais, mademoiselle; mais connaissez-vous Mathias?

La jeune fille la regarda d'un air surpris.

— Je le connais, moi, il a demeuré longtemps dans le village où je suis née; Mathias est un homme qui a gaspillé autrefois tout le bien de ses parents, et a fait mourir de chagrin son père. Comme il était passablement instruit, il s'est fait par besoin une espèce de marchand d'âmes [1] et d'agent d'affaires, et c'est ainsi qu'il a été admis chez votre oncle pour arranger une affaire qui allait de travers. Il a vu bien vite que le terrain était bon pour tromper et mentir. Le dépensier, le gourmand, le méchant a fait semblant d'être avare, sobre et soigneux de toute chose... Savez-vous pourquoi, mademoiselle? Pour enlever mon héritage et l'héritage de tant d'autres pauvres gens qui sont de notre côté. Et peut-être... mais non, votre oncle vous aime encore trop.

Cécile demeurait immobile, la tête penchée, le regard baissé vers la terre. Oublieuse d'elle-même, elle réfléchissait à l'étrange révélation de la veuve.

Celle-ci reprit :

— Mais ne craignez rien, mademoiselle; on a quelquefois plus de courage et d'esprit pour les autres que pour soi-même. Mathias sait bien que la pauvre Catherine se retrouvera peut-être un jour dans son chemin. Et puis, mademoiselle, vous êtes seule de votre branche

1. Agent pour le remplacement militaire.

et l'héritière la plus proche, puisque votre père était le propre frère de l'oncle Jean. Une autre fois nous parlerons un peu plus longtemps de cette affaire; je veux vous mettre en garde contre ce traître... Voilà trop longtemps déjà que vous faites preuve de bonté pour une pauvre veuve, par le gros froid qu'il fait. Je vais consoler mes petits enfants, leur porter les bonnes nouvelles et prier Dieu pour vous, mademoiselle.

Cécile releva la tête, prit la main de la mendiante et lui dit :

— Catherine, voulez-vous faire quelque chose pour moi? mais il n'y faudra pas manquer...

— Avec joie, mademoiselle.

— Eh bien, ne priez pas pour moi, mais priez pour mon oncle. Ne l'oublierez-vous pas?

— Je le ferai.

— A demain donc.

La veuve reprit le sentier tout en continuant à exprimer sa reconnaissance dans les termes les plus vifs. Par intervalles, elle se retournait vers Cécile, qui gagnait d'un pas rapide la maison de l'oncle.

— Marie, ma fille, disait la pauvre mère d'une voix émue, tu as rêvé d'un ange cette nuit, n'est-ce pas? Eh bien, voilà l'ange! et ce méchant Mathias c'est le diable!... Allons, Marie, courons un peu, mon enfant.

## III

Cécile ouvrit la porte et entra. Il n'y avait personne dans la chambre d'en bas. La glaciale solitude de cette

pièce fit encore impression sur l'âme de la jeune fille, bien qu'elle y fût accoutumée. Elle promena lentement son regard autour de la chambre, et laissa errer des yeux distraits sur les murs tapissés de sombres toiles d'araignée. Une expression de tristesse ou de pitié se peignit sur ses traits, et elle s'arrêta quelques instants, toute pensive, au milieu de la chambre. Sans doute elle faisait en elle-même une comparaison entre le courage, le contentement et l'amour qui régnaient dans la maison de la pauvre veuve et la morne solitude du lieu où elle se trouvait. Cependant elle s'assit bientôt près du foyer, dans le coin de la cheminée, et fixa sur la tourbe en cendres un œil incertain. Quelques mots échappés de ses lèvres attestaient qu'elle était encore préoccupée des paroles de la pauvresse.

A peine était-elle assise depuis quelques instants qu'une tête d'homme se montra derrière elle, à travers la porte entrebâillée d'une chambre voisine. Dès que cet homme aperçut la jeune fille, son visage prit une étrange expression. Ses yeux gris étincelèrent de joie sous leurs épais sourcils, tandis que sa large bouche, contractée par un hideux sourire, trahissait la convoitise triomphante.

Il disparut sur-le-champ, et entra bientôt après dans la chambre avec trois tourbes et un fagot de bouleau sous le bras. Son visage avait en ce moment un sourire aussi affable et exprimait une bonhomie aussi naïve que le permettait sa repoussante physionomie.

— Bonjour, Cécile, dit-il d'une voix bienveillante. Il fait froid, n'est-ce pas? Allons, ôtez vos pieds des cen-

dres, je vais allumer pour nous un bon petit feu bien chaud.

La jeune fille le regarda avec surprise. Le ton de cette voix lui était inconnu ; ce sourire franc et ouvert, elle ne l'avait jamais vu sur la figure de Mathias. Cependant, comme les paroles de Catherine étaient encore présentes à son esprit, elle demeura dans le doute sur ce qu'elle devait penser de ce changement.

Mathias se hâta de mettre la tourbe au feu, et disposa le combustible avec intention, de façon à ce qu'il fût presque tout du côté où Cécile était assise.

— Que faites-vous, Mathias? demanda celle-ci; vous mettez le bois hors du foyer.

— C'est pour que vous puissiez bien vous chauffer, Cécile, répondit l'autre, tandis qu'il introduisait le soufflet sous le bois et faisait jaillir une flamme joyeuse.

— Voilà qui est bien, reprit-il. Non pas pour moi; mais si cela vous fait plaisir, Cécile, j'y prendrai plaisir aussi, quand même je n'en profiterais pas.

— Mathias ! Mathias ! s'écria la jeune fille, je ne vous comprends pas; vous voulez rire, n'est-ce pas ? Vous êtes devenu un tout autre homme !

— Cécile, dit Mathias d'une voix triste et en fixant sur sa voisine un regard suppliant, Cécile, vous me haïssez. Oh ! vous ne me connaissez pas !

— Vous haïr ! Fi, quel vilain mot ! J'ai peur de vous, Mathias, c'est vrai ; mais aussi vous avez toujours l'air si refrogné, et vous me parlez si rudement ! Vous le savez bien, Mathias, j'ai besoin d'affection, et j'aime à voir la bonté de cœur : c'est mon caractère.

— Vous ne me croirez pas, Cécile; mais je suis aussi comme cela; j'ai toujours été comme cela.

— Vous? fit la jeune fille avec incrédulité.

— Ah! Cécile, dit-il en soupirant, je souffre d'être forcé de vous révéler le secret de toute ma conduite. J'aime extrêmement l'oncle Jean; le seul but de ma vie n'était autre, jusqu'à présent, que d'adoucir les dernières années de mon bienfaiteur, et de détourner de lui tout chagrin autant que possible. Vous qui êtes femme et toute naïve, vous ne pouvez comprendre qu'on fasse le moindre mal pour obtenir un plus grand bien. C'est cependant ce que j'ai toujours fait. L'oncle Jean est avare; son argent, c'est son âme. Je ne l'accuse pas, Cécile. C'est une faiblesse de son âge. Contredire l'oncle Jean sur ce point ou contrarier sa passion, ce serait rendre sa vie amère et abréger ses jours. Eh bien, qu'ai-je fait par affection pour lui? Je me suis fait avare, ou du moins j'ai feint de l'être; je me suis contenté d'une chétive et mauvaise nourriture, j'ai souffert de la faim et du froid, et passé les jours entiers à languir dans cette demeure triste comme une tombe. Oui, oui, Cécile, mon cœur saignait à la vue d'un pauvre, et je le jetais à la porte; j'aspirais ardemment au bonheur de vivre avec de bons amis, et j'ai laissé passer les plus belles années de ma vie dans un morne isolement; je vous aime comme la chaste image de la vertu pure et ingénue, et cependant je vous réprimandais avec aigreur, avec rudesse parfois. Pourquoi tout cela? Ah! comprenez-le, Cécile! N'était-ce pas pour complaire à l'oncle Jean et pour consoler sa pénible vieillesse?

La jeune fille paraissait tout à fait convaincue par les insinuantes paroles de Mathias. Elle le regardait cependant encore avec une muette stupéfaction.

— Oh ! j'ai tant souffert ! s'écria-t-il avec une sorte de désespoir. Feindre sans cesse, ne pouvoir jamais être soi-même, être détesté à cause de son dévouement même, et devoir dévorer tout en silence. C'est comme si on n'avait ni cœur ni âme !

Il couvrit ses yeux des deux mains, mais épia, à travers ses doigts, la physionomie de la jeune fille émue.

— Pauvre Mathias ! dit Cécile avec un soupir, pourquoi ne disiez-vous pas cela plus tôt ? Je n'eusse pas été injuste envers vous.

— Et maintenant, demanda Mathias, maintenant que vous le savez ? Il découvrit son visage, qui prit une expression suppliante. Continuerez-vous à me haïr ?

— Je ne vous ai jamais haï, Mathias, répondit Cécile ; s'il en était autrement, pourquoi me réjouirais-je de voir votre amitié pour moi ? Je dois demeurer avec vous ici, comme si vous étiez mon frère. Eh bien, je vous aimerai et vous chérirai comme mon frère.

— Ainsi, vous n'aurez plus peur de moi ?

— Pourquoi vous craindrais-je, puisque vous avez un bon cœur ?

Un instant de silence suivit ces mots. Il était visible que Mathias méditait quelque chose à part lui, car son regard devint incertain et errant.

Soudain, il leva la tête et dit avec une apparente indifférence :

— Cécile, je dois vous informer d'une chose qui vous

surprendra probablement; ne vous affligez pas pourtant : ce ne sont encore que des paroles en l'air.

— Alors cela ne doit pas être bien terrible, répliqua la jeune fille en souriant. Qu'est-ce que c'est, Mathias?

— L'oncle Jean veut que je vous épouse!

— Comment? Que dites-vous? s'écria Cécile, tremblante de surprise et d'effroi.

— J'ai refusé, répondit Mathias.

— Mon Dieu! quelle pensée est-ce là? dit la jeune fille encore tout émue.

— J'ai refusé, répéta Mathias en considérant attentivement la jeune fille.

— Et il a renoncé à son projet, n'est-ce pas, Mathias? demanda-t-elle d'un ton suppliant.

— Non, répondit l'autre, quelque effort que j'aie fait pour le persuader, il y tient et veut que la chose se fasse.

— Hélas! hélas! dit la jeune fille en éclatant en sanglots et en portant son tablier à ses yeux pour cacher ses larmes.

Mathias eut un sourire de démon en contemplant la jeune fille en pleurs.

Celle-ci se leva bientôt de sa chaise et demanda avec angoisse :

— Où est mon oncle?

— Vous le savez bien, il est en haut. Si vous l'appelez ou si vous allez le troubler, il en sera fâché toute la journée.

Cécile désespérée regagna son siége, et dit :

— Oh! Mathias, cher Mathias, reprit-elle, ôtez-lui donc cette idée de la tête!

— Parlons un peu avec sang-froid de cette affaire. Peut-être trouverons-nous le moyen de contenter tout le monde.

— Ah ! oui, dit la jeune fille vivement ; venez à mon aide, Mathias ; je vous en serai reconnaissante toute ma vie.

— Voyez-vous, Cécile, avant de vous affliger ou d'accuser notre oncle d'étourderie, il est nécessaire que vous sachiez les motifs de sa détermination. Peut-être alors en éprouverez-vous un sentiment de reconnaissance. Notre oncle pense qu'il n'a plus longtemps à vivre ; je crois qu'il ne se trompe pas. Ce qui le chagrine le plus, c'est la crainte qu'il ne quitte ce monde sans voir votre sort assuré. Votre mariage seul peut le tranquilliser là-dessus.

— Mais, Mathias, je ne veux pas me marier ; je suis encore beaucoup trop jeune ! dit la jeune fille avec accablement.

— C'était aussi mon opinion : c'est pour cela que j'ai refusé d'abord, répondit Mathias.

— Ciel ! s'écria Cécile épouvantée ; avez-vous donc changé d'idée ?

— Je ne le sais pas moi-même, répliqua-t-il ; depuis ce moment-là, le sentiment du devoir s'est éveillé en moi, et je suis tombé dans le doute quant à ce que demandent de moi la générosité et la saine raison. Réfléchissez d'abord, Cécile, que votre oncle a conçu cette idée depuis des mois, qu'elle a pris racine dans son esprit. Vous le connaissez : s'il ne peut la mener à bonne fin, il en sera malade, il en mourra peut-être. Voudriez-vous être la cause de sa mort, Cécile ?

— O mon Dieu, mon Dieu! s'écria la jeune fille en levant les yeux au ciel.

— Voudriez-vous être la cause de sa mort, Cécile? répéta Mathias.

— Oh! non, non! s'écria-t-elle en portant les deux mains à ses yeux et en recommençant à pleurer.

— Ainsi vous m'épouserez pour ne pas abréger sa vie?

— Mais, Mathias, vous avez refusé positivement, n'est-ce pas?

— J'ai refusé, en effet; mais quand l'oncle Jean, au désespoir et se mettant à genoux, a imploré mon consentement comme un dernier bienfait, lorsqu'il m'a dit qu'il mourrait de chagrin si je ne cédais pas; alors j'ai écouté ma pitié, mon amour pour lui.

— Mais vous n'avez pas consenti, pourtant?

— Je ne veux pas être la cause de sa mort... Et vous, Cécile?

— Ah! moi non plus! s'écria la jeune fille en sanglotant; j'arracherai de l'esprit de mon oncle son cruel dessein. Il ne résistera pas à mes larmes, à mes prières.

— Vous ne l'espérez pas, Cécile. Quand a-t-il renoncé à un projet? Eh bien, s'il vous demande ce mariage, s'il vous dit lui-même que votre refus le fera mourir!

— Ah! j'obéirai! dit la jeune fille en versant un torrent de larmes.

Elle courba la tête, et, le tablier devant les yeux, continua de pleurer et de sangloter.

Le visage de Mathias rayonnait de joie. Il s'était attendu à plus de résistance, et croyait la plus grande

difficulté écartée. Ce qui d'abord lui avait semblé impraticable, était devenu possible. Les larmes de la jeune fille, bien qu'elles témoignassent contre lui, ne troublaient pas son triomphe; cette victoire le réjouit même tellement, que la franchise se peignit sur son visage et s'empara de son cœur. Peut-être crut-il le masque superflu; peut-être aussi voulut-il, pour rendre son triomphe plus complet, employer des moyens qui lui semblaient assez puissants pour obtenir le libre consentement de la jeune fille. Bien que celle-ci ne le regardât plus, il lui dit avec enthousiasme :

— Votre tristesse n'est pas fondée, Cécile. Nous serons les gens les plus heureux qui se puissent trouver. Vous aurez de belles robes; vous habiterez un petit château; vous irez en voiture; à l'église vous vous assiérez dans le chœur, et l'on vous saluera comme une dame. Tous les mets les plus friands couvriront notre table; nous serons servis par des domestiques, et n'aurons à songer à rien qu'à bien boire et à bien manger... Vous ne me croyez pas? L'oncle Jean est riche, riche à trésors. Il a, grattant et ramassant, et je ne sais comment, ramassé des mille et des mille florins. C'est pour cela qu'il ferme soigneusement toutes les portes au verrou quand il va en haut pendant le jour: il fouille à belles mains dans ses écus...

La jeune fille fut saisie d'un tremblement extraordinaire.

— Je devine à votre mouvement ce que vous voulez dire, Cécile, poursuivit Mathias; vous me reprochez de l'encourager dans son avarice, n'est-ce pas? Ah! ne com-

prenez-vous donc pas que j'économise pour vous et pour moi ? Il restera d'autant plus pour nous. Vous pouvez dire que n'ayant aucun droit, je n'hériterai de rien. Cela paraît ainsi, mais c'est faux. L'oncle Jean me donne la moitié de son bien ; le reste vous revient de par la loi. Ainsi, Cécile, nous aurons à nous deux seuls tout l'argent, toute la fortune de l'oncle Jean ! Comme nous satisferons tous nos désirs, comme nous serons monsieur et madame !

Il considéra sans doute le silence de la jeune fille comme un tacite assentiment, car sa voix prit un ton de raillerie triomphante en continuant :

— Et nous n'attendrons plus longtemps, Cécile ; vous entendez que chaque jour l'oncle Jean tousse de plus en plus ; sa poitrine est perdue. Nous lui ferons signer un testament qui assure tout à nous deux. Maintenant cela ira facilement... Dès qu'il mourra, — nous n'y pouvons rien faire, — que Dieu ait son âme : l'argent nous restera, et nous montrerons alors si nous nous entendons ou non à vivre !

Cécile se mit à trembler plus fort en entendant cette dernière raillerie.

Mathias se tut un instant et sembla attendre d'elle une réponse. Comme elle restait assise, muette et la tête courbée, il demanda :

— Eh bien ! Cécile, pleurez-vous encore ?

La jeune fille se leva lentement, redressa la tête avec hauteur et lança sur Mathias un regard si plein de mépris qu'il tressaillit d'étonnement. Néanmoins, il ne savait ce qu'il devait penser ou espérer, car le visage de

Cécile exprimait plutôt une sorte de joie que la tristesse.

— Eh bien ! eh bien ! qu'en dites-vous ? demanda-t-il avec une certaine émotion.

— Traître ! dit la jeune fille avec le ton du plus profond mépris.

— Comment ? qu'est-ce ? s'écria Mathias confondu.

— Moi, devenir votre femme ! reprit la jeune fille avec une courageuse dignité, vous aider à insulter encore à mon oncle après sa mort, — à dépouiller de leur part d'héritage la veuve et l'orphelin ? Dussé-je être enterrée vive, sur le bord de la fosse je dirais encore : non !

Muet et terrassé, Mathias regarda la fière jeune fille, qui fit tout à coup un signe si énergique qu'il baissa les yeux sous son regard.

— Vous croyiez sans doute que je pleurais, le visage caché dans mon tablier ?... Non, non ! J'ai vu s'ouvrir votre cœur — et j'ai adressé une prière au ciel et remercié Dieu de ce qu'il ait permis que vous soyez franc. A cette heure je vous connais.

Le trouble de l'imposteur démasqué dura un instant encore, mais dès qu'il fut convaincu que la résolution de la jeune fille était irrévocable, un rire vindicatif contracta son visage.

— Ah ! ah ! c'est ainsi que vous entendez les choses ! Nous verrons comment cela se passera : je saurai bien vous contraindre à entrer dans mes vues. Vous dites que vous me connaissez ? Comme vous vous trompez ! Je suis bien pire que vous ne le pensez. Un jour viendra où vous ramperez, suppliante, à mes genoux.

— Je ne ferai jamais cela, Mathias, dit la jeune fille avec un sang-froid imperturbable.

— Vous ne le ferez pas? Ah! je ne puis m'empêcher de rire en vous entendant parler ainsi. N'ai-je pas toute votre fortune entre mes mains? Je vous enlèverai tout...

— Prenez, répondit-elle.

— Je vous ferai chasser d'ici.

— Faites-moi chasser.

— Votre oncle vous maudira à son lit de mort.

Muette et comme anéantie par cette terrible menace, Cécile courba la tête.

— Ah! vous perdez courage? Que devient cette belle intrépidité? dit Mathias avec ironie. Je vous porterai un coup encore plus sensible. Ne sais-je pas pourquoi vous me dédaignez? Il y a un autre homme que vous accepteriez parfaitement pour mari, et sans pleurer, n'est-ce pas? La fermière de la Chapelle a un fils, un écervelé, un ivrogne, — c'est là celui qu'il vous faut, n'est-il pas vrai? Eh bien, vous l'aurez! Vous l'aurez, oui, et vous pourrez alors aller mendier ensemble... Vous souffririez et supporteriez tout pour me tenir tête. Je le sais; sous votre douce et placide physionomie, vous cachez une grande obstination; mais je ne me vengerai pas sur vous seule. Ma vengeance saura atteindre aussi celui qui est cause de votre refus. Je poursuivrai Barthélemy et sa mère; je les pousserai à leur ruine, ma haine s'attachera à eux et ne les quittera que le jour où ils seront couchés sur la paille de la misère. Et à qui sera la faute s'ils sont malheureux? A vous, à vous seule!

Cécile fut écrasée par ces cruelles paroles. Elle appuya

la tête contre la cheminée, et parut en proie à une douleur immense.

Une joie sauvage rayonnait sur le visage de Mathias. Il y avait dans son regard une expression si ignoble et si cruelle, qu'on eût cru voir un reptile qui fascine sa proie d'un regard venimeux, et veut lui faire souffrir mille morts avant de l'engloutir.

— Dans un quart d'heure l'oncle Jean descendra, dit-il. Encore une fois, Cécile, et pour la dernière, je vous engage à bien réfléchir. Voulez-vous lutter contre moi ou accepter la paix? Voulez-vous être riche et heureuse ou devenir servante, aller mendier peut-être? Un quart d'heure est bientôt passé!

La jeune fille leva la tête et répondit en pleurant:

— Je parlerai aussi, moi; je dirai tout à mon oncle. Il connaîtra votre perfidie. Il a bon cœur, votre méchanceté l'épouvantera...

— Allons, allons, dit Mathias en l'interrompant d'un ton railleur, parlez-lui de ma perfidie, comme vous l'appelez; racontez-lui mot à mot ce que je vous ai dit; il ne vous croira pas. Il a bon cœur, dites-vous? C'est justement pour cela qu'il fera ce que je veux. Accusez-moi, accusez-moi! le plus tôt sera le mieux...

En disant ces derniers mots, Mathias avait peu à peu laissé baisser sa voix, de telle façon que Cécile, qui avait appuyé de nouveau sa tête contre la cheminée, n'entendit qu'à demi la fin de sa phrase. En même temps l'imposteur avait gagné sur la pointe des pieds une porte latérale et avait quitté la chambre en verrouillant sans le moindre bruit la porte à l'intérieur.

Un instant après, Cécile entendit, dans les profondeurs de la maison, la voix de Mathias qui criait :

— Oncle Jean ! oncle Jean !

La jeune fille se leva toute tremblante, une vive frayeur se peignit sur son visage, son regard fit le tour de la chambre.

— Ciel ! s'écria-t-elle, il est allé trouver mon oncle ! pour le tromper d'avance !

Elle courut à la porte et voulut l'ouvrir. Un cri de désespoir lui échappa lorsqu'elle s'aperçut que Mathias avait poussé le verrou en dedans :

— Hélas ! s'écria-t-elle, il ne me croira pas, ma seule espérance est perdue. Que faire ? Oh ! que Dieu me protége !

Elle s'affaissa sur une chaise et demeura immobile, l'œil vague comme celui d'une insensée, regardant sans voir et frissonnant de temps en temps quand les pas de Mathias et de son oncle faisaient craquer au-dessus de sa tête le plancher de l'étage.

Elle était assise depuis quelque temps seulement, lorsque la porte s'ouvrit, et l'oncle Jean entra avec Mathias.

La physionomie du vieillard annonçait à la fois l'irritation et la tristesse. La figure de Mathias avait au contraire repris son expression de feinte niaiserie. Ce dernier alla lentement et comme indifférent s'asseoir auprès du foyer.

L'oncle prit aussi une chaise, s'assit non loin de la jeune fille en larmes, et dit d'un ton douloureux :

— O Cécile, je n'eusse jamais cru que ton ingratitude envers moi irait aussi loin ; je ne le crois pas encore. Ce

que je veux faire c'est pour ton bien; c'est mon amour pour toi qui m'a seul inspiré le désir de te faire épouser un homme dont les habitudes d'économie me garantissent que la misère ne t'atteindra pas après ma mort. — Et tu refuses!

La jeune fille sanglota plus fort, mais ne répondit rien.

L'oncle reprit d'une voix plus douce :

— Allons, Cécile, mon enfant, le mal n'est pas irréparable. Je savais bien que, par amitié pour ton vieil oncle malade, tu consentirais. Ce que tu as dit à Mathias, ce sont des paroles en l'air, n'est ce pas? des paroles qu'on dit dans un moment d'emportement, mais qui ne viennent pas du cœur? Maintenant, je t'en supplie, Cécile, consens; accepte pour époux notre bon Mathias; il te rendra heureuse.

La jeune fille se leva; son visage était pâle d'angoisse; ses joues frémissaient convulsivement. Elle s'écria, tout hors d'elle-même :

— Mon mari? lui? ce venimeux serpent?

— Mon Dieu, mon Dieu! quel mal lui ai-je donc fait! dit Mathias d'une voix désolée. Vous voyez bien, oncle Jean, que je n'y puis rien. Laissez-la tranquille, je vous prie; je ne veux pas être une cause de chagrin pour elle.

— Hypocrite trompeur! dit la jeune fille en jetant sur son persécuteur un regard de souverain mépris.

Pendant ce temps, le vieillard contemplait alternativement ses deux compagnons avec autant de stupéfaction que si un prodige se fût passé sous ses yeux. Et il y avait

de quoi s'étonner; la jeune fille qu'il avait connue jusqu'ici douce et résignée comme un agneau, était là, l'œil plein de flammes; l'accent de sa voix dénotait une inflexible volonté. Ce ton inspiré par la révolte de cette âme virginale contre une odieuse perversité, fit une impression défavorable sur l'esprit du vieillard. Deux larmes coulèrent sur ses joues creuses.

— Hélas! tout est donc trahison et tromperie, dit-il, tout, jusqu'au cœur de Cécile! Ainsi, mon enfant, vous avez dissimulé à ce point pendant de longues années? Oh! cela abrégera ma vie!

Le courage de la jeune fille se brisa tout à fait à ce cruel reproche; elle tomba à genoux devant son oncle, et, baignant ses mains de larmes, elle s'écria :

— O vous, que j'aime comme un second père, ne le croyez pas : c'est un démon de perfidie! Il ne vous aime pas; il se raille de vous, il dissimule et fait l'hypocrite. Il en veut à votre argent, il désire votre mort. Tout à l'heure encore il disait contre vous des choses qui m'ont fait peur. Pour l'amour de Dieu, ne le croyez pas : c'est votre ennemi.

La surprise du vieillard grandissait de plus en plus. Les paroles de Cécile avaient produit sur lui un effet contraire à celui qu'elle en espérait. Il releva la jeune fille, et l'éloigna avec la main. En même temps, il hochait douloureusement la tête et regardait Mathias comme s'il lui eût demandé quelque chose.

— Ne vous fâchez pas trop contre elle, oncle Jean, dit l'imposteur. Vous avez été jeune : peut-être vous est-il arrivé d'aimer. Dès lors, vous devez savoir aussi jusqu'où

peut entraîner un aveugle sentiment d'amour, quand d'avides conseilleurs se mêlent d'attiser ce mauvais feu. Mais laissons là la chose; Cécile est abusée; elle mérite plutôt votre pitié que votre colère.

Ce langage insultant et l'injustice de son oncle envers elle surexcitèrent de nouveau Cécile et la tirèrent de son abattement.

— Oh! c'en est trop! s'écria-t-elle avec indignation, je ne veux pas de votre pitié; elle me souillerait! Comment? il y a un instant, là, à cette même place où vous êtes, ne vous réjouissiez-vous pas à l'espoir que notre oncle ne vivrait plus longtemps?

— J'ai dit, répondit Mathias, que vous ne deviez pas, par votre résistance à sa volonté, abréger le peu d'années que Dieu peut encore lui accorder.

— C'est faux! c'est faux! s'écria Cécile. Ne vous êtes-vous pas moqué de mon oncle, et ne l'avez-vous pas traité de ladre? N'avez-vous pas cherché à me séduire et à m'entraîner dans une exécrable conspiration avec vous, pour dissiper le bien de mon oncle, après sa mort, dans le luxe et la bonne chère? Et, pour mieux parvenir à vos fins, ne m'avez-vous pas dit que mon oncle avait amassé des milliers et des milliers de florins?

— Comment? Quelles horribles choses sont-ce là? C'est le diable qui vous inspire, misérable enfant! s'écria l'oncle en levant les mains. Je ne possède rien... rien!

— Pourquoi, Cécile, interprétez-vous faussement mes paroles? demanda Mathias d'une voix plaintive. Il est inutile de faire de si vilains péchés. Assurément l'oncle Jean ne vous croira pas! J'ai dit et je répète que la

veuve de la Chapelle vous fait accroire ces choses-là. Pourquoi donc m'imputer les mauvaises pensées des autres?

L'oncle se mit à tousser. C'était chez lui l'indice ordinaire de la fatigue. On pouvait voir sur ses traits qu'il allait faire une sortie violente; et comme la colère faisait briller ses yeux éteints d'une flamme nouvelle, Mathias tendit les mains vers le vieillard comme pour l'arrêter, et dit d'une voix suppliante :

— Allons, oncle Jean, laissez là l'affaire : Cécile paraît tenir à ce que les choses ne se fassent pas selon votre désir. Eh bien, qu'elle épouse Barthélemy; c'est elle qui en souffrira le plus.

— Tais-toi! dit l'oncle irrité; il paraît que toi aussi tu penches vers ces détestables idées... Cécile, puisque tu n'as ni esprit ni raison, c'est à moi de décider pour toi; il me faut mettre mon expérience à la place de ta folie. Écoute bien. Je te le demande pour la dernière fois : veux-tu, oui ou non, épouser Mathias? Des larmes ne sont pas une réponse; je veux que tu parles.

— Ah! mon oncle bien-aimé, s'écria la jeune fille en tendant les mains vers lui, ah! si vous saviez ce que vous faites!

— Réponds! veux-tu Mathias pour mari?

— Oh! dit Cécile d'une voix déchirante, si on m'entraînait de force à l'église, je retiendrais ma respiration pour suffoquer en chemin!

— Fi! quelles épouvantables paroles tu dis là! Mathias est pourtant un homme comme un autre, dit l'oncle au comble de l'étonnement.

— Un homme? lui, un homme? s'écria la jeune fille égarée. C'est le démon lui-même, le démon de la fausseté et de l'avidité.

— Cécile, malheureuse enfant, je vous pardonne, dit Mathias en soupirant. Puisse Dieu là-haut vous pardonner de même cette calomnie!

— Eh bien, reprit l'oncle, tu n'en veux pas pour époux?

— Jamais, répondit Cécile. Je suis prête à toutes les souffrances; dussé-je mourir de la mort la plus cruelle, dussé-je être l'opprobre du monde entier, je ne consentirais jamais, jamais!

L'oncle se leva et dit d'un ton résolu:

— C'est bien, je traiterai votre ingratitude comme elle le mérite. Cette après-dînée, vous irez à la ferme de la Chapelle, vous y reprendrez ce qui vous appartient; vous y demeurerez trois minutes... et si désormais il vous arrive d'adresser la parole, de rendre visite à ces mauvaises gens, si même vous osez les saluer, alors...

Un nouvel accès de toux surprit le vieillard et lui coupa la parole: il était visible que la sentence qu'il allait prononcer l'impressionnait péniblement.

Mathias contemplait d'un air railleur la jeune fille immobile sur sa chaise et pleurant amèrement. L'oncle reprit avec plus d'impatience, aussitôt qu'il put reprendre haleine:

— Alors, je te... Ah! cela ne peut sortir de ma bouche... Mon enfant, mon enfant, si tu savais quelle peine tu me fais!

L'accent plaintif de ces dernières paroles émut profon-

dément Cécile; elle se laissa glisser de sa chaise, rampa sur les genoux jusqu'aux pieds du vieillard, dont elle saisit et baisa la main, et s'écria :

— Oh! je vous aime encore! encore comme autrefois! Je donnerais toutes les années de ma vie pour prolonger la vôtre, si Dieu le permettait! Ah! ayez pitié, ayez pitié de moi! Et si j'ai dit quelque chose qui vous afflige, pour l'amour de Dieu, pardonnez-le-moi!

Un sourire de joie éclaira le visage du vieillard. Il s'était vraisemblablement trompé sur les intentions de la jeune fille, car il reprit d'une voix adoucie :

— Il y a pardon pour tout, Cécile. Je savais bien que ton cœur n'avait pu changer ainsi tout d'un coup. Oublions tout, mon enfant; l'homme le plus sage se trompe parfois. Ah! je remercie Dieu de ce que je retrouve ma bonne Cécile!

En parlant ainsi, il la releva et fit un mouvement comme s'il voulait lui donner le baiser de réconciliation; mais la jeune fille lui adressa un regard si interrogateur et si étrange, qu'il se prit aussi à douter :

— Eh bien? demanda-t-il, je croyais que tu avais consenti!

Tremblante et comme saisie de convulsions, Cécile se jeta la tête en arrière, et parcourut la chambre en levant les mains et en disant d'un ton déchirant :

— Il est ensorcelé! Mon Dieu, mon Dieu, vous m'avez abandonnée!

Mathias s'était levé, il s'approcha de l'oncle, le prit par le bras et en lui disant :

— Venez, oncle Jean, vous vous rendrez malade. Il

n'y a rien à faire. Reposez-vous, et laissez Cécile se calmer : peut-être tout ira mieux que nous ne le croyons.

A ces mots, il conduisit le vieillard, en proie à un accès de toux, dans une chambre voisine dont il ferma la porte.

Cécile, le front appuyé contre le mur, demeurait immobile comme une statue, et rien en elle ne trahissait la vie si ce n'est les douloureux sanglots qui soulevaient son sein.

## IV

Le lendemain, dans l'après-dînée, le soleil brillait dans le ciel aussi pur que la veille; mais comme il s'inclinait déjà vers l'occident, il ne répandait plus qu'un éclat notablement affaibli.

La neige, privée des rayons étincelants de l'astre du jour, était terne et sans vie; déjà les oiseaux les plus fidèles de l'hiver avaient cherché un refuge contre le froid du soir qui s'approchait; un morne silence régnait sur la nature endormie.

A la ferme de la Chapelle on n'entendait rien non plus, ni voix humaines, ni bruits, échos du travail. Si de temps en temps la vache n'eût mugi dans l'étable, on eût pu croire qu'il ne se trouvait plus un être vivant dans ces lieux.

Jeannette était assise devant un rouet auprès de la marmite aux vaches. Sans nul doute une vive préoccupation devait captiver son esprit, car le fil se brisait très-souvent dans sa main, ou dans sa distraction elle posait

le pied à côté et continuait de filer, bien que le rouet ne tournât pas.

Son regard était fixé sur l'horloge; elle semblait compter chaque coup du balancier, et fréquemment elle contemplait les aiguilles, trop lentes à son gré, avec une expression d'impatiente colère, comme s'il eût dépendu de l'horloge d'accélérer sa marche.

Tout à coup elle fut arrachée à ses distractions par un événement imprévu; la marmite soumise à un feu trop ardent déborda, et l'eau coula à flots dans le feu.

— Eh bien! Jeannette, cria la mère Anne qui, du fond de l'étable, était accourue au bruit, bientôt tu laisseras l'eau bouillante tomber sur toi sans t'en apercevoir. Ma fille, ma fille, depuis la dernière kermesse tu es devenue si songeuse que je n'y comprends rien.

La jeune fille parut troublée et confuse :

— Allons, allons, mère, répondit-elle avec précipitation, portons la marmite à l'écurie. J'irai ensuite bien vite jusqu'au village chercher du fil vert pour Cécile; elle me l'a demandé.

— Si Cécile l'a demandé, vas-y tout de suite, bientôt il sera trop tard, mon enfant.

Tout en parlant elles avaient transporté la marmite à l'écurie.

Jeannette revint seule dans la chambre; elle jeta un coup d'œil satisfait sur l'horloge, et franchit précipitamment la porte avec un cri de joie à grand'peine comprimé.

Dès qu'elle fut à quelque distance dans le chemin, et après avoir tourné deux fois la tête vers la ferme, elle

se mit à rire de bon cœur et se dit à elle-même :

— Ah ! ah ! la mère ! Comme elle va ouvrir les yeux tout à l'heure ! Elle saura bien alors pourquoi j'ai laissé couler l'eau de la marmite.

Elle se mit en même temps à sauter et à courir si vivement que la neige volait en flocons sous ses pieds.

Elle n'avait pas encore atteint le village, lorsqu'elle entendit, derrière la sapinière, le hennissement d'un cheval.

— Ah ! les voilà ! s'écria-t-elle avec joie. Notre Bles[1] est content d'arriver à la maison ; mais si la pauvre bête savait quelque chose de l'affaire, elle serait capable de prendre le galop.

Bientôt elle vit son frère paraître au loin avec sa charrette au détour du bois. Et bien qu'elle ne pût se faire comprendre à une pareille distance, elle cria de toutes ses forces, en se mettant à courir plus vite encore qu'auparavant.

— Barthélemy ! Barthélemy ! L'as-tu ? As-tu le mouchoir ?

Le jeune paysan comprit sans doute ses gestes, car il se leva debout dans la charrette et jeta sa casquette en l'air, si bien qu'elle retomba à quelques pas dans le chemin et qu'il fut forcé de faire arrêter le cheval pour aller la ramasser.

Sur ces entrefaites, sa sœur, toute en nage, arrivait en courant jusqu'à lui.

— Eh bien ! Barthélemy, s'écria-t-elle, as-tu le mouchoir ?

1. Équivalent flamand du *Bayard* traditionnel.

— Jeannette, Jeannette, répondit-il avec une joyeuse exaltation, j'ai tous les bonheurs! Pense un peu, le monsieur à qui je devais livrer mes cercles, — c'est un confiseur, — m'a demandé pourquoi je paraissais si heureux au moment où il me payait.

— Oui, Barthélemy, demanda la jeune fille trépignant d'impatience dans la neige, c'est bien, mais as-tu le mouchoir?

— Certainement que j'ai le mouchoir; mais écoute un peu, reprit le jeune homme. J'ai parlé à ce monsieur de notre mère et de sa fête.

— Laisse-le-moi voir, Barthélemy, laisse-le-moi voir!

— Et le monsieur, Jeannette, sais-tu ce qu'il a fait? Il a dit que, lui aussi, il voulait faire son cadeau à la mère.

— Vraiment! Mon Dieu, voilà qui est beau!

— Oui, et il m'a donné de bel et bon ouvrage pour tout l'hiver.

— Et c'est là le cadeau de la mère?

— Non, Jeannette; il m'a glissé dans la main une belle pièce de cinq francs toute neuve, et il m'a dit que je devais l'ajouter au prix du mouchoir pour pouvoir en acheter un très-beau.

— Cinq francs! et que coûte donc le mouchoir?

— Huit francs et demi, Jeannette! huit francs et demi!

— Que Dieu me soit en aide! Il y avait là, cher Barthélemy, de quoi vivre tout un mois pour toute la maisonnée. Laisse-le-moi donc voir?

— Oui, mais auparavant j'ai encore quelque chose à te dire. Le monsieur m'a ensuite conduit chez lui, où il y avait une quantité de pots de cuivre, — tout à fait

comme les cruches à lait [1], — il y en avait bien mille, je crois. Et tous ces pots étaient pleins, mais tout à fait pleins de sucre !

— Mille cruches pleines de sucre ! s'écria la jeune fille en levant les mains au ciel. — Mais, Barthélemy, si tu dis vrai, qui donc mange tout ce sucre-là ?

— Les gens riches, bien sûr, Jeannette. Et puis le monde est si grand ! Mais le plus beau de toute l'affaire, Jeannette, c'est qu'il m'a donné pour la mère cinq ou six gros paquets de sucre candi : il y en a du blanc, du jaune, du roux, du brun, du noir, et que sais-je encore; enfin, de toutes les couleurs !

— Du noir ?

— Oui, aussi noir que la poix. La mère ne saura rien. Nous allons joliment rire ! Allons, en route maintenant, notre Bles commence à avoir froid; je vais te montrer le mouchoir. Fais attention, ne le froisse pas. Montre-moi tes mains, Jeannette.

— Oh ! je viens de laver des navets, il n'y a qu'un instant.

Barthélemy était monté sur la charrette pour prendre le mouchoir, et tout en procédant à l'opération, il continua :

— C'est seulement pour dire, chère sœur, que ce sont là des choses qu'il ne faudrait pas toucher sans mitaines. Huit francs et demi !

Il descendit de la charrette avec un paquet enveloppé de papier, alla, avec des gestes mystérieux, se poster au bord du chemin, et là dénoua avec précaution la ficelle

1. Le lait se transporte en Flandre dans de grandes cruches en cuivre.

qui entourait le paquet. Jeannette était penchée au-dessus; ses grands yeux étincelaient de curiosité; un sourire de joyeuse attente s'épanouissait sur ses traits.

Enfin elle vit le mouchoir! Muette d'admiration elle contemplait fixement le paquet ouvert.

— Eh bien, Jeannette, qu'en dis-tu? demanda Barthélemy.

La jeune fille fut un instant sans répondre. Tout à coup elle se mit à battre des mains et à sauter de joie. Barthélemy en fit autant... et on eût pu les voir, dans leur joie naïve, danser dans la neige comme des enfants.

Le cheval tourna la tête comme pour demander ce qui arrivait.

— Que c'est beau! mon Dieu, que c'est beau! s'écria Jeannette. Oh! comme la mère va être contente! Rouge, bleu, jaune..... Il y a de quoi en devenir aveugle!

Barthélemy chanta d'une voix pleine et sonore qui réveilla les échos de la sapinière :

A bas chagrin et tristesse,
Demain ce sera kermesse!

— Oh! Jeannette! Jeannette!

— Oh! Barthélemy! Barthélemy!

— Allons, monte en voiture, il est temps! dit le jeune homme.

— Oui, et fais un peu courir Bles!

— Non, Jeannette, il faut d'abord nous entendre sur ce que nous allons faire.

Tous deux montèrent dans la charrette. Le cheval continua sa route.

— As-tu les fleurs? demanda la jeune fille en regardant tout autour d'elle dans la charrette.

— Elles sont sous moi dans le panier, avec un cruchon de bière d'orge, répondit Barthélemy. J'allais oublier que j'ai une commission de Frans pour toi.

— Pour moi? de Frans? demanda Jeannette les joues empourprées d'une pudique rougeur.

Barthélemy ouvrit le panier et en tira quelques petites fleurs toutes mignonnes.

— Voilà! dit-il, Frans m'a prié de te donner cela.

— Que puis-je faire de cela? demanda la jeune fille pensive.

— Sais-tu, sœur, comment ces fleurs s'appellent? reprit le jeune homme. Je ne le savais pas non plus, mais Frans me l'a dit. Oh! c'est un si beau nom!

— Comment s'appellent-elles donc?

— Elles s'appellent : *Ne m'oubliez pas!*

La jeune fille tourna brusquement le dos à Barthélemy pour cacher la vive rougeur qui enflammait son visage. Son frère la regarda un instant en riant, puis demanda :

— Jeannette, Cécile est-elle auprès de la mère?

— Elle n'est pas encore venue chez nous aujourd'hui, répondit la jeune fille. Je suis allée au couvent pour savoir ce que cela signifie. Le méchant Mathias m'a reçue comme si je venais voler quelque chose.

— Et Cécile ne viendra-t-elle pas?

— Elle viendra; elle viendra vers le soir, a dit Ma-

thias, mais avec un sourire !... tout à fait comme un chien qui va mordre.

— Bah ! peu nous importe, pourvu qu'elle vienne. — La mère pourra la reconduire à la maison si elle demeurait un peu tard. Allons, sœur, assieds-toi sur le panier à côté de moi, et voyons comment nous allons arranger cela.

Ils entamèrent un dialogue entremêlé de gestes joyeux et de battements de mains de la jeune fille, mais à voix si basse et si mystérieusement qu'un passant n'eût pu en saisir un seul mot.

Lorsqu'ils furent arrivés devant la porte de la ferme, Jeannette sauta à bas de la charrette, et entra dans la maison, Barthélemy détela le cheval et le conduisit à l'écurie. Il apporta ensuite avec une foule de précautions le paquet et le panier.

— Ah ! bonjour, mère, s'écria-t-il en entrant dans la chambre. Tendez la main, j'ai du bel et bon argent pour vous.

Tout en mettant dans la main de sa mère quelques pièces de monnaie, il parcourut la chambre du regard; tout à coup son visage s'assombrit, et prit l'expression d'une profonde tristesse.

— Tu crois sans doute, dit la mère, que je ne te donnerai pas de pourboire parce que la veuve du maçon Jean doit venir dîner ici avec ses enfants ? Non, Barthélemy, non, mon garçon, bois une pinte, le dimanche, comme c'est ton habitude : tu es beaucoup trop brave pour t'en priver.

Barthélemy prit distraitement quelques cents que lui

offrait sa mère, et comme celle-ci allait mettre l'argent à part dans sa chambre à coucher, il s'approcha de sa sœur et lui dit avec un gros soupir :

— Cécile n'est pas ici !

— Elle ne viendra plus maintenant, dit la jeune fille; dans une demi-heure il fera noir. Mais nous lui raconterons l'affaire demain. Allons, va-t'en là-haut et retiens la mère en bavardant, comme nous en sommes convenus.

— Voulons-nous attendre encore un peu ? demanda Barthélemy.

— Attendre? Alors nous ne parviendrons plus à faire quitter sa chambre à la mère.

— C'est vrai, dit le jeune homme. J'aurais pourtant été si content que Cécile fût là. Allons, dépêche-toi, Jeannette, — et quand ce sera fait, frappe avec le soufflet sur les pincettes.

Jeannette courut en toute hâte à l'écurie, en rapporta le panier, posa sur la table cinq ou six assiettes dans lesquelles elle versa les paquets de sucre candi, disposa tout auprès le mouchoir à demi déployé, noua les fleurs au cruchon de bière, et mit à côté trois tasses pour la boire, car il n'y avait pas de verres dans la maison.

Puis elle frappa si fort du soufflet sur les pincettes que la mère cria d'en haut :

— Hé ! ne cassez rien en bas !

Barthélemy descendit quatre à quatre l'escalier; la mère le suivait.

Ce fut un singulier mais touchant tableau que de voir

les yeux de la brave femme toute surprise, aller de la table si bien ornée à ses enfants souriants, et regardant tout d'un air interrogateur comme pour y trouver l'explication de toutes ces belles choses.

— Vive Anne! vive Anne! crièrent Barthélemy et sa sœur; et transportés de joie ils volèrent au cou de la vieille mère, et appliquèrent sur ses joues plus d'un gros baiser tout plein d'amour.

Le jeune paysan se dégagea le premier de l'étreinte, prit le mouchoir neuf, le mit sur les épaules de sa mère, courut au mur prendre un petit miroir, et s'écria :

— Voyez, voyez, mère, voilà votre cadeau. Vous n'irez plus à l'église maintenant avec ce vilain mouchoir.

La mère comprit seulement alors ce que signifiait la joie de ses enfants. Elle était tellement émue qu'elle ne put dire un mot; et tout interdite, elle regarda fixement le mouchoir.

Une larme s'échappa enfin de ses yeux. Elle attira ses enfants sur son sein et les couvrit de baisers à son tour :

— Oh! comme Dieu est bon! murmura-t-elle d'une voix altérée.

Et tandis qu'elle gardait toujours sa fille enfermée dans ses bras, Barthélemy courut à la table, remplit de bière les trois jattes, et dit d'une voix tendre et grave :

— Mère, à votre santé! Puissions-nous vivre longtemps ensemble, une vie d'amour et de vertu! que je reste en bonne santé afin de travailler pour ma bonne mère, et que Dieu nous donne sa bénédiction ici-bas et plus tard dans le ciel! Vive Anne!

Il portait la jatte à sa bouche, mais il s'arrêta soudain à un cri de sa sœur, qui s'élança dehors en disant :

— Voilà Cécile là-bas ! Ah ! voilà Cécile !

— Hourra ! hourra ! dit Barthélemy avec allégresse, et lui aussi courut hors de la maison.

La mère n'était seule que depuis un instant lorsque ses enfants reparurent sur le seuil avec Cécile.

Mais hélas ! quel changement s'était fait en eux ! leur visage était triste et abattu, ils marchaient la tête basse, et regardaient de temps à autre Cécile avec une curiosité mêlée d'effroi.

Cécile s'avança, muette, jusqu'à la table, s'affaissa sur une chaise, et se mit à sangloter et à pleurer tellement que les autres, frappés de stupéfaction, la contemplaient en tremblant.

La mère s'approcha la première de la pauvre affligée, et lui dit en lui prenant la main :

— Seigneur Dieu ! chère Cécile, qu'est-il arrivé? Un malheur ?

Elle n'obtint pas de réponse.

Barthélemy vint à son tour près de la jeune fille et s'écria d'une voix déchirante et pleine de larmes :

— Cécile ! Cécile !

Soit que cet appel parti d'un cœur navré eût vivement frappé la jeune fille, soit que les larmes mêmes qu'elle avait versées l'eussent un peu soulagée, elle leva la tête et répondit d'une voix faible :

— O mes chers amis, le chagrin m'ôte la parole. Laissez-moi pleurer encore un peu.

— Ah ! Cécile, Cécile, vous me ferez mourir ! s'écria

Barthélemy tout hors de lui. Qu'y a-t-il? Pour l'amour de Dieu, parlez!

— Jugez combien je suis malheureuse, dit la jeune fille, c'est la dernière fois que vous me voyez!

Une suite d'exclamations douloureuses répondit à cette révélation inattendue.

— Je ne puis plus venir jamais ici, reprit Cécile en versant un torrent de larmes; je ne puis plus adresser la parole à aucun de vous. Et, hélas! hélas! je dois obéir?

— Vous ne pouvez plus nous parler! demanda la veuve d'une voix étonnée et incrédule. Pourquoi? Nous n'avons cependant fait de mal à personne?

— Ah! ne me demandez rien, dit la jeune fille d'un ton suppliant; je ne puis parler.

La colère de Barthélemy éclata, ses dents grincèrent, il serra les poings convulsivement et reprit :

— Oh! je le pensais bien! C'est encore ce serpent de Mathias qui a tout fait. — Voyez-vous, je suis bon, je n'ai jamais fait de mal même à une grenouille... mais si ce bourreau me tombe entre les mains, et que je ne lui arrache pas des épaules son infernale tête, alors...

La vieille mère lui mit la main sur la bouche et coupa court à sa vindicative imprécation.

— Barthélemy, dit Cécile suppliante, si vous avez quelque amitié pour moi, chassez bien loin ces mauvaises pensées. Mon oncle lui-même me l'a ordonné. Il n'y a rien à faire : c'est mon sort.

— Mon Dieu! je ne vous reverrai donc plus jamais!

s'écria le jeune homme avec désespoir, et il posa sa tête sur la table et se mit à pleurer amèrement.

— Je ne viendrai plus jamais ici, répondit Cécile; mais lorsque, seule et abandonnée, je passerai mes jours entiers au vieux couvent, ô mes amis, alors je penserai toujours, toujours à vous. Ce n'est que d'à présent que je sais combien je vous aime tous.

Ces derniers mots mirent le comble à la désolation, et tous, le cœur brisé, fondirent en larmes.

Tout à coup Cécile jeta au dehors un regard plein d'anxiété, et sans doute elle aperçut quelque chose qui lui inspirait une terreur profonde, car elle se leva toute tremblante, et rassembla à la hâte quelques objets épars sur une armoire.

— Ciel ! dit-elle, je l'avais déjà oublié? Je suis venue prendre mon coussin à coudre; adieu, adieu, je dois partir !

Barthélemy se retourna frappé du ton inquiet de ces paroles.

Lui aussi regarda au dehors, et soudain la flamme de la colère étincela dans ses yeux.

— Le voilà là-bas dans le chemin, le méchant démon! Va-t'en, scélérat, va-t'en !

Il voulut franchir la porte; mais sa mère se suspendit à son cou, et le retint de toutes ses forces, bien qu'il mugît comme un taureau furieux et s'efforçât d'échapper à l'étreinte qui l'arrêtait.

Cependant Cécile avait tiré précipitamment de son sein une croix d'or. Elle mit le bijou dans la main de Jeannette et lui dit :

— J'ai promis à la veuve de Jean le maçon que je lui viendrais en aide. Je ne le puis pas. Voici une croix qui vient de ma mère morte. Qu'elle la vende et achète du pain pour ses enfants. Mère Anne, Barthélemy, Jeannette, mes chers et bons amis, adieu. Pensez à moi, priez Dieu, priez-le qu'il me protége !... Je vais souffrir, me consumer, mourir de douleur, car...

Sa voix s'éteignit; elle s'enfuit en sanglotant et les mains devant les yeux.

Un instant après, les habitants de la ferme de la Chapelle pleuraient en silence.

Le mouchoir gisait oublié sur une chaise, et déjà une profonde obscurité couvrait la terre avant qu'aucun d'eux fût sorti de cette morne consternation, et eût trouvé quelque adoucissement à sa navrante douleur.

## V

Comme si Cécile eût été l'ange dont la présence dispensait à la ferme de la Chapelle bonheur et contentement, toute joie avait disparu avec elle.

Barthélemy, le vaillant et gai jeune homme, n'était plus reconnaissable. Pendant des journées entières, il demeurait muet et pensif; il penchait en avant sa tête affaissée par une tristesse continuelle; sur son visage pâle et abattu on lisait le martyre de son âme et les angoisses du désespoir.

Toutes ses chansons étaient oubliées, et s'il travaillait encore comme autrefois, ses mouvements étaient lents et incertains, comme chez celui dont la pensée absente

ne surveille pas l'œuvre des mains. A peine lui restait-il assez d'attention pour faire de temps en temps une réponse brève et peu encourageante aux consolations de sa mère.

Ainsi, en moins de deux mois, la gentille petite ferme devint aussi silencieuse, aussi solitaire, aussi triste que la morne demeure de l'avare.

Ce qui brisait le cœur du jeune homme, ce n'était pas tant l'absence de Cécile que l'ignorance dans laquelle il se trouvait sur son sort. Son imagination évoquait sous ses yeux mille scènes terribles; il voyait ses souffrances et ses larmes; il entendait ses plaintes et ses gémissements. Le sommeil était pour lui comme la veille, plein de soudaines émotions, plein d'alarmes sans cause définie qui le livraient en proie à d'incessantes douleurs, à de continuelles inquiétudes. On s'en apercevait assez, quand, occupé de quelque travail, il se mettait souvent à trembler tout à coup, à grincer des dents avec colère, à lever vers le ciel un regard suppliant.

Le sentiment de son impuissance rongeait son cœur comme un ver dévorant. Cécile l'avait prié, avec tant d'insistance, de s'abstenir de toute intervention; il avait lu dans son regard qu'un mystérieux et terrible pouvoir la forçait de se soumettre. Peut-être eût-il fait son malheur à elle, en cherchant à tirer vengeance de celui qui paraissait la cause de ses douleurs.

Cette dernière pensée l'empêcha de faire aucune démonstration contre Mathias, quelle que fût la violence avec laquelle il sentait parfois son sang bouillonner de colère et ses ressentiments comprimés lui monter à la tête.

Pendant la semaine, Cécile ne quittait pas le vieux couvent; elle ne paraissait même pas sur le seuil de la sombre habitation; mais le dimanche elle allait à l'église avec son vieil oncle et Mathias.

Déjà, pendant trois semaines consécutives, Barthélemy s'était placé sur le chemin que devait suivre Cécile. Chaque fois, d'aussi loin que la jeune fille avait pu l'apercevoir, elle avait baissé les yeux et passé devant lui sans même prendre garde à son salut. S'il ne pouvait obtenir de Cécile un seul signe, l'oncle Jean, en revanche, lui lançait des regards irrités, et semblait lui adresser de terribles reproches. Mathias dardait sur le jeune homme des regards obliques et railleurs, tout en prenant avec un sourire significatif le bras de Cécile, en penchant la tête vers elle d'un air d'adulation, en un mot, en se comportant vis-à-vis de la jeune fille comme si un autre sentiment que l'amitié autorisait entre eux cette familiarité.

Dire combien ce spectacle blessait profondément le cœur du jeune homme, ce serait impossible. La pâleur de Cécile, les larmes qu'il croyait apercevoir sur ses joues suffisaient bien déjà pour lui faire souffrir d'inexprimables douleurs; cependant l'odieuse ironie de Mathias lui infligeait un supplice plus cruel encore.

Trois fois il s'était placé ainsi sur le chemin de l'église, et trois fois il s'était enfui pour aller cacher les torrents de larmes qui s'échappaient de ses yeux dans les silencieuses profondeurs de la sapinière.

Depuis lors, la rencontre des habitants du vieux couvent lui inspirait un tel effroi, qu'il n'osait plus épier le

retour de la jeune fille que de très-loin et sans être aperçu.

Seule la veuve du maçon savait parfois faire pénétrer dans son cœur oppressé un rayon de consolation. Elle ne se trompait nullement sur la secrète passion qui torturait le jeune homme, et elle savait, avec un tact parfait, toucher en lui les fibres capables de faire vibrer un sentiment d'espoir. Elle prononça hardiment le mot d'*amour* et le força d'avouer le mal dont souffrait son âme. Cela lui donna le droit de lui prodiguer franchement des consolations en lui parlant sans cesse de Cécile, et en lui faisant espérer que l'amie dont il était séparé éprouvait pour lui les mêmes sentiments.

Depuis les tristes adieux de Cécile, la mendiante avait déployé une activité dont on pouvait s'étonner à bon droit. Dès le matin de bonne heure, jusque bien tard dans la soirée, elle était sur pied avec son enfant. Barthélemy travaillait-il aux champs, à l'instant elle était auprès de lui, le réconfortant et lui faisant entrevoir de riantes perspectives, puis elle le quittait pour revenir le visiter encore une heure après. Si le jeune homme venait à passer devant le couvent, il trouvait la veuve assise avec son enfant au bord du chemin, comme si elle espionnait la demeure de l'avare. Traversait-il le village, il y voyait la mère et l'enfant trottant et courant, qu'il fît beau ou mauvais temps; se postait-il le dimanche pour attendre de loin le passage de Cécile, il voyait la veuve se poser au milieu du chemin et demander hardiment une aumône à la jeune fille, bien que l'avare lui fît signe de s'éloigner par des gestes irrités.

Un sentiment de reconnaissance pour Barthélemy et Cécile excitait vraisemblablement la pauvre veuve à déployer ces efforts extraordinaires; peut-être aussi la haine qu'elle portait au perfide Mathias était-elle un puissant stimulant de son activité.

Et en effet, en quelque occasion qu'elle rencontrât le persécuteur de Cécile, l'ennemi de Barthélemy, elle attachait sur ses yeux un regard si fixe et si perçant, elle semblait le menacer et le provoquer si hardiment, que, sous l'influence réitérée de cette attitude, Mathias en était venu peu à peu à craindre la mendiante, et s'était persuadé que celle qu'il avait si souvent repoussée rudement se doutait de ses projets sur l'héritage de l'oncle Jean. Qu'avait-il à redouter d'elle? il l'ignorait; mais cela lui inspirait d'autant plus d'inquiétude. Il savait de plus que, du chef de son mari, la veuve avait droit à une petite partie de la succession : c'était même là la raison de la brutalité avec laquelle il s'était toujours conduit envers elle.

Cette inquiétude et l'affaiblissement à vue d'œil de l'oncle Jean le faisaient insister impatiemment et par tous les moyens auprès de Cécile pour la faire consentir à devenir sa femme. Tantôt il se montrait flatteur, prévenant, et lui promettait tous les bonheurs; tantôt il redevenait méchant et cruel, il maltraitait la pauvre fille et s'efforçait de la convertir à son projet par la terreur, et même par la crainte de la mort. Mais quelque moyen qu'il employât, si vivement qu'il excitât par les plus viles calomnies l'esprit de son oncle contre elle, la jeune fille persistait dans son refus, et se renfermait la plupart du

temps dans un silence résigné que son oncle lui reprochait comme un coupable entêtement.

Un matin, Cécile était assise auprès de la cheminée; elle tenait sur son tablier un morceau de toile qu'elle avait commencé de coudre. Cependant elle ne travaillait pas; ses mains inactives reposaient sur ses genoux; son œil était arrêté fixement sur le feu éteint, et elle se parlait à voix basse à elle-même. Le nom de Barthélemy et celui de son oncle tombaient parfois de ses lèvres avec un profond soupir! Mais son visage demeurait impassible et semblait inanimé comme celui d'une statue.

Soudain un bruit de pas vint frapper son oreille; la pâleur de la mort se répandit sur ses traits, et elle se prit à trembler comme si elle eût redouté une terrible apparition.

C'était en effet Mathias, qui ouvrit une porte et entra dans la chambre.

Cécile pencha davantage encore la tête, comme si elle eût voulu cacher son visage; elle ne fit pas d'autre mouvement.

La physionomie de Mathias était contractée par un sourire si cruellement méchant, que l'effroi de la jeune fille n'était vraiment pas exagéré.

Il s'approcha de Cécile sans parler, sous le prétexte apparent de chercher quelque chose dans le foyer avec les pincettes, et marcha si pesamment sur le pied de la jeune fille, qu'un frémissement douloureux courut dans tout son corps. Elle ne dit cependant pas un mot. Lui haussa les coudes à la hauteur de la tête de Cécile, et les lui poussa violemment en plein visage, sans qu'aucune

plainte s'échappât de la bouche de la victime. Au contraire, elle se blottit sur sa chaise et se fit petite comme quelqu'un qui s'attend à souffrir et accepte le supplice avec la résignation de l'impuissance.

Après avoir maltraité de mille manières la jeune fille, dont le corps sans résistance semblait un être inanimé, Mathias s'écria d'un ton rude :

— Tu es là comme un morceau de bois! Ote-toi de mon chemin!

En disant ces mots, il la poussa si violemment par les épaules, que sa tête alla heurter la cheminée.

Elle reprit toujours silencieuse sa précédente attitude, mais se mit cette fois à verser un torrent de larmes.

Le bourreau s'éloigna de deux ou trois pas, se croisa les bras, et lui dit en la contemplant d'un air ricaneur :

— Je t'ai dit hier que c'est aujourd'hui le dernier jour. Songes-y bien! Il n'y a pas de choses affreuses auxquelles tu ne doives t'attendre si le soleil se couche avant que j'aie ton consentement!

Et comme la jeune fille demeurait immobile et muette, sa rage en devint plus vive :

— Ah! s'écria-t-il, tu te tais? C'est la dernière apparence de force qui te reste. Tout en toi doit être annihilé! Je sais le moyen de délier ta langue. Allons, parle!

Il s'élança vers Cécile, étreignit ses épaules de ses poings musculeux, et la secoua si violemment, que la tête de la jeune fille en tourna en même temps; il fixait sur ses yeux un regard empreint d'une telle férocité, que la pauvre enfant, craignant de mourir, se prit à trembler de tous ses membres.

— Parle! dit-il d'une voix tonnante, parle, ou je te brise les épaules entre mes mains!

Une plainte étouffée s'échappa de la poitrine de la victime; elle s'affaissa sur ses genoux, et dit d'un ton suppliant, en tendant les mains vers son bourreau:

— O Mathias, quel mal vous ai-je fait? Si je dois mourir, ne me faites pas mourir à petit feu!

Le barbare contempla avec une sorte de volupté la jeune fille, qui tremblait agenouillée à ses pieds.

— Je te l'avais bien dit, répliqua-t-il avec un rire sardonique, que tu t'agenouillerais un jour devant moi. Tu croyais la chose impossible, et te voilà!

— Pardon! grâce! je ferai tout ce que vous voulez; je deviendrai l'esclave de vos moindres vœux, j'obéirai à un signe de vous, je serai votre servante...

— Ce n'est pas là ce que je veux.

— Je renoncerai en votre faveur à ma part de succession, je prierai mon oncle de vous la donner aussi; et, si c'est nécessaire, je signerai, en présence de témoins, les écrits qui peuvent vous mettre en possession de tout. Mais, pour l'amour de Dieu, donnez-moi un peu de répit, laissez-moi un instant en paix... Ma tête s'en va... je sens... j'ai peur... je deviens folle...

Sa tête s'inclina profondément sur sa poitrine, mais elle resta agenouillée.

— Ce n'est pas bien ainsi, répondit Mathias. Il y a un autre moyen de faire de moi le meilleur homme du monde. Tu connais ce moyen. Tu es libre encore aujourd'hui de le choisir; demain il sera trop tard. Si tu ne l'acceptes pas, tu peux dire adieu à la lumière du soleil;

ma haine te consumera à petit feu, le chagrin t'épuisera lentement, tu disparaîtras comme la neige, sous le feu de ma vengeance. Ah! ah! tu vois bien que tu ne me connais pas encore. Réponds à ma question; veux-tu être ma femme, oui ou non?

La jeune fille se leva sans prononcer un mot, alla se rasseoir sur sa chaise et mit les mains devant ses yeux.

— Cécile, dit Mathias d'un ton calme en s'asseyant pareillement, avant de me résoudre à pire, je veux une fois encore vous engager à la prudence. En vérité, je ne vous comprends pas. Il est dans la destinée de toute fille de se marier tôt ou tard. Qu'importe le nom du mari, pourvu qu'il soit en état de bien pourvoir à l'entretien de sa femme et de lui rendre la vie agréable? Et que je puisse faire cela, assurément vous n'en doutez pas. Il est bien vrai que dans la jeunesse on s'imagine que l'amour, la beauté, l'affection, sont des choses qui ont leur valeur dans la vie. Rêves que tout cela! rêves qui s'en vont avec la folie des jeunes années! Il n'y a qu'une chose qui demeure toujours, une chose qui tient la place de tout, ou plutôt qui est l'inépuisable source de toutes les autres. Cette chose s'appelle l'*argent*. Eh bien, nous aurons de l'argent à foison. Pourquoi donc s'attrister? Parce que l'amour, la sympathie, l'affection, manqueront à notre mariage? Quel prix peut avoir un seau d'eau pour celui qui est maître de la source d'où elle coule sans cesse... Tu ne réponds pas? Je comprends, ce n'est pas le défaut d'amour qui t'arrête, c'est la haine que tu me portes. Mais qu'est-ce que la haine? une illusion, un sentiment qui, comme l'amour, naît et s'éteint avec sa cause. Tu

me hais parce que je te fais du mal. Épouse-moi, je te montrerai de l'amitié; ta haine disparaîtra avec la raison qui l'a fait grandir dans ton cœur. Que dis-tu à cela? Faut-il me fâcher encore, et arracher par la force les paroles de ta bouche?

A cette question faite avec le sombre accent de la menace, la jeune fille se mit à trembler de nouveau.

— Oh! pardonnez-moi, répondit-elle d'une voix pleine de prière; je ne sais pas mentir. Cela vient, voyez-vous, de ce que je passe ici les jours entiers dans la solitude, songeant, rêvant et souffrant... L'âme voit alors plus avant et découvre des choses que dans d'autres circonstances elle n'eût pas approfondies. Savez-vous ce que c'est que le mariage?

— C'est l'union de deux personnes qui mettent leur vie en commun pour en tirer plus grand avantage, dit Mathias. Ni plus ni moins que deux négociants qui mettent ensemble leur argent pour pouvoir faire un plus grand commerce.

— Plût à Dieu qu'il en fût ainsi! dit Cécile en soupirant. Peut-être alors pourrais-je me rendre à votre désir.

—Ce n'est pas autre chose, croyez-moi! dit Mathias en l'interrompant.

— Non, non, c'est l'annihilation de la femme, reprit la jeune fille avec une singulière énergie, annihilation commandée par Dieu, dictée par le sentiment du devoir, exigée par une inexorable nécessité. Maintenant que je ne suis pas mariée, je jouis malgré tout d'une certaine liberté; j'ai ma volonté à moi, je puis vous résister sans pécher contre Dieu et contre ma conscience. Si vos per-

sécutions me font mourir de chagrin, peut-être trouverai-je ma récompense dans le ciel. Mariée avec vous, devenue votre femme, je devrais satisfaire à vos moindres désirs, me soumettre à vos moindres volontés, vous obéir comme une esclave... C'est là ce qui m'épouvante à la seule pensée de ce que vous demandez de moi.

Cette réplique parut causer à Mathias une profonde surprise, non pas tant pour le sens même, qu'à cause du ton grave et posé avec lequel Cécile avait parlé. Il ressentit un vif dépit de trouver encore autant de force et de fermeté dans celle qu'il croyait tout à fait épuisée et à bout de courage. Après être resté un instant sous cette impression, il répondit avec son mauvais sourire :

— Je vous comprends ; en effet, vous jugez les choses à fond. Vous seriez capable, si vous acceptiez, de me refuser le baiser conjugal. Quel enfantillage !

— Ah ! s'écria Cécile au désespoir, ce baiser, ce baiser me ferait mourir ! Et si je pouvais survivre un seul jour à cet affreux malheur, je me détesterais plus encore que je ne vous déteste !

Mathias se leva, et jetant à la jeune fille un regard farouche :

— Ainsi, demanda-t-il, tu préfères une autre mort, une mort lente comme celle de l'être qu'on tue à coups d'épingle.

Il ne reçut pas de réponse. Il demeura assez longtemps plongé dans ses réflexions. Enfin, il répondit d'un ton dégagé :

— C'est bien ; je n'ai plus d'espoir de vous faire entendre raison. J'atteindrai mon but d'une autre manière.

Il me faudra peut-être te faire sentir encore un peu si mes doigts sont de chair ou de fer; mais ce n'est plus nécessaire ce matin; je garderai mes forces pour l'après-dîner. En attendant, réfléchis à ce qu'est le mariage, cela te sera peut-être utile dans l'autre monde!

Ce disant, il alla sur le seuil de la porte extérieure, regarda dans toutes les directions et murmura à part lui:

— L'odieuse veuve n'est pas là, hâtons-nous.

Il rentra dans la chambre, et, la flamme de la menace dans les yeux, il dit à Cécile:

— Je dois sortir pour un instant. Mets le verrou en dedans. Peut-être Frans Dalinckx viendra-t-il pour payer son fermage. Fais-le attendre. Et si tu oses ouvrir à quelqu'un autre...

Il leva la main, contracta ses doigts comme une serre, et, faisant le geste de saisir Cécile par le cou, il ajouta, les lèvres crispées par une haine féroce:

— Tu m'entends!

Après quoi il la laissa toute tremblante, et s'éloigna de la maison par le chemin qui conduisait au village.

A peine était-il sorti que Cécile se leva, poussa le verrou, rentra dans la chambre et alla s'agenouiller dans un coin obscur, les mains jointes et implorant avec ferveur la protection de Dieu.

Un lugubre silence régnait autour d'elle. Dans cette solitude complète, son cœur se dégonfla, elle se mit à pleurer, et sa prière fut entrecoupée de sanglots douloureux.

Parfois le vent s'engouffrait dans la cheminée ou quelque craquement se faisait entendre dans le vieil édifice.

Alors Cécile tremblante se tournait vers la porte et son visage pâlissait d'effroi. Chaque fois elle reprenait sa prière interrompue.

Tout à coup elle entendit un coup léger à la porte, si bas et si discret que son oreille le perçut à peine. Elle se leva pourtant et se rapprocha de la porte. Le coup fut répété.

— Qui est là? demanda Cécile à voix basse aussi, comme si le ton de la voix extérieure l'eût maîtrisée.

— Cécile, êtes-vous seule? demanda-t-on par le trou de la serrure.

— Ah! chère Catherine, répondit la jeune fille, qui reconnaissait la voix, pour l'amour de Dieu, allez-vous-en. Éloignez-vous de notre porte.

— Vous êtes seule? Laissez-moi entrer, laissez-moi entrer! dit Catherine d'une voix suppliante.

— Je ne puis pas... Oh! allez-vous-en; je tremble de vous voir ici.

Il se fit un instant de silence. La voix du dehors reprit bientôt d'un ton plaintif :

— O Cécile! ma pauvre petite Marie est là couchée sur votre seuil, mourante de faim; un seul petit morceau de pain peut la sauver. Et vous, Cécile, vous ne me donneriez pas ce morceau!

La jeune fille, sans songer à ce qu'il pouvait y avoir de vrai ou de feint dans cette lamentation, se mit à trembler et regarda fixement le verrou de la porte, en étendant la main pour l'ouvrir; mais elle s'arrêta avec terreur, comme si le verrou eût dû la brûler.

— Vite, oh! vite! dit la voix du dehors; elle se meurt, elle se meurt!

Cécile tira le verrou avec une précipitation fébrile, et ouvrit la porte à demi; la pauvre femme, qui épiait ce mouvement, entra de force dans la maison. En voyant Cécile qui la contemplait d'un air surpris et interrogateur, elle craignit qu'un cri ne lui échappât, et, mettant la main sur la bouche de la jeune fille, elle dit à voix basse:

— Silence! Mon enfant? elle est à la ferme de la Chapelle, bien portante et en bonnes mains. Je vous ai trompée, il fallait que je vous parlasse. Où est votre oncle? en haut? Parlons bas, il ne faut pas qu'il nous entende.

— Oh! allez-vous-en, partez; Mathias va revenir à l'instant! dit la jeune fille toute frissonnante de peur.

Catherine alla à l'armoire, en tira un pain en femme qui avait la connaissance des lieux, et en coupa un petit morceau. Elle ferma l'armoire, revint à Cécile, et dit:

— Voici l'aumône que vous m'avez donnée. Et ne lui dites pas autre chose. Je l'ai vu; il est entré chez le notaire... Ne me priez pas de partir. Il y a trois mois que je guette un moment pareil; pour saisir ce moment, j'ai tous les jours, du matin au soir, espionné le couvent. Je veux savoir ce qui se passe ici. Ce n'est pas sans dessein que Mathias va chez le notaire: ce doit être pour des affaires sérieuses, qui demandent du temps. Il ne reviendra pas de sitôt... Cela aussi je le découvrirai. Vous êtes pâle et maigre comme une morte... Que se passe-t-il ici qui vous fait dépérir?

— Catherine, ma chère Catherine, je ne puis parler, répondit la jeune fille.

— Vous ne pouvez parler? répéta la pauvre femme avec amertume. Que craignez-vous donc? La mort est

déjà dans vos yeux. Ah! il vous a défendu de parler? Il veut vous faire mourir de langueur; peu lui importe de quelle manière il parviendra à se rendre maître de votre part d'héritage. Et vous, abattue par de longues souf frances, vous le laisseriez triompher, grâce à vos terreurs? Pensez-vous que Dieu ne s'irriterait pas de vous voir faire réussir les projets d'un méchant contre vous-même. Vous pourriez me répondre que vous êtes maîtresse de votre vie peut-être! Mais si votre mort devait tuer une autre personne, une personne qui languit d'amour pour vous...

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria Cécile d'une voix déchirante, Barthélemy est-il malade?

— Osez-vous le demander, Cécile? répliqua Catherine. Ainsi vous n'avez pas pensé à lui? Vous ne vous êtes pas affligée de ne plus le voir?

La jeune fille s'affaissa sur une chaise et fondit en larmes.

— Catherine, dit-elle en sanglotant, je fais peut-être mal de vous laisser lire dans mon cœur. Oh! j'ai plus souffert que lui : lui du moins voit le soleil, les champs, la lumière; il entend des voix amies; il a une mère... et moi, moi je n'entends que blasphèmes, imprécations, et son nom quand il s'échappe de mes lèvres dans la solitude... et moi, moi je ne vois rien que les quatre murs nus de ma prison, — et son image qui flotte devant mes yeux troublés.

Un sourire de joie illumina le visage de Catherine; elle prit tendrement la main de la jeune fille et demanda :

— Vous l'aimez donc aussi, Cécile?

La jeune fille pencha la tête pour dissimuler la rougeur qui colorait ses joues.

— Ah! dites-le-moi, Cécile, dites-moi que vous l'aimez!

— Je ne le puis, Catherine; vous ne garderiez pas le secret de mon cœur.

— Mais, Cécile, si par là je pouvais sauver la vie à quelqu'un?

— Ah! qu'il sache donc ce que je n'ai pas encore osé m'avouer à moi-même. Son absence est ma plus grande douleur; — et, s'il me faut mourir, j'emporterai son souvenir auprès de Dieu...

Catherine se leva, ouvrit la porte à demi, et regarda au loin dans la campagne. Elle rentra et reprit :

— Je ne vois pas encore Mathias. Reprenez courage, Cécile, révoltez-vous contre lui; c'est un lâche!

— Catherine, est-il donc vrai que Barthélemy soit si malade?

— Malade, non, répondit la mendiante; mais pâle, maigre et languissant comme vous, mademoiselle. Il est assez près de la fosse pour mourir si rien ne vient le consoler. Mais j'ai maintenant un baume pour sa blessure... Dites-moi, chère Cécile, dites-moi bien vite ce qui s'est passé ici depuis ces trois malheureux mois?

— Écoutez, Catherine : vous promettez de ne rien répéter à personne, n'est-ce pas? Et pourtant, comme vous dites, qu'y a-t-il de pire que la mort? Mathias veut que je devienne sa femme...

— Je le pensais bien! murmura Catherine.

— Mon oncle me l'ordonne chaque jour. Je mourrais

plutôt mille fois! Il n'est pas de persécutions que je n'aie à subir. Je suis calomniée, injuriée; je souffre de la faim; je succombe d'anxiété et de terreur, et... Mais, pour l'amour de Dieu, Catherine, ne dites pas cela à Barthélemy, je suis maltraitée, frappée, torturée, comme un misérable animal!

— Ciel! que me dites-vous là! s'écria Catherine en levant les mains au ciel. Êtes-vous donc dans un coupe-gorge? Dieu m'en garde! Moi, en dire un mot à Barthélemy? Il répandrait du sang, le malheureux... Et votre oncle? Votre oncle a-t-il donc perdu la tête?

— Mon oncle! Pauvre homme, on le trompe, on l'abuse. Tout ce que je dis lui semble mensonge et fausseté : il est ensorcelé, Catherine. Si je pouvais seulement lui parler, à lui seul; mais il passe les jours entiers en haut, dans le fond de la maison, enfermé et inabordable pour Mathias lui-même. Descend-il pour manger, Mathias est toujours là, et il sait tellement dénaturer mes paroles que tout ce que je dis, tout ce que je fais met mon oncle en colère, comme s'il ne sortait plus de ma bouche que fausseté, tromperie et calomnie! Souvent j'ai douté moi-même si je ne disais pas de mauvaises choses ou si je n'étais pas folle... Depuis je me suis soumise à mon sort; je souffre en silence, je courbe la tête, dans la pensée que cette mort lente m'a été réservée par Dieu...

— C'est affreux! dit Catherine. Pourquoi ne fuyez-vous pas cet enfer et ces démons?

— Ah! chère Catherine, plus d'une fois, quand une terreur inouïe me faisait frémir dans l'attente d'un trai-

tement pire encore, plus d'une fois j'ai regardé la porte, mais...

— Faiblesse! lâcheté! s'écria Catherine d'un ton net et péremptoire.

— Mais mon oncle? Dois-je l'abandonner seul, dans le secret de ces murs, à la perfidie, à la cruauté de Mathias? Et puis la honte! Une jeune fille qui se sauve de chez elle!

Elle se tut : Catherine s'était levée pour aller voir à la porte.

— Il vient là-bas, dit-elle en regagnant sa place sans s'émouvoir. S'il me voit, parlez-lui du morceau de pain que vous m'avez donné par pitié. Ne perdez pas courage : je viendrai à votre aide! Et si je ne suis pas là à temps, fuyez cette maison que Dieu a maudite.

L'effroi avait ressaisi la jeune fille; on eût dit que le retour de Mathias la réveillait d'un rêve. Elle tremblait, elle tendait les mains vers la pauvresse, elle disait d'une voix pleine de prière :

— Oh! allez-vous-en, allez-vous-en! Il vous maltraitera!

— Je ne le crains pas, répondit Catherine; soyez tranquille, chère Cécile, vous me reverrez.

La pauvre femme quitta la maison à pas lents. Arrivée devant la porte elle remarqua que Mathias l'avait aperçue, et que pour cela même il accourait plus vite vers la maison. Elle s'éloigna de deux ou trois portées d'arbalète, et s'arrêta en se disant :

— Il va maltraiter Cécile, peut-être; mais j'irai écouter par le trou de la serrure ce qui se passera.

Bientôt elle vit Mathias quitter le sentier et prendre une autre direction pour gagner le lieu où elle se trouvait. Elle l'attendit sans s'émouvoir.

Lorsque Mathias se rapprocha, il se mit à proférer mille menaces contre la veuve; mais elle le reçut avec un sourire si provoquant et lui lança un regard si méprisant, qu'il s'arrêta tout à coup.

— Qui vous a ouvert la porte? s'écria-t-il frémissant de colère. Qu'alliez-vous faire au couvent?

— Toutes sortes de choses épouvantables! dit Catherine d'un ton moqueur. J'ai prié pendant une demi-heure pour un morceau de pain, et Cécile me l'a donné. Tout le monde n'est pas aussi dur que vous.

— Montrez-moi le pain? dit Mathias d'un ton impérieux qui prouvait qu'il ne croyait pas à ce qu'on lui disait.

La veuve lui tendit le morceau de pain. Il le tourna et retourna deux ou trois fois, le rendit à Catherine en lui disant :

— C'est égal, n'approchez plus de chez nous, ou vous vous en repentirez.

— Je ris de vos menaces, répondit Catherine d'un ton déterminé. Vous ne pouvez rien me faire. Mais moi, moi pauvre mendiante, je saurai bien vous trouver un jour!

— Toi! s'écria Mathias hors de lui en levant la main comme s'il voulait la maltraiter. Pas un mot de plus, ou je te brise le cou!

Catherine étendit la main vers un champ où travaillaient trois ou quatre laboureurs.

— Voyez-vous là-bas? dit-elle; tous ces hommes m'aiment et vous détestent. Touchez-moi du bout du doigt seulement, et je crie à l'assassin. Il ne manquera pas de témoins pour dire que vous êtes capable de pire encore. Ainsi, si vous n'aimez pas les gendarmes, veillez sur vos mains.

Mathias frémit de colère et de dépit, mais il demeura immobile, et contempla avec stupéfaction et même avec une sorte d'effroi, la pauvre femme dont l'ironique sourire continuait à le narguer.

Elle reprit :

— Ah! vous croyez être seul malin! Il est bien possible que vous vous trompiez. Vous vous imaginez qu'on ne sait rien de ce qui se passe au vieux couvent? Est-ce aujourd'hui ou demain que l'oncle Jean doit signer son testament?

— Quoi? que dites-vous? s'écria Mathias surpris et déconcerté. Ce n'est pas vrai!

— Cela n'est pas vrai? et vous voila comme un écolier qui va recevoir la férule! Mais faites bien attention à ce que vous faites; chacun doit avoir sa part. Si vous fermez les portes du couvent, la loi peut les ouvrir.

— La loi? la loi? Quelle raison la loi peut-elle avoir de faire ce que vous dites?

— Écoutez, Mathias, vous savez aussi bien que moi que là où il n'y a pas de raison on en forge une... Et maintenant adieu, et au revoir!

Elle quitta Mathias tout interdit, et poursuivit son chemin en riant aux éclats.

Lui, profondément ému, la suivit des yeux pendant

quelque temps; puis, tout absorbé par ses pensées, reprit la route du couvent. Chemin faisant il s'arrêta encore plusieurs fois, porta le doigt à son front, frappa du pied, et se trouva tellement préoccupé qu'il traversa la chambre où se trouvait Cécile, sans paraître la remarquer.

Il franchit une seconde porte et disparut dans l'arrière-corps du bâtiment.

## VI

Le lendemain le soleil s'élevait majestueusement dans le ciel sans tache.

Déjà l'année avait atteint le milieu du mois de mai; on avait, jusque-là, compté peu de beaux jours; les arbres et les champs avaient si lentement revêtu leur parure printanière, que l'on s'était à peine aperçu de la transformation. Mais pendant la nuit le vent avait tourné du nord-ouest au sud. De ce point central de la chaleur et de la vie un courant chaud et balsamique venait ranimer la terre engourdie. La douce lumière du soleil rayonnait sur la nature joyeuse. C'était une journée aussi fraîche, aussi charmante qu'une jeune fille la tête ornée de la couronne nuptiale et prête à s'approcher de l'autel... De chaque arbre, de chaque arbrisseau s'élevaient des voix; l'alouette planait, en chantant à gorge déployée, dans l'azur du ciel; mille petits animaux de toute forme et de toute couleur bourdonnaient dans le feuillage, ou folâtraient en se jouant dans l'herbe renaissante... le sol même fourmillait de vie. C'était fête dans la nature entière!

Le soleil versait aussi sur la ferme de la Chapelle les flots de sa joyeuse lumière; là aussi les oiseaux chantaient le bonheur de la vie et les douceurs de l'amour; mais, au milieu de cette résurrection et de cette allégresse, l'habitation solitaire demeurait silencieuse et morne, comme si elle seule, avec ses habitants, était encore ensevelie dans le sommeil glacé de l'hiver.

La mère Anne était assise seule auprès du foyer, et s'occupait à éplucher des légumes. Elle prêtait peu d'attention à son travail; ses yeux s'égaraient souvent dans l'espace, vagues et sans expression, comme si elle eût été absorbée dans de tristes pensées; et en effet sa physionomie attestait une profonde douleur, et même un amer découragement.

Tandis que la bonne femme vaquait, rêveuse et pensive, à sa besogne domestique, Barthélemy entra une bêche à la main. Il s'était sans doute fatigué à un pénible travail, car il marchait, le dos voûté, à pas lents et appesantis, sans saluer sa mère, sans faire attention à elle, comme s'il ne l'eût pas aperçue.

Celle-ci suivait son fils du regard, douloureusement frappée de l'oubli du jeune homme. A peine eut-il disparu par la porte de derrière, que des larmes silencieuses s'échappèrent des yeux de cette mère affligée, qui pencha la tête sur son travail.

Peu d'instants après, Jeannette entra, une cruche de lait à la main.

Elle posa la cruche à terre, et elle allait lever le couvercle de la marmite aux vaches, mais elle s'arrêta en voyant des larmes sur les joues de sa mère.

Une vive impatience se peignit sur ses traits; elle alla à sa mère, lui prit le bras et le secoua en disant d'une voix triste :

— Encore! C'est toujours de même! Si cela continue, vous serez bientôt sur le grabat tous deux, et vous me laisserez tout l'ouvrage sur le dos. Si je ne me soutenais pas bien, qu'arriverait-il?

Comme elle ne reçut d'autre réponse qu'un redoublement de larmes, elle reprit d'une voix suppliante :

— Allons, mère, finissez donc, je vous en prie. Vraiment il y a de quoi n'y pas tenir à voir toute la journée une pareille tristesse! Barthélemy ne parle plus, il va et vient comme une ombre; vous, mère, dès que vous êtes seule, vous vous mettez à pleurer. Parlez franchement, mère, cela n'est pas raisonnable... ou il doit y avoir là-dessous quelque chose que je ne comprends pas. Personne ne me dit rien, on croirait qu'on me repousse...

La pauvre mère Anne saisit la main de sa fille et la pressa tendrement comme pour lui faire sentir qu'elle n'avait rien perdu de son affection. Puis elle dit d'une voix plaintive :

— Jeannette, ma chère enfant, ne vois-tu pas que ton frère dépérit? Ne vois-tu pas comme ses yeux sont égarés, comme il devient pâle et maigre? Et, en le regardant, la crainte qu'il n'arrive un plus grand malheur ne te fait-elle pas trembler quelquefois?

— Mon Dieu, mère, s'écria Jeannette avec anxiété en essuyant à son tour les larmes qui perlaient dans ses yeux, que veut dire cela maintenant? Barthélemy est triste, il maigrit, c'est vrai; mais je sais bien pourquoi.

De pareils chagrins peuvent bien faire languir un peu; mais petit à petit on finit par en guérir. Pourquoi aussi allait-il s'occuper de Cécile? Elle n'était pas son égale, après tout; car nous ne sommes que de pauvres gens qui devons gagner, comme des esclaves, notre pain de chaque jour; et elle, elle est riche ou le sera un jour. Pourquoi ne le grondez-vous pas pour lui ôter cette folie de la tête? Mais non, vous pleurez et le laissez faire à sa guise. Ah! si j'étais sa mère!

— Mon enfant, mon enfant, dit la mère Anne en soupirant, si tu savais tout ce que j'ai tenté pour le ramener à la raison! J'ai grondé, prié, pleuré, mais réprimandes, prières, larmes, tout a été inutile. Il avoue son erreur, il voudrait l'oublier, il me donne raison en tout, il se jette à mes genoux et me demande pardon...

— Et vous, mère, vous lui pardonnez bien vite, n'est-ce pas?

— Et moi, chère Jeannette, moi qui suis sa mère, je vois bien ce qui se passe dans le cœur de mon pauvre enfant... Tu ne peux pas comprendre cela, Jeannette : l'un n'est pas fait comme l'autre. Moi-même je ne le saurais peut-être pas, si déjà une fois en ma vie je n'avais vu ce que peut l'amour quand il est contrarié. Barthélemy est nerveux comme son père. Eh bien, croirais-tu, Jeannette, que ton pauvre père défunt, quand il était encore jeune homme, était à l'agonie et avait déjà reçu les saintes huiles, parce que nos parents nous avaient séparés l'un de l'autre et qu'il ne pouvait plus me voir?

— O mon Dieu! s'écria Jeannette avec anxiété.

Puis, se reprenant sur-le-champ, elle ajouta :

— Mais il en guérit pourtant, n'est-ce pas, ma mère?

— En effet, il guérit, Jeannette; mais comment? Nos parents étaient en querelle à propos de l'usage d'un sentier dans un champ; ils étaient si fâchés, si en colère tous, qu'ils ne pouvaient se souffrir les uns les autres. Je ne pouvais plus voir défunt ton père; et lui, qui m'aimait plus que je ne le sais moi-même, il se mit à dépérir jusqu'à se coucher sur le lit de mort. Dieu soit loué! le curé, pris de pitié pour le pauvre jeune homme, réconcilia nos familles, et je pus visiter mon cher ami mourant. Les larmes me viennent aux yeux quand je songe à ce jour-là... Je ne veux pas en parler... Mais, un mois après, il put aller à l'église avec nos parents pour faire de moi sa femme...

Jeannette fixait sur sa mère des yeux brillants.

— Vois-tu, Jeannette, poursuivit la mère Anne, ton père était un pauvre paysan comme nous le sommes encore; mais, sois-en sûre, il y avait en lui quelque chose de plus que dans beaucoup d'autres, et il pourrait bien en être de même de notre Barthélemy...

La jeune paysanne secoua la tête d'un air méditatif et fixa sur le sol son regard rêveur.

Après quelques instants, elle se redressa, et prenant la parole,

— C'est singulier, dit-elle, qu'on puisse languir d'amitié pour une personne parce qu'on est nerveux! Je ne crois guère à cela. Mais notre père défunt était du même état que vous, mère; de cette façon, cela peut encore arriver. Mais entre Barthélemy et Cécile c'est tout autre chose : cela ne peut jamais bien finir. Et c'est

pourquoi il devrait rejeter bien loin ses sottes idées.

La mère Anne était tombée dans une profonde préoccupation, elle n'écoutait pas ce que disait Jeannette, et ses yeux exprimaient un morne désespoir. Après un court silence, elle reprit en soupirant, comme si elle se parlait à elle-même :

— Il souffre comme un martyr ! Catherine lui a dit hier quelque chose qui a fait briller de joie ses yeux ; mais elle a ajouté aussi autre chose qui lui a fait grincer des dents de colère... Cette nuit, en dormant, il a parlé, pleuré, hurlé... Je l'ai écouté en tremblant... Ce matin, il est tout abattu, plus pâle encore qu'hier ; ses yeux sont égarés... Hélas ! hélas ! mon pauvre Barthélemy, mon malheureux enfant !...

Au moment où ces derniers mots mots s'échappaient de sa bouche, et retentissaient dans la chambre comme une plainte déchirante, Barthélemy rentra, un râteau à la main, par la porte de derrière. Frappé de l'accent de la voix de sa mère, il s'arrêta et fixa sur les yeux de la femme en pleurs un regard perçant. Puis il alla lentement à elle, posa ses lèvres sur son front, y laissa tomber deux larmes brûlantes, et dit d'une voix douce et presque inintelligible :

— Pauvre mère chérie ! ah ! pardonnez-moi, je n'y puis rien faire !

Et se retournant la tête penchée et la main devant les yeux, il sortit de la maison.

Sous l'éclatante lumière du soleil, au milieu de l'allégresse universelle de la nature qui l'entourait, Barthélemy ne releva pas la tête. Insensible à tout, il se traînait

dans le sentier, le dos courbé comme un vieillard qui ploie sous le faix des années. On eût même pu croire que, tout en marchant, il cherchait à découvrir quelque chose dans l'herbe.

De temps en temps il s'arrêtait, murmurait à part lui des mots inarticulés, arrachait une feuille à la haie, la broyait dans sa main, et se remettait en chemin tout murmurant,—ou bien il s'arrêtait à contempler d'un œil fixe et distrait les petits animaux qui se poursuivaient joyeusement et folâtraient sur le sol,—ou bien encore il effeuillait une fleur, ou prêtait l'oreille en rêvant à l'appel réciproque des oiseaux.

Ce que lui disait tout cela, peut-être lui-même ne le savait-il pas. Cependant il se sentit extrêmement ému, et tomba dans une profonde rêverie jusqu'à ce que, s'éveillant comme en sursaut, il se remit à suivre le sentier à pas lents.

Soudain, comme si une pensée plus puissante l'eût saisi, il s'arrêta brusquement, et, l'œil fixé vaguement devant lui, il murmura d'une voix pleine de larmes :

— Cécile, depuis hier je sais ce que tu souffres ! Oh ! tu es maltraitée, frappée, torturée ! Tu te consumes de douleur ! Et cependant tu m'aimes encore ! Oh ! comme le chagrin rend lâche et faible ! Plus de courage, plus de force ! J'ai peur, je crains, je ne sais que faire, je m'égare, ma pensée se trouble... je suis malade...

Un triste et ironique sourire contracta son pâle visage.

— Malade ? malade ? s'écria-t-il. Oui, dissimule ainsi ta lâcheté !... Mais si j'avais courage et force, que ferais-je ? La laisser mourir... elle qui m'aime ? Oh ! ce serait

un crime! Mais..... mais quoi donc? L'assassiner, lui?

A cette idée, il bondit en arrière comme s'il eût aperçu dans l'herbe la gueule béante d'une vipère. Un cri sourd de répulsion et d'horreur s'échappa de son gosier; il s'écria :

— Oh!... Dieu est là-haut... Mon salut... ma mère! Non, non, il faut se soumettre, se consumer de chagrin, porter sa croix, la porter jusqu'au cimetière... Hélas! hélas!

Et il se remit en marche, chancelant, abattu, comprimant son front des deux mains, comme s'il eût craint qu'il n'éclatât.

Tandis que l'infortuné jeune homme, en proie à un affreux désespoir, suivait le sentier ombragé et se rapprochait de plus en plus du vieux couvent, sans qu'il pût toutefois l'apercevoir, il se passait dans la demeure de l'avare une scène plus terrible encore que Barthélemy n'eût osé le soupçonner.

La porte du couvent s'ouvrit. Sur le seuil apparut une jeune fille, pâle et maigre, tenant d'une main un lourd paquet et de l'autre couvrant ses yeux en larmes.

Un homme, riant hideusement, la poussa par les épaules jusqu'à deux ou trois pas de la porte.

Là, la jeune fille s'arrêta un instant, comme si elle pouvait difficilement se résoudre à quitter ce lieu. Cependant, sur l'ordre menaçant de l'homme, elle se mit lentement en chemin, et s'avança vers la campagne jusqu'à ce qu'un massif de chênes là dérobât à la vue du couvent.

Elle n'avait pas encore levé la tête, et elle tenait toujours la main sur ses yeux, sans doute pour cacher les larmes qui coulaient sur ses joues.

Soit que la chaleur du soleil et la vive lumière qui l'entourait, soit que les voix de la nature réjouie exerçassent une action sur son système nerveux, elle s'arrêta et laissa tomber sa main. Son regard surpris et charmé s'arrêta sur l'azur profond du ciel qui s'arrondissait en coupole sur sa tête, puis s'égara avec une joie croissante sur toute la création. Un indéfinissable sourire se dessina peu à peu sur son visage; son sein se gonfla, sa tête se dressa sur son cou délicat, ses yeux étincelèrent d'enthousiasme; elle leva le front vers le ciel et soupira d'une voix basse et profondément émue :

— Libre! libre!

Et elle étendit les bras comme si elle eût voulu y enfermer l'espace.

Elle demeura quelque temps en extase jusqu'à ce que ses yeux eussent caressé et savouré tout ce qui était à leur portée. Puis elle reprit insensiblement conscience d'elle-même. Sa tête retomba lentement sur sa poitrine, le sourire céda la place à une expression de tristesse : elle fixa son regard sur la terre, et se mit à méditer sur son misérable sort.

Un instant après, elle quitta ce lieu et suivit, rêveuse, le sentier. Soudain, au détour d'un bouquet de verdure, un cri de surprise s'échappa de son sein :

— Barthélemy!

Le jeune homme tout tremblant était devant elle.

A cette rencontre inattendue un céleste sourire avait

paru sur le visage de chacun d'eux; mais en même temps ils se considéraient l'un l'autre avec une expression de tristesse et d'effroi. Tous deux penchèrent la tête sans mot dire et pleurèrent amèrement.

Le jeune homme releva le premier les yeux et dit d'une voix gémissante :

— Cécile, pauvre Cécile, comme vous êtes maigre et pâle !

— Et vous, Barthélemy, je ne vous reconnais plus! répondit la jeune fille en sanglotant et sans regarder.

— Moi? dit le jeune homme avec désespoir. Qu'importe! Mais vous, vous Cécile, la bonté même, vous un ange en ce monde, que vous souffriez ainsi? Que comme un agneau, sans vous plaindre, vous soyez condamnée à mourir de la main de cet hypocrite scélérat! Oh! il y a de quoi se mordre les poings jusqu'au sang. Que Dieu me vienne en aide, ou je brise aujourd'hui la tête de cette bête venimeuse... Mais Cécile, qu'est-ce que ce paquet? Où allez-vous?

— On m'a chassée! répondit la jeune fille en versant de nouvelle larmes.

— Chassée! s'écria Barthélemy le visage pourpre de colère et d'indignation.

Mais cette première émotion eut bientôt disparu. L'expression de ses traits se changea lentement en celle d'une joie toujours grandissante jusqu'à ce que, comprenant enfin toute la portée de la nouvelle qu'il venait d'apprendre, il s'écria :

— Chassée? pour toujours?

— Pour toujours, affirma la jeune fille d'une voix triste.

— Et vous pleurez, Cécile! dit le jeune homme avec élan. Comment, vous avez souffert pendant des mois dans une sombre prison; un bourreau vous a frappée, martyrisée jusqu'à la mort! Ah! au moment où nous désespérions, lorsque rien ne pouvait nous délivrer que le cimetière... Dieu vous rend à la liberté. Vous êtes libre... libre, et vous pleurez? Oh! voyez, voyez ce que je fais, moi!

Il se jeta à genoux, leva les mains vers le ciel, et attachant sur la voûte azurée un regard extatique, il s'écria :

— O mon Dieu qui l'avez délivrée, merci, merci du fond du cœur pour votre miséricorde!

Sa voix s'éteignit, mais il resta à genoux, murmurant à voix basse une prière peut-être plus fervente encore.

Le regard surpris de la jeune fille se fixa sur lui avec admiration. Il était si beau, agenouillé ainsi, son âme généreuse peinte sur ses traits, ses yeux humides et brillants, levés vers Dieu! Une si fervente reconnaissance rayonnait sur son visage que Cécile, tremblante d'émotion, oublia sa position et ressentit une indicible joie.

Lorsque, à la fin de sa prière, le jeune homme se releva lentement, il surprit sur le visage de Cécile une expression sereine, qui n'était pas un sourire, mais quelque chose d'indéfinissable qui annonçait les plus doux bonheurs de l'âme.

Bathélemy prit la main de la jeune fille en lui disant :

— Allons! allons, ma pauvre mère sera si contente! Allons, il fait si bon chez nous! Votre chaise est tou-

jours à la même place; personne ne s'y est encore assis. Tout languit en vous attendant... Allons, vite !

Cécile lui résista et ne voulut pas le suivre dans la direction où il cherchait à l'entraîner.

— Que signifie cela, Cécile? demanda Barthélemy. Ne voulez-vous pas venir chez nous?

— Je vais à la ville, répondit-elle; j'y ai une cousine qui est couturière et qui me donnera de l'ouvrage pour que je puisse gagner mon pain.

— Votre pain? de l'ouvrage? Oh ! que veut dire cela? s'écria Barthélemy. Maintenant que je puis vous voir, lire dans vos yeux, entendre votre voix, maintenant mon courage va se doubler... et, dussé-je travailler comme quatre, nous vivrons dans l'abondance. Venez, oh ! venez !

— Pour l'amour de Dieu, Barthélemy, ne me demandez pas cela; c'est impossible, dit la jeune fille en poussant un profond soupir.

Le jeune homme interrogea les yeux de Cécile avec une triste surprise.

— Soyez-en sûr, mon cher Barthélemy, reprit-elle, c'est impossible.

Comme si une révolution se fût faite dans l'âme du jeune homme, il laissa tomber avec découragement sa tête sur sa poitrine, et dit du ton d'une morne résignation :

— La joie égarait mon esprit malade; je l'avais oublié !... Vous avez raison, Cécile, je suis un pauvre paysan; vous serez un jour une riche demoiselle... Il ne me reste qu'à mourir !

Ces derniers mots furent prononcés d'un ton si navrant, qu'ils allèrent droit au cœur de Cécile et vainquirent sa virginale retenue. Elle saisit la main du jeune homme, la serra dans les siennes, et répondit d'une voix pleine de tendresse :

— Barthélemy, mon ami, vous vous trompez : ce n'est pas cela. Mon oncle m'a déshéritée; il a fait un testament par lequel il donne tout ce qu'il possède à Mathias; je ne posséderai jamais rien au monde.

Le jeune paysan releva la tête, et regarda Cécile avec incrédulité tandis qu'un sourire se dessinait sur ses lèvres.

— Oui, oui, croyez-moi, Barthélemy, reprit la jeune fille, je suis pauvre maintenant, pauvre comme vous.

— Pauvre comme moi? dit le jeune homme avec une joie folle sur le visage, pauvre comme ma mère, comme ma sœur! Dieu, quel bonheur! Eh bien, laissez à ce méchant son argent; je vous donnerai la richesse, moi, Cécile; je vous donnerai des trésors d'amitié, d'affection, d'amour. Venez, venez!

Il prit de nouveau la main de la jeune fille et voulut l'entraîner en avant, mais elle reprit d'un ton triste :

— Non, Barthélemy, cela ne se peut pas.

— Mais pourquoi donc, Seigneur Dieu?

Le rouge de la pudeur monta au front de Cécile, qui répliqua en baissant les yeux :

— La veuve de Jean le maçon ne vous a-t-elle rien dit hier après midi?

— Ah! s'écria Barthélemy, elle disait donc vrai! Je n'osais y croire.

— Que diraient de nous les gens du pays, Barthélemy? Vous comprenez bien aussi, j'en suis sûre, que cela ne se peut pas.

— Ainsi, Cécile, dit le jeune homme avec l'abattement du désespoir, vous allez à Anvers, vous nous abandonnez? Peut-être pour rencontrer de nouvelles souffrances et vous voir rebutée et mal menée. Vous me laisserez mourir, vous laisserez ma pauvre mère tomber malade, pour l'opinion des voisins ?

Il attendait une réponse, mais la jeune fille, les yeux fixés sur le sol, demeura muette.

Le jeune homme reprit d'une voix plus insinuante :

— Ah! Cécile, vous coucherez dans la chambre de ma mère et vous serez toujours avec elle; je vous entourerai de respect et d'amour comme si vous étiez mon ange gardien lui-même; je travaillerai, je travaillerai depuis le matin de bonne heure jusque bien tard au soir; rien ne manquera à notre bonheur; vous vous rétablirez, vous retrouverez la force et la santé; votre présence sera comme autrefois une bénédiction pour notre maison. Oh! venez, venez, soyez la sœur de ma sœur, l'enfant de ma mère !...

Les mains jointes, il semblait implorer une réponse. La jeune fille le regarda avec indécision.

— Oh! Cécile, s'écria-t-il, parlez; songez qu'au-dessus des hommes il y a dans le ciel quelqu'un qui sait qui fait mal sur la terre !

Un sourire étrange éclaira le visage de Cécile; elle respirait avec peine, comme quelqu'un qui va prendre une importante résolution.

— Eh bien? eh bien? demanda Barthélemy, tout frémissant d'une joyeuse attente.

— Eh bien, répondit la jeune fille, soit! que votre mère soit ma mère. Je demeurerai sous son toit comme si j'étais son enfant.

Un cri aussi aigu qu'une exclamation de douleur s'échappa de la poitrine du jeune homme, il porta les deux mains à ses yeux; deux torrents de larmes jaillirent sur ses joues, larmes si abondantes qu'elles passèrent entre ses doigts.

Cécile ne comprit rien à cette violente émotion, et adressa à Barthélemy des paroles de consolation.

— Ah! répondit-il, tandis qu'un sourire fiévreux rayonnait à travers ses larmes, la joie aussi fait mal! Elle brise le cœur, elle rend fou... Mais c'est fini. Venez, mon amie, venez.

Ils prirent un autre sentier. Barthélemy était tout métamorphosé. Il marchait la tête haute, le regard fier; un sang généreux colorait ses joues; l'enthousiasme du bonheur rayonnait dans ses yeux; il allait d'un pas déterminé comme si, pour la première fois depuis longtemps, ses membres avaient eu leur libre essor. Mille exclamations de joie se pressaient sur ses lèvres.

— Mon Dieu! mon Dieu! disait-il, comme la vie est belle pourtant! Voyez-vous, Cécile, je travaillerai comme un esclave aux champs, ou je préparerai des cerceaux dans le jardin; vous ferez comme autrefois des habits pour le monde; Jeannette soignera la vache, ma mère demeurera avec vous et fera la cuisine... Chacun de nous qui gagnera quelque chose le mettra dans la bourse com-

mune, et nous ferons ainsi des épargnes. Nous achèterons encore une vache et nous prendrons plus de terre en fermage... Et qui sait? ô Seigneur, Seigneur! si cela pouvait arriver! qui sait? Nous finirons par prendre une servante... Peut-être la petite ferme de la Chapelle deviendra-t-elle si belle, et la bénédiction de Dieu s'y reposera-t-elle si bien, que vous ne penserez plus au vilain couvent.

— Barthélemy, comme vous parlez bien! murmura la jeune fille émue. Ce serait le ciel sur la terre...

— Cela sera! continua le jeune paysan avec la même joie expansive. Je planterai dans notre jardin toutes sortes de belles fleurs, je tracerai des sentiers et des plates-bandes; je ferai des cages pleines d'oiseaux pour les suspendre tout autour de la maison... Il faut que tout chante et soit en joie!... Et puis j'apprendrai de nouvelles chansons, je raconterai des histoires, je danserai, je sauterai... et je remercierai Dieu tous les jours de ce qu'il a permis que vous veniez chez nous... Mon Dieu, mon Dieu, quelle vie! chère Cécile, quelle vie! Voyez là-bas, près du puits... voyez ma mère et Jeannette!

A ces derniers mots il quitta la jeune fille et courut vers la ferme, rapide comme une flèche; cependant, tout impatient qu'il fût, il eut encore la force de crier :

— Mère! Jeannette!

La mère se retourna à la voix de Barthélemy, et le vit avec stupéfaction lancé en pleine course. En voyant ses gestes étranges, en entendant son incompréhensible appel, Jeannette, bouche béante, promena son regard de

son frère à sa mère, comme si elle demandait l'explication de cette singulière énigme.

Mais la brave femme n'eut pas le temps de trouver des mots pour exprimer son émotion; son fils s'élançait dans le jardin, haletant, poussant des cris de joie, tout hors de lui.

— Mère, chère mère, Jeannette, sœur, je suis guéri! Riez, chantez, réjouissez-vous: voici Cécile! Elle vient; on l'a chassée; elle est pauvre comme nous, elle est déshéritée, elle va demeurer chez nous, elle sera votre enfant, mère... Voyez, voyez, la voilà! Elle vous sourit déjà, la bonne âme! Ah! maintenant vous ne pleurerez plus, je suis si fort et si joyeux... Oh!

A bas chagrin et tristesse,
Ce sera toujours kermesse!

La pauvre femme contemplait son fils avec une joie inexprimable. Elle avait d'abord craint pour sa raison; mais le ton de sa voix ne lui laissa plus de doute, d'autant plus que Cécile se rapprochait à grands pas de la ferme.

La veuve émue et l'heureuse Cécile tendirent les bras l'une vers l'autre d'un mouvement simultané. La jeune fille alla droit à la mère Anne et noua ses bras à son cou. Le baiser que la mère donna à sa seconde fille était ardent comme la plus ardente flamme de l'âme.

Barthélemy, immobile et tremblant de bonheur, contemplait cette scène touchante. Des larmes coulèrent sur ses joues, il leva vers le ciel un œil plein de prière, et, vaincu par l'émotion, appuya sa tête contre le puits.

Jeannette dansait, battait des mains et s'écriait :

— Mon Dieu, mon Dieu ! voilà qui est bien, voilà qui est beau !

Soudain Barthélemy parut se remettre de son trouble. Comme s'il eût eu quelque crainte, il se rapprocha de sa mère et la poussa, elle, Cécile et Jeannette, vers la maison :

— Entrez ! entrez ! dit-il.

Elles obéirent à l'ordre du jeune homme.

Barthélemy allait fermer la porte, mais il aperçut Catherine la mendiante qui débouchait d'un sentier avec son enfant. Il passa la tête par la porte entre bâillée et fit impatiemment signe à la pauvre femme de se hâter.

Au moment où elle mettait le pied dans le jardin, il lui cria :

— Vite, vite, Catherine ! On est en joie. Cécile est ici, vite !

Et la poussant à l'intérieur, il ferma la porte.

## VII

Depuis que Cécile habitait la ferme de la Chapelle, l'humble habitation était en réalité devenue le séjour plein d'attrait et de bonheur que Barthélemy avait rêvé dans la première explosion de sa joie.

Tout y était paix et félicité. Barthélemy travaillait avec ardeur pendant toute la journée et chantait sans cesse en travaillant; il retrouvait l'alerte vigueur de sa jeunesse; sur son visage l'éclat de la santé renaissante se mariait au rayonnement d'un sourire continuel; chaque parole

qui tombait de sa bouche respirait l'énergie et la vivacité; il était l'image même de l'allégresse intérieure.

Ce qui le réjouissait le plus, c'était la conviction que Cécile ne regrettait pas d'avoir fixé son séjour à la ferme. Il est bien vrai que souvent encore elle tombait dans une morne tristesse en songeant à son oncle, et qu'elle s'effrayait à la pensée de ce qu'il avait peut-être à souffrir dans le mystère du vieux couvent. Mais cette tristesse ne pouvait contre-balancer le bonheur que lui donnait la tendre affection de Barthélemy et de sa mère, ni les paisibles joies qui l'entouraient. De ses joues s'effaça peu à peu aussi la pâleur qu'y avait imprimée le chagrin, et bien qu'elle fût d'un caractère calme et posé, elle souriait pourtant de temps en temps avec cette sérénité qui indique la paix du cœur.

La jeune fille confectionnait des vêtements pour les paysannes du village, et comme elle était plus experte en cette besogne que bien d'autres, son travail lui valait mainte belle pièce de monnaie. C'était pour elle une grande joie, et cette circonstance ne contribuait pas peu à entretenir chez elle comme chez Barthélemy l'espoir d'un futur agrandissement de la petite métairie. La tirelire recevait seulement quelques sous par semaine, parfois même pas un seul, mais parfois aussi une pièce d'argent; quoi qu'il en fût, l'épargne grossissait, et quand Barthélemy, dans la chambre de sa mère, secouait en plaisantant la petite boîte où venaient se confondre les deniers de l'amour et du travail, elle rendait un son très-agréable et qui promettait beaucoup.

Le jeune homme n'avait rien ménagé pour embellir la

demeure maternelle et la rendre agréable et gaie aux yeux de celle qu'il aimait; il s'était pris d'intérêt et d'affection pour tout ce qui était à sa portée. Dans le jardinet qui se trouvait derrière la ferme, il avait tracé des sentiers et des plates-bandes qu'il avait bordées de gazon d'Espagne toujours fleuri. Tout au fond, contre la haie de hêtre, il avait élevé un berceau qu'ombrageaient le chèvre-feuille et la vigne vierge; il y avait construit deux bancs en face l'un de l'autre, l'un pour Cécile et la mère Anne, l'autre pour lui et sa sœur; le dimanche, après vêpres, tous venaient s'y asseoir; ils causaient, ils chantaient, ils célébraient, dans de calmes entretiens, les paisibles douceurs de la vie et l'inépuisable bonté de Dieu.

Le jardin était émaillé de fleurs de toute espèce, et les humbles plantes qui croissent dans la bruyère et dans les bois de la Campine s'y mêlaient à celles qu'on y a importées d'autres contrées. Frans, le domestique du jardinier du château, avait donné ces dernières à Barthélemy.

Aux murs mêmes de la maison étaient suspendues des cages où résonnaient sans cesse des chants vifs et joyeux; des pigeons, qui venaient manger dans la main de Cécile, avaient leur logement sous le toit, et trottaient, la gorge enflée, dans les chemins. Aux angles du jardin s'élevaient de grandes perches surmontées de petits moulins et de chasseurs qui indiquaient avec leur fusil la direction du vent, toutes choses que Barthélemy, par amour pour Cécile, avait faites aussi bien qu'il lui avait été possible.

Jeannette avait sa part de toutes ces jouissances; elle en profitait insoucieusement et se réjouissait comme un enfant de la félicité des autres.

La vieille mère était choyée et aimée; dans chaque regard de ses enfants elle voyait rayonner le bonheur, et à coup sûr elle n'eût pas voulu échanger sa destinée contre celle de la dame du château.

Véritablement la ferme de la Chapelle était un paradis sur la terre.

Il n'en était pas de même du sombre couvent. Depuis le départ de Cécile, l'habitation de l'oncle Jean était devenue si vide et si morne, qu'à voir cet édifice muet et désolé au milieu des arbres, on l'eût cru frappé de la malédiction divine.

Les laboureurs qui travaillaient aux champs dans les environs ne voyaient pas la porte s'ouvrir une seule fois en deux jours. La mystérieuse demeure, avec ses murs lézardés et ses carreaux brisés, leur inspirait une inquiète terreur, et les plus courageux d'entre eux eussent seuls osé prendre le soir le chemin qui l'avoisinait.

Deux fois déjà l'oncle Jean n'était pas venu à l'église le dimanche. A tous ceux qui lui demandaient des nouvelles du vieillard, Mathias répondait que la goutte l'obligeait à garder le lit.

Quoiqu'on sût que l'oncle Jean avait en effet souffert autrefois de cette maladie, on doutait néanmoins que l'explication de Mathias fût vraie. D'ailleurs, comme on haïssait l'oncle Jean à cause de son avarice, personne ne parut s'inquiéter de lui, sauf Cécile seule, qui, à la nouvelle de sa maladie, avait pleuré amèrement.

C'était au milieu de la semaine, de bon matin.

Mathias était assis près de l'âtre où brûlait un assez bon feu. Il tenait avec les pincettes un morceau de viande au-dessus des braises, pour le rôtir, et le trempait de temps en temps dans une assiette où se trouvait du beurre fondu. A côté du foyer, dans la cendre brûlante, fumait un pot de grès.

Lorsque la viande fut rôtie convenablement, Mathias la mit sur la table, et la dévora avec le sourire de la gourmandise satisfaite. Il enferma l'assiette et le pain dans l'armoire, s'essuya la bouche avec soin, et revint s'asseoir auprès du feu.

Il tira avec les pincettes quelques herbes du pot bouillant, les y laissa retomber et se dit à lui-même :

— Il a bonne mine le ragoût de l'oncle Jean. Et il s'imagine que cela va le guérir... Comme si l'estomac se laissait tromper aussi facilement que le premier imbécile venu ! Quel âne que celui qui a écrit le livre où il va chercher pareille cuisine ! De la chicorée et du cresson d'eau pour faire pousser de la jeune chair sur de vieux os ! Et il faudrait que j'allasse chercher du cresson, — cela suffirait pour attirer l'attention des voisins... Bah ! j'ai mis là-dedans deux poignées de cochléaria ; cela est bon pour le scorbut. Ladre jusque sur le lit de mort ! Mais que m'importe ? je ne suis pas ici pour le contrecarrer... Il veut essayer de vivre sans manger ; eh bien, plus tôt il y sera accoutumé et mieux ce sera. Je croyais d'abord qu'il n'aurait pas traîné aussi longtemps ; mais il a la vie dure comme un chat...

Il demeura un instant à regarder fixement le feu, et

s'enfonça dans ses réflexions. Pendant cette méditation, son visage prit peu à peu une expression sérieuse... Bientôt il murmura :

— Oui, il a la vie aussi dure qu'un chat. Qui sait combien de temps cette vieille lampe peut encore brûler! Et moi, je suis ici comme un sot : je vends la peau de l'ours avant qu'il soit à bas... Ce matin, le fermier Claes m'a dit qu'au conseil de fabrique, le bourgmestre et le curé lui ont demandé des nouvelles de l'oncle Jean... Et cette vilaine femme qui va bavarder partout, exciter le monde contre moi... Elle seule est cause de la haine des paysans pour moi. Ce matin, je n'avais pas fait vingt pas dehors pour aller chercher de la chicorée dans la prairie qu'elle était à m'espionner à travers les buissons. Je ne sais, mais je crois que cette mendiante me jouera un mauvais tour... Si le bourgmestre et le curé venaient ici et prétendaient voir l'oncle Jean! J'ai un testament qui me fait légataire universel, c'est connu de tout le monde; mais qui sait ce qu'ils diraient à l'oncle Jean? Le curé surtout pourrait lui mettre autre chose en tête!...

Cette pensée le fit frissonner. Il garda un instant le silence, la main sur le front, après quoi il reprit :

— Coûte que coûte, il faut que personne ne l'approche! Il commence déjà à avoir des idées si singulières sur ce qu'il a fait, et puis il parle sans cesse de Cécile. Il ne faudrait pas grand'chose pour faire changer d'avis ce vieux fou. Que faire? faire taire les voisins, — mais comment? C'est parce que je suis si seul avec l'oncle Jean que cela leur inspire de la méfiance. Si Cécile était

encore ici, on ne s'inquiéterait pas tant de ce que devient le vieux ladre; mais je ne suis pas si sot que d'enfermer le chat dans l'armoire pour garder la viande! Et cependant le seul moyen de tranquilliser le curé, le bourgmestre et tous ces brouillons qui se mêlent de tout ce qui ne les regarde pas, serait de prendre quelqu'un dans la maison, en apparence pour faire les commissions, mais qui cependant ne verrait pas l'oncle Jean. De deux maux il faut choisir le moindre! Et puis qui? qui prendre dans la maison?

Il se mit à songer, hochant la tête d'un air mécontent; enfin, au bout d'un moment de réflexion, un sourire s'ébaucha lentement sur ses lèvres.

— Quelle idée! dit-il; si cela pouvait réussir! Cela me coûterait passablement cher, — promesse vaut dette, disent les niais, — et puis, c'est dangereux. Ne nous décidons pas si promptement; cela doit être mûrement pesé... Les herbes de l'oncle Jean doivent être cuites... Je réfléchirai encore sérieusement sur ce projet. Mieux vaut, dit-on, un prudent ennemi qu'un maladroit ami. Peut-être la mendiante donnera-t-elle dans le piége de meilleur gré que je ne l'imagine... Allons, je vais porter son déjeuner à l'oncle Jean...

Il ôta le pot du feu, quitta la chambre, et suivit une allée sombre aboutissant à un escalier qu'il monta. Parvenu à l'étage, il prit un long couloir au bout duquel il entra dans la chambre à coucher de l'oncle Jean.

Le malheureux vieillard gisait sur un lit dont la malpropreté eût soulevé le cœur du dernier des mendiants. La maladie avait consumé ses chairs; ses joues affaissées

Digitized by Google

ne semblaient soutenues que par les os; ses yeux profondément enfoncés brillaient d'un éclat vitreux dans leurs orbites; on n'eût pas même pu nommer pâleur la teinte livide de son visage : c'était l'absence de toute couleur, un ton qui n'a pas de nom, et sur lequel se détachaient, comme un lugubre contraste, des lèvres bleuâtres.

Tout, dans ce misérable réduit, portait le cachet de l'abandon et du dénûment, tout y serrait le cœur d'une inexprimable tristesse. Les hautes murailles voûtées, auxquelles on n'avait pas touché depuis la destruction du couvent, échappaient à la vue, cachées qu'elles étaient sous les teintes noires de la poussière et de la saleté. Du côté du couchant, le mur était imprégné de sels saumâtres; l'eau en suintait et coulait à travers le plancher à demi pourri jusque dans les fondements de l'édifice. Aux abords de cette source impure croissaient mille végétations moisissantes et informes, et le salpêtre suspendait à la voûte ses aiguilles brillantes.

Une seule fenêtre, très-haute, aux vitres brisées, grillée d'épais barreaux de fer, dispensait à la chambre un jour crépusculaire auquel l'œil était obligé de s'habituer avant de pouvoir rien distinguer dans ces demi-ténèbres. Bien qu'au dehors les ardentes chaleurs de l'été calcinassent pour ainsi dire le sol, ici il faisait si froid et si humide qu'on y respirait avec peine. Auprès du lit se trouvaient une chaise et une table; sur cette dernière on voyait un pot rempli d'eau et une croûte de pain noir qui portait encore les marques des dents qui s'y étaient imprimées. On eût cru, en vérité, voir le cachot d'un prisonnier

condamné par une cruelle sentence à mourir lentement de faim.

L'oncle Jean paraissait dormir, mais il ne devait pas en être ainsi, car, à l'entrée de Mathias, il cacha sous sa couverture avec un mouvement convulsif un objet qui rendit un bruit pareil à celui de clefs qui s'entrechoquent.

Mathias vit ce mouvement et entendit ce bruit : un sourire rusé passa sur son visage, et il parut tendre l'oreille pour mieux saisir le son du fer. Puis il s'approcha du lit, posa sur la table le pot fumant et dit au vieillard d'une voix très-rude :

— Hé ! oncle Jean, voici votre manger !

Le malade fit effort pour se mettre sur son séant, mais, après une pénible tentative, il retomba lourdement sur sa couche.

— Je suis à bout de forces ! dit-il en soupirant; oh ! mon cher Mathias, cette nuit a été bien mauvaise pour moi !

— Je vous aiderai ! dit Mathias en étendant les mains vers lui.

— Oh ! non, non ! dit le vieillard avec angoisse comme s'il eût redouté cette aide.

Mais Mathias n'eut pas égard à sa frayeur, passa ses bras sous le torse de l'oncle Jean, le souleva brusquement, et l'adossa comme un morceau de bois contre l'oreiller.

— Aïe ! Aïe ! tu me fais mal ! dit le malade d'une voix plaintive :

— Je vous fais mal? demanda Mathias avec une feinte

Digitized by Google

pitié ; si vous êtes si sensible, qu'y puis-je faire? Il faut cependant que je vous soulève, puisque vous ne voulez pas le faire vous-même. Allons, c'est fait; mangez un peu, et ne vous brûlez pas : c'est encore chaud.

Le vieillard prit la cuiller d'une main tremblante et pêcha quelques feuilles dans le pot en disant :

— Mon Dieu, Mathias, si ces herbes pouvaient me soulager un peu! je suis si faible... si faible et si malade!

Mathias ne répondit pas à cette doléance, mais il attacha sur le vieillard un regard scrutateur. Bien que le scélérat s'efforçât de dissimuler ses émotions, un sourire de joyeuse surprise se peignit sur son visage; il se réjouissait du visible affaiblissement du vieillard; dans ses yeux brillait l'espoir que cela ne durerait plus longtemps.

L'oncle Jean avait mangé une ou deux cuillerées; il hocha la tête, laissa tomber la cuiller et regarda fixement Mathias dans les yeux d'un air interrogateur ou qui exprimait le reproche.

— Eh bien, qu'y a-t-il? demanda Mathias.

Le malade répondit avec dégoût :

— Fi! que c'est mauvais! cela me brûle la bouche comme du feu et me donne des crampes d'estomac.

— Tout à l'heure vous vous croirez empoisonné! dit Mathias d'un ton railleur. Le cresson de fontaine brûle toujours ainsi; c'est cela que vous ne pouvez supporter.

Le vieillard mit son bras à nu et, le montrant à Mathias, lui dit d'une voix suppliante :

— Regarde, Mathias, n'as-tu pas pitié de moi? regarde, je suis un squelette!

— Allons, allons, répondit l'autre, recouvrez votre bras... que signifie cela? qui peut ressentir pour vous plus de pitié que moi? mais la maladie vous rend fou : ne dirait-on pas que vous allez mourir?

— Ne suis-je donc pas bien malade?

— Malade oui, mais pas comme vous vous l'imaginez. Vous êtes encore robuste, oncle Jean, ce sont les gens maigres qui vivent le plus vieux; si cela ne devient pas pire, il n'y a pas de danger...

— Puisses-tu dire la vérité, Mathias!

Un instant de silence suivit ce souhait désespéré.

— Oh! j'ai si faim! murmura le vieillard.

— Eh bien, mangez! répondit Mathias en fourrant la croûte de pain noir dans la main du malade.

— Mathias, je voudrais bien manger autre chose; ce pain me dégoûte; on dirait du sable.

— Eh bien, que voulez-vous manger? Il y a dans le livre beaucoup d'autres herbes qu'on peut essayer.

— Non... de la viande, de la soupe à la viande... Oh! cela doit être bon! je tremble quand j'y pense.

Le visage de Mathias s'enflamma de colère. Il se contraignit pourtant et répondit :

— De la viande, de la soupe à la viande? Ce serait assez pour augmenter tout d'un coup votre maladie et vous faire mourir en un instant... Vous qui n'en avez pas mangé depuis tant d'années.

— Mathias, Mathias, pour l'amour de Dieu, donne-moi de la viande!

— Après cela, vous êtes le maître. Donnez-moi donc de l'argent; et si cela cause votre mort, vous m'êtes

témoin que je ne suis pour rien dans cette imprudente gourmandise.

— De l'argent! grommela le vieillard; de l'argent! C'est toujours le premier et le dernier mot.

Il glissa ses mains sous la couverture et parut quelque temps occupé à compter ou à palper des pièces de monnaie. Enfin, il tendit la main vers Mathias et dit :

— Tiens! va chercher un peu de viande.

— Ah! ah! dit Mathias d'une voix ironique et considérant la pièce de monnaie en riant, un *stuiver* [1] / De la viande pour un *stuiver!* ce serait un beau morceau. On ne donne rien pour si peu. Il me faut vingt *cents* ou je n'achète pas de viande.

— Ciel! vingt *cents!* Un tout petit peu de viande coûte-t-il vingt *cents ?* murmura le vieillard avec désespoir. Pourtant ce n'est que pour une fois... Tiens, Mathias... voilà encore quinze *cents*... et rapporte-moi le reste... Tu obtiendras bien cela pour un *stuiver* ou du moins pour quelques *cents* meilleur marché... Les os sont bons aussi pour la soupe, les os ne coûtent pas si cher.

— C'est bon, dit Mathias avec impatience; s'il y a quelque chose de trop je vous le rendrai.

Il se leva, et il allait quitter la chambre, lorsque l'oncle Jean lui adressa de nouveau la parole :

— Mathias, dit-il, j'oubliais de te demander encore quelque chose.

1. Pièce de monnaie qui n'est plus en circulation et qui valait la vingtième partie du florin. Le nom de *Stuiver* a passé dans l'usage aux pièces de dix centimes qui représentent à peu près la même valeur (cinq *cents*).

— Ce n'est pas tout encore? demanda Mathias avec mauvaise humeur.

— Ah! ne sois pas si rude pour moi! dit le vieillard. Vois-tu, Mathias, cette nuit j'ai eu peur de mourir, et cette peur m'a donné la sueur de l'agonie. Sais-tu pourquoi? Si j'étais mort sans confession!

—Qu'est-ce que cette idée-là? s'écria Mathias avec une anxiété mal dissimulée.

— Mathias, cher Mathias, dit le vieillard d'une voix suppliante, ne serait-il pas bon que le curé vînt? que je me préparasse? car, qui sait? Dieu nous appelle à lui si à l'improviste!

Pas de réponse. Mathias, les bras croisés sur la poitrine, regardait le vieillard avec étonnement.

— Et Cécile, reprit celui-ci, Cécile! je voudrais bien la voir une fois encore avant de mourir. Elle a mal agi, elle est coupable; mais cependant je rêve toujours d'elle; et ne faut-il pas que je lui pardonne avant de paraître devant Dieu?

— Plus vous parlez, mieux vous dites! s'écria Mathias: en vérité, je commence à croire que vous êtes tout à fait malade, non pas du corps, mais de la cervelle. Cécile se raille de vous; elle demeure avec sonamoureux et se moque pas mal de vous. Je lui ai demandé si elle voulait vous voir, elle m'a répondu que vous pouviez très-bien partir pour l'autre monde sans sa visite.

Le vieillard laissa tomber la tête sur sa poitrine et essuya deux grosses larmes :

— Soit! poursuivit Mathias, appelez le curé, appelez le médecin; ouvrez la maison à qui veut y entrer, mais

ouvrez aussi votre bourse à qui veut en tâter. Ce ne sera pas avec des *stuivers* que vous en serez quitte : chaque visite, chaque parole vous coûtera des florins.

— Ah! attendons encore un peu! dit le vieillard en retombant épuisé sur son lit.

— A bientôt donc, dit Mathias. Ayez bon courage; vous n'êtes pas aussi malade que vous vous l'imaginez.

En disant ces mots, il quitta la chambre et descendit l'escalier. Il s'arrêta un instant, tout pensif, près du foyer et dit :

— Voilà la bombe qui éclate ! Le curé, Cécile, de la viande... demain le docteur et après-demain le notaire ! Oh! il peut crier tant qu'il voudra, il n'en sera pas plus avancé : je tiens le ladre à ma merci, et personne ne peut l'entendre. Mais si du dehors on voulait venir le voir? Si le curé lui-même voulait lui rendre visite? Il n'y a qu'un moyen; la mendiante! Mais allons-y avec prudence... Il ne peut cependant pas mourir sans confession; je ne veux pas avoir cette charge-là sur la conscience. Il pourrait après sa mort témoigner contre moi... Mais il est encore temps de penser à cela... Ah! il voudrait manger de la viande! et se rétablir! et changer son testament! C'est aujourd'hui jeudi : impossible de trouver de la viande; demain c'est vendredi et après-demain samedi : la viande est défendue ces jours-là... et par conséquent il n'en aura plus besoin... Voyons, allons trouver la mendiante, et essayons ce qu'on peut faire d'elle... Si cela ne marche pas comme je l'entends, je chercherai un autre expédient. Quoique cette femme me fasse peur, avec un peu d'argent et beaucoup de pro-

messes, je la gagnerai peut-être. Cela ôterait deux obstacles de mon chemin : l'inimitié de cette femme et le bavardage des voisins. Et si elle est fidèle, ce sera de plus une surveillante pendant mon absence. Nous verrons qui est le plus fin de nous deux.

Ce disant, il quitta le couvent et en ferma, en dehors, la porte à la clef.

— Si l'oncle Jean voulait s'en aller pendant que je suis loin ! murmura-t-il, tout serait fini... Mais il n'aura pas cet esprit-là. Qui sait pourtant ? Tout est possible.

Et se parlant à lui-même, il continua sa route vers le village.

Tout à coup il vit de loin Cécile, qui venait à sa rencontre. Il pâlit à cette vue, mais se remit à l'instant même.

La jeune fille ne l'aperçut que lorsqu'elle fut tout près de lui. Sa physionomie prit une expresion suppliante, elle s'avança vers lui en lui disant :

—Ah ! Mathias, je suis bien heureuse de vous rencontrer enfin. Soyez assez bon pour me dire franchement comment va mon oncle.

Le ton humble et affectueux de la jeune fille rassura Mathias sur ses intentions ; il répondit sans rudesse :

— Assez bien, Cécile. Il a la goutte ; c'est la maladie des gens riches. Personne n'en meurt, et il en guérira aussi, quoiqu'il ne quitte pas sa chambre depuis quelque temps.

— Et souffre-t-il beaucoup ?

— Cela va, cela va ! encore un peu.

Les yeux de Cécile s'humectèrent de larmes.

— Mais vous le soignez bien, n'est-ce pas, Mathias? demanda-t-elle. Il ne manque de rien de ce qui peut le soulager ou le consoler.

— Que lui manquerait-il? il est content, répondit l'autre.

Le regard de Cécile devint si suppliant que Mathias en fut tout étonné. Il crut probablement qu'elle voulait lui témoigner de l'amour, car il dit :

— Oui, Cécile, si vous aviez accepté ma proposition, un jour vous eussiez été une dame. Maintenant il est trop tard; je suis seul héritier. Cela vient de votre refus.

— Mathias, dit la jeune fille donnant à sa physionomie l'expression la plus affable, Mathias, puis-je vous faire une prière?

— Pourquoi non?

— Me l'accorderez-vous, Mathias? Je vous en serai si reconnaissante...

— Voyons votre demande.

— C'est bien triste pour moi, Mathias, que je n'aie pu voir mon vieil oncle une seule fois depuis sa maladie. Vous savez combien je l'aime! Oh! permettez-moi de l'aller voir, permettez-le-moi pour l'amour de Dieu; je prierai pour vous, Mathias.

Le fourbe haussa les épaules et répondit :

— J'y ai pensé aussi; et si cela dépendait de moi, vous le verriez aujourd'hui encore, Cécile.

— Voyez-vous, Mathias, vous n'avez rien à craindre de moi; quand même vous voudriez me céder l'héritage, je ne l'accepterais pas. Il y a un autre moyen d'être heureux sur la terre.

Elle joignit les mains et ajouta avec effusion :

— Mathias, cher Mathias, ah! laissez-moi le voir! pour un instant seulement; cela le soulagera peut-être dans ses douleurs.

— Vous vous trompez, répondit Mathias; moi-même je lui ai demandé vingt fois peut-être si je devais vous appeler auprès de lui; mais jusqu'ici mes efforts n'ont pas réussi. Il est si irrité contre vous qu'il ne peut entendre prononcer votre nom sans entrer en colère... et cela n'est pas bon pour la goutte.

Cécile, le tablier sur les yeux, pleurait et sanglotait :

— O mon Dieu, quel mal lui ai-je fait? Lui que j'aime toujours comme un père, lui que je vois sans cesse dans mes rêves! Être irrité contre moi, me haïr? moi qui depuis mon départ n'ai pas versé une seule larme que ce ne fût à cause de lui! S'il savait l'amour que je lui porte, il ne me repousserait pas si cruellement.

— Ce que vous dites, Cécile, est en effet bien vrai, dit Mathias; mais les vieilles gens ont d'étranges caprices. Consolez-vous donc, je ferai encore des efforts pour vaincre sa rancune. J'ai déjà beaucoup gagné : il n'est plus aussi méchant qu'autrefois. Je le connais : dans quelques jours je le ferai bien changer d'idée... et alors je viendrai vous appeler.

— Soyez assez bon pour cela, Mathias; je vous en saurai gré aussi longtemps que je vivrai.

— Allons, Cécile, je suis forcé de vous quitter; ayez bon courage.

— Et s'il arrivait d'ici là qu'il devînt tout à fait malade, Mathias?

— Oh! alors je viens vous chercher, qu'il le veuille ou non.

— Merci, merci, mon ami, dit la jeune fille tandis que Mathias s'éloignait déjà d'elle.

— C'est étrange, dit celui-ci en reprenant son chemin; je crois vraiment qu'elle serait capable de dédaigner la succession si on la lui offrait. Elle est assez innocente pour cela? Il y a d'autres moyens pour être heureux! L'amour, sans doute? Je suis curieux de savoir combien ce bonheur durera. L'oiseau qui n'a pas de graines dans son auge est bientôt à bout de chansons! Ah! elle a envie de voir son oncle? Nous ferons bien en sorte qu'elle n'y réussisse pas...

Tout en réfléchissant à part lui sur ce sujet et sur beaucoup d'autres, il prit un sentier latéral et le suivit jusqu'à ce qu'il aperçut une cabane adossée à un taillis.

— Attention! se dit-il, c'est là que demeure la veuve du maçon. Ne découvrons pas trop tôt notre dessein. Elle doit être chez elle; car je vois là-bas son enfant qui se vautre dans le sable.

Il s'approcha, à pas circonspects, de l'humble chaumière d'argile. L'enfant ne l'aperçut qu'au moment où, arrivé tout près d'elle, il dit:

— Bonjour, chère Mariette; où est ta mère?

Comme si la petite fille eût entendu la voix d'un mauvais esprit, elle bondit sur ses pieds, toute tremblante, jeta un regard épouvanté sur Mathias, et s'enfuit, en criant et en pleurant, à travers le taillis, dans la direction des champs.

— Il paraît qu'on ne m'aime pas plus qu'il ne faut ici, grommela Mathias; si la mère n'est pas plus aimable que l'enfant, je ne ferai pas de grandes affaires.

A ces mots, il entra dans la cabane, considéra tous les objets qui s'y trouvaient avec un ton railleur en se disant :

— Elle n'a pas gras la veuve; tout ce que je vois ici ne vaut pas dix *stuivers*. Je commence à croire que je réussirai : l'argent doit être puissant dans une niche pareille... Asseyons-nous et attendons un peu; l'enfant est peut-être allée chercher sa mère.

En effet, il ne se trompait pas; la petite fille s'était sauvée vers un champ où sa mère travaillait, et, toute tremblante de peur, elle lui avait annoncé la venue de Mathias.

A cette nouvelle, la veuve parut d'abord saisie d'étonnement. Que pouvait lui vouloir l'odieux fourbe? Elle demeura longtemps, le regard fixé sur la terre, à chercher une réponse à cette question. Peu à peu cependant un sourire se dessina sur son visage, sourire dans lequel une maligne expression s'unissait à un certain sentiment de joie.

Elle laissa son enfant aux champs, auprès des autres femmes, et s'achemina, en réfléchissant, dans la direction de sa chaumière.

— Mathias qui me rend visite! pensait-elle; qu'est-ce que cela peut signifier? Il doit être arrivé quelque chose, ou du moins une grave affaire est en train? Je sais qu'il a peur de moi; il tremble quand il me voit. Ainsi il ne vient pas par amitié; il y a quelque anguille sous roche.

Attention, Catherine! Il est rusé, et il est plus que probable qu'il a l'intention de te tromper. Je veux savoir ce qu'il a dans sa manche.

Elle arriva à la chaumière et entra en disant à Mathias :

— Eh! est-ce bien vous que voilà? Je n'aurais pas cru que vous vous assoiriez jamais sous mon pauvre toit; mais puisque vous y êtes, qu'y a-t-il pour votre service?

— Asseyez-vous, Catherine, répondit Mathias embarrassé dès le début par le ton résolu de la veuve; j'ai à vous parler d'une chose sérieuse.

La veuve prit une chaise et répondit :

— Je n'ai pas beaucoup de temps; dépêchez-vous donc; j'écoute.

— Voyez-vous, Catherine, je sais que vous êtes pauvre; j'ai pitié de vous, et si je pouvais rendre votre sort meilleur, ce me serait une véritable joie.

— Oui-dà! dit la veuve avec un sourire moqueur, c'est par pitié peut-être que, pendant l'hiver, vous avez maltraité ma pauvre Mariette, et m'avez jetée à la porte comme un chien?

— Oubliez cela, Catherine; les temps changent et les hommes aussi. Je regrette ma dureté envers vous. Je voudrais bien réparer cela si c'était possible. Maintenant je puis vous venir en aide et vous porter secours si vous ne repoussez pas mon assistance.

La veuve le considéra avec méfiance et sans dire un mot, bien qu'il attendît évidemment une réponse.

— Si je vous donnais de l'argent, poursuivit-il, assez

d'argent pour vous mettre, vous et vos enfants, à l'abri de tout besoin, m'en auriez-vous de la reconnaissance, Catherine?

— Est-ce une aumône que vous voulez me faire? demanda la veuve.

— Non, c'est plus que cela... Vous savez, Catherine, que je suis héritier unique de l'oncle Jean. Vous, du côté de votre mari, vous avez droit à une petite part de cet héritage. Vous le croyez du moins. C'est pour cela, — car vous sentez bien que vous n'obtiendriez jamais rien, — c'est pour cela que vous m'en voulez tant et toujours. Eh bien, jugez combien je vous porte d'affection, je viens vous offrir votre part d'héritage.

La veuve parut stupéfaite.

— Oui, reprit Mathias, que la succession me vienne ou qu'elle aille à un autre, jamais vous n'en auriez rien; car votre droit est douteux, et vous ne pourriez l'établir qu'à grands frais. Vous êtes la seule parmi les soi-disant héritiers qui soyez dans une véritable misère, c'est pourquoi je viens à vous, mû par un sentiment de probité, vous donner la part qui, dans votre opinion, vous revient, et vous la donner sans exiger de titre, sans soulever de contestation. Qu'en dites-vous?

— Oh! vous êtes bien bon, dit la veuve; mais est-ce sérieux, est-ce sincère ce que vous dites?

— Quel besoin ai-je de venir vous faire cette offre? Hé bien, Catherine, acceptez-vous?

— Avec reconnaissance, avec une profonde reconnaissance, Mathias; mais je voudrais bien savoir si vous n'exigez pas de moi des conditions; donner simplement

n'est pas dans votre caractère, ou il faudrait que vous fussiez terriblement changé.

— Non, je vous donne le tout sans conditions, répondit Mathias.

— Alors, j'accepte avec joie. Votre générosité m'étonne tellement que je crois encore que vous voulez vous moquer de moi.

— Pourquoi cela?

— Quand aurai-je l'argent, Mathias?

— Dès que je serai moi-même en possession de l'héritage.

— Et quelle garantie ai-je que vous tiendrez vos promesses?

— Ma parole d'honnête homme.

— Il est possible que cette parole ait quelque valeur, puisque vous vous dites si profondément changé. Ainsi, je la prends pour ce qu'elle est... et je vous remercie. Maintenant il faut que je retourne à l'ouvrage.

Elle se leva et allait partir avec un sourire qui témoignait assez qu'elle ne croyait pas un mot de tout ce que Mathias lui avait dit:

— Demeurez encore un instant, dit Mathias, je vous prouverai que je dis la vérité. Vous savez ou vous ne savez pas, Catherine, que l'oncle Jean est malade. Il a la goutte et ne descend plus de sa chambre. Cette maladie me donne beaucoup d'occupation; il y a des commissions à faire, il y a une chose ou l'autre à cuire, et je ne m'entends pas bien à cela. L'oncle Jean m'a prié de chercher une femme qui demeure pendant le jour au

couvent pour m'aider. Elle aura un bon salaire et sera bien soignée de toute manière...

Depuis que Mathias avait abordé ce dernier point, la veuve avait fixé les yeux sur lui avec plus d'attention et de curiosité; elle paraissait attendre au passage chaque parole qui sortait de sa bouche, mais s'efforçait de dissimuler autant que possible son émotion.

— Et je me suis rendu chez vous, Catherine, pour vous demander si vous ne voudriez pas venir au couvent? Chaque soir vous retournerez à la maison, et le matin vous reviendrez chez nous. Pour le peu de peine que cela vous donnera, vous recevrez autant par jour que si vous aviez travaillé aux champs. Et de plus vous aurez la nourriture. Est-ce une mauvaise offre?

— Pas le moins du monde; c'est encore ce qu'il y a de mieux. L'héritage, c'est un œuf qui n'est pas encore pondu, Mathias; à vous-même il pourrait encore échapper par malheur; mais le salaire de chaque jour c'est de l'argent assuré.

— Ainsi donc vous acceptez?

— Sans doute, sans doute, Mathias; qui refuserait une semblable proposition?

— Mais vos enfants, Catherine? je n'y avais pas songé.

— Mes enfants? Il y en a deux chez ma sœur, à trois lieues d'ici au moins; Mariette garde les vaches chez le fermier; on aura bien soin d'elle pendant le jour; je la verrai toujours le soir.

— C'est bien! dit Mathias avec joie. Ainsi l'accord est fait... Allons, Catherine, donnez-moi la main pour prou-

ver que nous nous entendons... Voilà l'affaire arrangée. Quand dois-je vous attendre? Le plus tôt possible sera le mieux. Cette après-dînée?

—Peut-être encore plus tôt! répondit la veuve. Je n'ai pas autre chose à faire que d'aller dire un mot au fermier Claes et à sa femme pour Mariette et pour l'ouvrage.

Mathias se leva et fit semblant de vouloir partir, mais il s'arrêta et reprit avec une apparente indifférence :

— Catherine, vous avez dit tout à l'heure que l'héritage pourrait m'échapper à moi-même? Si cela arrivait, je ne pourrais vous donner votre part.

— Je comprends cela, dit la veuve; mais ne craignez rien, il ne vous échappera pas.

— Tant mieux pour vous et pour moi, Catherine; mais la prudence n'est jamais de trop. A la vérité, Cécile m'a cédé sa part de sa pleine volonté. Ce matin encore je voulais lui donner quelque espoir : elle m'a répondu par un refus positif. Mais il y en a d'autres qui n'ont aucun droit à la succession, et qui, pour pouvoir pénétrer dans la maison, répandent le bruit que l'oncle Jean est mortellement malade. Il faut dire la vérité au monde, et déclarer à chacun que l'oncle Jean a la goutte : vous ferez cela, n'est-ce pas?

— Je ferai et dirai tout ce que vous voudrez, répondit la veuve.

— Voyez-vous, Catherine, si nous pouvons, comme il le faut, tranquilliser le monde là-dessus, on ne s'inquiétera plus autant de nos affaires.

— Laissez-moi faire, Mathias; vous savez que je ne mets pas ma langue dans ma poche.

— Encore un mot, Catherine; je dois vous dire cela, autrement vous pourriez vous en étonner. L'oncle Jean veut être servi par moi seul; vous ne le verrez pas, à moins qu'il ne vienne en bas.

— C'était déjà comme cela avant qu'il fût malade; cela ne me surprend pas.

— Vous ne laisserez entrer personne à la maison pendant mon absence, n'est-ce pas? Vous fermerez la porte en dedans et ne l'ouvrirez pas, qu'on frappe ou non?

— Je ferai ce que vous désirez. Je ne puis rien dire de plus.

— En effet. C'est que, voyez-vous, si vous ne vous mettiez pas à l'œuvre avec dévouement et intelligence, je serais forcé de chercher une autre femme de ménage, et tout serait fini entre nous.

— Retournez tranquille et sans inquiétude à la maison, Mathias, dit la veuve en se levant; si vous n'êtes pas content de moi, vous ne le serez jamais de personne.

— Au revoir donc, et venez à midi ou plus tôt si vous le pouvez. Voici le denier à Dieu. Vous voyez que je ne suis pas chiche pour vous.

Il mit dans la main de la veuve une pièce de deux francs, sortit de la chaumière, et disparut bientôt derrière le taillis.

La veuve le suivit un instant du regard, puis se dit avec un sourire ironique :

— Ah! ah! le faux démon! Il pense que je lui ai vendu mon âme... vendu pour de vaines promesses... Que peut-il se passer au couvent pour qu'il ait besoin d'un complice? Ainsi il me faudrait l'aider à tromper

Cécile, cet ange de bonté, et à la dépouiller de ce qui lui revient. Hypocrite Judas, qui croit-il donc que je suis?... Maintenant je le tiens, le coquin!... C'est Dieu qui dans sa justice lui a réservé cela... C'est à moi justement qu'il devait avoir affaire...

Elle demeura un instant plongée dans ses réflexions, bientôt le sourire railleur disparut de son visage pour faire place à une expression plus douce, et l'œil rayonnant de joie elle s'écria :

— Rendre à Cécile sa fortune et l'amour de son oncle! Récompenser elle et Barthélemy, mes excellents bienfaiteurs, de leur compassion! Punir le fourbe, combattre et vaincre le méchant... Ah! ce serait beau! Prions Dieu qu'il donne à la pauvre veuve assez d'habileté pour triompher de la scélératesse.

Elle quitta la cabane et prit un sentier. Alors seulement elle se souvint de la pièce que Mathias lui avait mise dans la main. Elle la considéra un instant avec dégoût, la jeta au loin par-dessus les arbres, et s'essuya la main à son tablier comme si l'argent y eût laissé une tache.

## VIII

La mendiante avait déjà passé trois jours au vieux couvent. Elle n'apercevait rien qui pût lui faire présumer quelque chose de pire que ce qu'elle avait pensé; au contraire, elle commençait à croire qu'elle s'était en quelque sorte trompée sur le compte de Mathias. Il montrait tant de sollicitude pour le vieillard, et parlait avec tant de pitié

de son bienfaiteur, que Catherine se prit à douter si quelques bons instincts n'avaient pas survécu dans son cœur. Que l'oncle fût sérieusement malade, elle ne le croyait pas non plus, car Mathias lui donnait, deux fois par jour, de la viande à rôtir et des pommes de terre à cuire pour le vieillard; et si celui-ci pouvait prendre cette nourriture substantielle, il devait assurément être encore fort et en assez bon état de santé.

Catherine était dans l'erreur; si elle eût suivi le fourbe dans les sombres corridors quand il avait l'air de porter son repas à l'oncle Jean, elle l'eût vu faire un détour et aller mettre dans sa propre chambre la fortifiante nourriture. L'oncle Jean ne recevait que des aliments répugnants qui lui soulevaient le cœur, et de préférence il rongeait encore la vieille croûte de pain noir, quelque peu qu'elle pût le restaurer.

A la vérité, à mesure qu'il sentait la faim le torturer davantage, le vieillard commençait à demander une autre nourriture avec une impatience croissante, et même avec une certaine irritation, mais Mathias savait si bien l'enjôler, ou écoutait si peu ses supplications, que chaque fois le pauvre homme, las et découragé, renonçait à sa prière.

A la fin du troisième jour, au moment où Catherine allait quitter le couvent pour s'aller coucher chez elle, Mathias la pria de revenir encore le même soir, sous prétexte que l'oncle Jean voulait prendre un bain, et que pour cela il faudrait chauffer beaucoup d'eau.

Catherine mit au lit Mariette et se rendit de nouveau au couvent. Mathias lui dit que l'oncle Jean ne voulait

plus du bain, mais qu'elle devait néanmoins rester pour veiller, parce que le malade avait la fièvre et qu'on ne pouvait savoir s'il n'y aurait pas lieu d'appeler le médecin sans retard, et même peut-être si ce ne serait pas une bonne précaution que d'aller chercher le curé. L'oncle Jean n'allait pas plus mal qu'auparavant; mais un vieillard caduc ne supporte pas grand'chose. C'est pourquoi il était prudent d'avoir quelqu'un sous la main pour le cas où il faudrait du secours; il se pouvait que, contre toute attente, l'affaire devînt sérieuse!

La veuve ne se laissa pas tromper tout à fait par ce langage; elle soupçonna que la maladie de l'oncle Jean était plus grave qu'on ne le lui disait, et se proposa, si cela continuait, de rompre dès le lendemain matin avec Mathias et de lui mettre à dos le curé et le bourgmestre, qui, au nom de la loi et de la religion, parviendraient bien à sonder le coupable mystère.

Elle était assise, seule, auprès du foyer, et réfléchissait à la façon dont elle s'y prendrait pour faire comprendre à l'autorité les manœuvres illégales auxquelles on avait eu recours pour dépouiller Cécile de sa part héréditaire; peut-être le curé ne se refuserait-il pas à faire une tentative pour ramener l'oncle Jean à des sentiments plus justes; et par ce moyen elle réussirait peut-être, au profit de ses bienfaiteurs, à atteindre un but qui lui échapperait si elle restait seule au couvent, puisque jusque-là elle n'avait pas encore vu le vieil oncle.

Au milieu de ces réflexions, la crainte la prit qu'il ne fût peut-être trop tard le lendemain; qui pouvait savoir ce qui se passait en haut entre Mathias et le vieillard?

Ce doute, cette secrète angoisse, la rendirent inquiète. De temps en temps elle se levait et allait sur la pointe des pieds et en marchant avec précaution dans le corridor qui menait à la chambre de l'oncle Jean. Elle demeurait un instant à écouter au pied de l'escalier, mais comme elle n'entendait rien et que tout était tranquille en haut, elle revenait sur ses pas, se rasseyait sous la cheminée et reprenait le cours de ses méditations.

Minuit sonne au clocher du village; les tristes sons de la cloche résonnent plaintivement et meurent, un à un, dans l'espace, jusqu'à ce que tout retombe dans un morne silence.

Dans la chambre de l'oncle Jean brûle une petite lampe de fer-blanc dont la flamme rougeâtre et fumante jette une triste lueur. Les extrémités de la pièce demeurent dans l'ombre; la scène est étrange et lugubre; on ne distingue pas les sombres murailles et l'on pourrait se croire dans un espace immense et sans bornes comme l'infini.

Une partie du lit et de la table voisine tombent seuls sous les sanglants reflets de la lampe. Le vieillard est couché sur le côté, le visage tourné vers la table. Il semble dormir; pourtant il ouvre de temps en temps les yeux machinalement pour les refermer de même, muet et insensible.

Son visage est affreux; rien ne reste sur son crâne anguleux et décharné qu'une peau mince et transparente qui paraît collée sur les os; ses yeux sont vitreux et inanimés. ses lèvres sans couleur. Mais la rouge lueur

de la flamme tremblotte sur ses traits : on dirait une lampe funéraire qui jette ses derniers reflets sur les joues livides d'un cadavre.

Auprès de la table Mathias est assis sur une chaise. Il voulait veiller auprès du malade, mais le sommeil l'a saisi, et il dort la tête appuyée contre le dos de la chaise.

Ses traits odieux sont éclairés aussi; — à cette heure où le repos devrait détendre tous les ressorts de sa physionomie, son âme perverse y laisse encore son empreinte et un rictus méchant contracte sa large bouche. Par moments ses lèvres s'agitent, son front se plisse en rides nombreuses; des mouvements nerveux, expression d'une colère intérieure, courent sur son visage. Il est visible qu'il rêve.

Le vieillard a rouvert les yeux; il voit l'agitation convulsive des traits de Mathias. Sa vue s'arrête avec terreur sur cet effrayant spectacle. La conscience et la réflexion se réveillent en lui; son regard fait le tour de la chambre, il contemple la lampe dont la faible et triste lueur vacille dans les ténèbres comme un feu follet, et reporte avec une indicible angoisse les yeux sur le visage de Mathias. Celui-ci grince des dents en rêvant, ses lèvres se retroussent comme s'il voulait mordre : l'expression de sa physionomie est si cruelle et si féroce que le malade tout tremblant ferme les yeux... mais un nouvel incident le force à les rouvrir.

Quelques sons s'échappent de la bouche de Mathias; il semble parler. Sa physionomie change; l'expression de colère disparaît; il sourit et semble tout heureux. Il parle les yeux fermés; tout n'est pas intelligible; parfois

sa voix faiblit et ses lèvres se remuent sans articuler de sons. Il dit :

— Une cave, cent mille florins... le vieil avare... je vous donnerai beaucoup, beaucoup... Demain... demain il sera mort... Otez cette viande, autrement il se rétablira... de l'eau, du pain... il ne veut pas mourir... la faim l'y aidera... j'ai un testament... patience, il s'en va, il s'en va, il râle, il meurt... ah, ah ! à moi tout son argent...

Le vieillard poussa un cri terrible.

Mathias s'éveilla en sursaut, se dressa tout tremblant, se frotta les yeux et regarda avec stupéfaction l'oncle Jean qui appelait au secours de toutes ses forces et remplissait la chambre de cris d'angoisse et d'épouvante.

Dès que Mathias se fut assuré qu'il n'y avait à craindre aucune attaque de l'extérieur, il comprit la cause de l'effroi du vieillard, et présuma, en se fondant sur sa propre émotion, qu'il avait peut-être parlé en rêvant.

Il laissa pendant quelques instants crier le malade, jusqu'à ce que celui-ci cessât d'épuisement; en attendant, les bras croisés sur la poitrine, il le contemplait avec un sourire cruel sur les lèvres.

— Eh bien, oncle Jean, dit-il, combien cela durera-t-il? Faites du bruit, appelez, criez, c'est inutile : personne ne peut vous entendre.

Mais le vieillard plus effrayé encore par l'expression de la physionomie de Mathias, se mit à crier de nouveau au secours, d'une voix désespérée. On eût dit que la peur de la mort avait doublé ses forces; ses mouve-

ments étaient encore pleins d'énergie et sa voix perçante devait porter loin.

— Silence! s'écria Mathias en portant le poing à la figure de l'oncle Jean et en menaçant de le frapper; silence! ou j'étouffe votre voix...

L'oncle Jean se tut, Mathias retira son poing.

— Que je vous entende encore! dit-il d'un ton menaçant.

Le vieillard s'était tu un instant, comme pour reprendre haleine, car sa poitrine palpitait violemment; son regard irrité demeura fixé sur Mathias.

Celui-ci demanda d'une voix ironique :

— Saurai-je enfin quelle guêpe vous a piqué? J'ai rêvé peut-être? Êtes-vous fou de faire une vie pareille? Vous feriez mieux de chercher à dormir; cela vous ferait plus de bien que ces sottes boutades.

Ces mots enflammèrent davantage encore le courroux du vieillard.

— Serpent! cria-t-il, ah! tu me laisses mourir de faim comme un chien? Je vis trop longtemps. Du pain et de l'eau me tueront lentement, par la faim... Il te faut mon argent, et pour cela je suis condamné à mourir, assassin!

Mathias considérait avec trouble le vieillard irrité et paraissait trembler sous la certitude que sa fourberie était complétement découverte.

— Mais, poursuivit l'oncle Jean, il t'échappera, mon argent! Tu t'imaginais que je mourrais cette nuit? Non, non, Dieu me donnera encore la force de te punir, scélérat. Demain, demain, je déchire mon testament; tu

n'auras rien, toi! rien que ma malédiction! Demain je ferai appeler Cécile, le notaire, des témoins... et des gendarmes pour te mener en prison. Je t'accuserai, je te ferai punir comme tu le mérites... Ah! tu croyais que j'étais mort? Tu verras...

— Ah! ah! dit Mathias avec un amer dédain, personne ne vous entendra.

— Demain il fera jour, répondit l'oncle Jean; j'appellerai et je crierai si longtemps et si obstinément que quelqu'un finira par m'entendre.

Mathias, sans parler, arrêta un regard fixe sur les yeux du vieillard, dont les dernières paroles semblaient avoir fait sur lui une profonde impression. D'abord sa physionomie, devenue sérieuse, attestait une grave méditation. Peu à peu ses lèvres se retroussèrent et reprirent leur ignoble sourire, et il s'approcha du lit. Il écarta la table, se posta de nouveau devant le vieillard les bras croisés, et l'apostropha ainsi d'un ton railleur :

— Votre folie me fait rire. Vous croyiez donc que j'ai vécu ici dix ans comme un esclave, que pendant dix ans je vous ai flatté comme un chien... par affection pour vous? Vous croyiez que, dix années durant, j'ai accepté une nourriture bonne à jeter aux porcs... par goût? Vous vous imaginiez que j'ai passé les dix plus belles années de ma vie dans cette affreuse solitude... parce que je n'aime pas la vie? Vous croyiez que j'ai fait l'hypocrite, que j'ai trompé, calomnié, et tout ce que vous voudrez encore... sans but et sans espoir de récompense? Vous m'estimiez donc plus naïf et plus stupide qu'un enfant? Non, non, si je vous ai sacrifié ma vo-

lonté, mes goûts, mon honnêteté, ma vie, mon âme... vous paierez tout cela, vous le paierez au poids de l'or!

— Tu n'auras rien! rien! grommela le vieillard avec aigreur.

— Rien? reprit Mathias, cela vous est commode à dire; mais vous avez perdu la tête. Vous ne redoutez donc pas ce que je puis faire? Vous oubliez que vous êtes à ma merci, ni plus ni moins que si nous étions au milieu d'un désert, et que personne ne peut voir comment je réclame mon paiement? Vous m'appelez scélérat, vous me nommez assassin? Vous ne croyez donc pas à vos propres paroles, puisque vous provoquez le lion qui peut vous dévorer... qui vous dévorera si vous ne rassasiez sa faim? J'ai faim de votre or, oncle Jean. Rassasiez-moi, rassasiez-moi, ou...

En disant ces mots, il fixa des yeux si enflammés, si féroces, sur le vieillard, que celui-ci, poussant de nouveaux cris, se rejeta en arrière dans son lit.

— Rassasiez-moi! rassasiez-moi! cria Mathias tout à fait hors de lui et en grinçant des dents comme s'il était prêt à commettre un meurtre.

— Mon Dieu, au secours! s'écria le malade en tendant ses mains tremblantes. Mathias, Mathias, que voulez-vous?

— Je veux vos clefs, hurla Mathias; vos clefs, vous dis-je!

Le vieillard ne répondit pas; mais la demande de Mathias parut lui inspirer encore plus de terreur que ses menaces. Il fit un mouvement convulsif sous la cou-

verture et demeura immobile, le corps ramassé, comme pour résister à une agression.

— Ah ! ah ! s'écria Mathias, je le sais bien, tu me donnerais plutôt ton âme que tes clefs ; mais je les aurai, il me les faut ; retiens-les de tes deux mains, je saurai bien te les arracher ! Donne, donne !

Il se jeta sur le malade, et fourra sa main sous la couverture à la recherche des clefs. Il tira, secoua, lutta, frappa, mugit comme un taureau furieux... mais les mains du vieillard se crispaient avec tant de force sur les clefs, que pour les lui enlever il eût fallu lui arracher les bras.

Las, épuisé, retenu peut-être par une pensée terrible, Mathias lâcha les clefs et cessa la lutte. Il se replaça debout devant le lit, et, tout haletant, regarda le vieillard qui avait caché les clefs sous la couverture.

Une transformation qui échappe à toute description s'opéra dans la physionomie de Mathias ; son visage, qui n'exprimait habituellement que la haine et la méchanceté, prit tout à coup une expression si égarée, si sauvage, si infernale, qu'il en devint méconnaissable de rage et de férocité. Ses joues se contractèrent, ses dents grincèrent, une affreuse pâleur décolora son visage, ses cheveux se dressèrent comme les poils de l'hyène. Il cria d'une voix rauque et ardente :

— Ah ! tu ne veux pas me payer ? Tu vis encore ? Eh bien, la mort me paiera !

Il bondit sur le lit comme une bête fauve, s'accroupit sur le malade, posa les deux coudes sur sa poitrine et appuya de manière à l'écraser.

Un râlement lugubre se fit entendre, les membres du vieillard se raidirent tout frémissants et retombèrent inanimés.

Mathias saisit les clefs et brisa d'une seule secousse le cordon par lequel elles étaient attachées au cou de l'oncle Jean. — Il s'éloigna lentement du lit.

Il s'arrêta, s'appuyant d'une main sur la table, tremblant d'effroi ou de fatigue, à ce point que le tremblement se communiquait au plancher. Son œil était fixé sur le corps immobile de sa victime; une sueur froide perlait sur son front et ses joues.

Peut-être se repentait-il; peut-être les conséquences de son épouvantable forfait le faisaient-elles frémir. Quoi qu'il en fût, il demeura longtemps comme anéanti, jusqu'à ce qu'enfin un bruit rauque et effrayant s'échappa de sa gorge contractée.

Il prit la lampe machinalement et d'une main incertaine, s'approcha de la porte et l'ouvrit.

Un cri d'angoisse lui échappa... La mendiante était devant lui! Placée derrière la porte, peut-être avait-elle entendu, peut-être avait-elle vu par le trou de la serrure ce qui venait de se passer!

Mathias, les yeux étincelants, regarda la femme, qui ne paraissait pas savoir la cause de son émotion; il leva le trousseau de clefs comme s'il eût voulu l'en frapper à la tête.

— Que venez-vous faire ici? hurla-t-il.

— Je croyais que vous m'aviez appelée, répondit la mendiante en reculant et avec l'intention visible de s'échapper. Est-ce peut-être l'oncle Jean qui a appelé?

Allons, allons, ne soyez pas si fâché; je vais m'en retourner comme je suis venue.

Mathias laissa retomber à son côté la main qui tenait les clefs, et dit à la pauvresse d'une voix frémissante :

— L'oncle Jean a été frappé d'apoplexie; je crois qu'il est mort. Allez près de lui... non, descendez... fermez bien toutes les portes; et puis voyez s'il est mort... donnez-lui du vinaigre...

Le scélérat troublé ne savait plus ce qu'il disait, tant son système nerveux était violemment ébranlé par le forfait atroce que lui avait inspiré sa cruauté.

Il gagna d'un pas chancelant une lourde porte, trouva la clef après quelques tâtonnements, et entra dans un sombre conduit qui s'étendait d'une extrémité du bâtiment à l'autre. La petite lampe éclairait à peine les murailles et jetait autour de lui une pâle lueur impuissante à dissiper les ténèbres.

Il s'avança d'un pas mal assuré et à tâtons dans ce lieu qui lui était inconnu; peut-être avait-il peur, peut-être sa conscience faisait-elle déjà apparaître à son regard troublé la juste punition que Dieu réservait à son crime. Quelle n'eût pas été sa terreur s'il eût pu voir l'ombre humaine qui le suivait de loin dans l'obscurité!

Tout à coup il entendit apparemment un bruit derrière lui, car il tourna la tête et s'arrêta. Mais il poursuivit bientôt son chemin jusqu'à ce qu'une porte aussi bizarre que la première l'empêchât d'aller plus loin. C'était une petite porte, basse et ronde, dont la surface était tellement couverte de plaques de fer et de gros

clous qu'à peine on pouvait en distinguer le bois. Une large serrure, rougie par la rouille, s'attachait à la muraille, et une épaisse barre de fer placée en travers de la porte fermait cette entrée du trésor de l'avare.

Le cœur palpitant, Mathias fit, avec un pénible effort, tourner la clef dans la serrure et écarta tous les obstacles. Il descendit les marches d'un escalier et se trouva dans un caveau spacieux.

Une fois dans le lieu même où devaient être cachés les trésors de l'oncle Jean, l'assassin oublia son forfait; sa conscience se tut, la peur l'abandonna tout à fait. Il ne ressentit plus d'autre émotion que le désir ardent de voir de l'or, de toucher de l'or, d'avoir de l'or. Sur son visage se peignit le sourire de l'extase, dans ses yeux rayonna le feu de la convoitise.

La lampe à la main, il fit en furetant le tour du caveau. Il ne découvrit rien, rien que les quatre murailles nues, et près de l'escalier une lourde pierre qui avait visiblement servi de siége. Il se mit à trembler; l'anxiété et la déception contractèrent ses traits.

— Comment! dit-il d'une voix sourde et abattue, l'argent ne serait pas ici? Il n'y a pourtant aucune issue. C'est impossible! Ah! que vois-je? n'est-ce pas un trou de serrure?

Il poussa un éclat de rire et, fou de joie, s'élança vers le point remarqué; puis cherchant la clef et ouvrant enfin une cachette pratiquée dans l'épaisseur de la muraille, il s'écria :

— Ah! ah! voilà le trésor! Trois sacs! quatre... cinq sacs! de l'or! de l'or!

Transporté de joie, il prit d'une main tremblante un des sacs de toile, et se mit en devoir de dénouer le cordon qui le fermait; mais une peur subite le fit tout à coup tressaillir : le sac échappa à sa main. Il se tourna vers l'escalier et écouta tout tremblant. Il lui semblait avoir entendu un bruit à la porte du caveau, un bruit semblable au grincement d'un verrou.

Il demeura pendant quelques instants immobile et frissonnant; pas le moindre bruit ne se fit entendre. Peu à peu la sécurité lui revint; il ramassa le sac tombé à terre en se disant :

— Ah! ce n'est rien : c'est la serrure qui s'est refermée! Vite, ouvrons le sac!

Une expression de dédain crispa ses lèvres au moment où, ayant plongé la main dans le sac, il en retira une poignée de pièces de monnaie :

— Du cuivre! murmura-t-il, du cuivre!

Et il laissa tomber le sac pour en prendre un autre.

— Du cuivre! toujours du cuivre! s'écria-t-il avec une émotion croissante.

Et il répétait la triste exclamation : du cuivre! chaque fois qu'il ouvrait un nouveau sac.

A mesure que sa perquisition avançait, ses joues pâlissaient davantage; une sueur froide perlait sur son front, sa poitrine oppressée respirait avec peine.

Enfin il saisit le dernier sac, et quand, vacillant sur ses jambes, il en eut dénoué le cordon, le cri d'angoisse : cuivre! cuivre! s'échappa encore une fois de sa bouche contractée.

Tandis qu'il froissait convulsivement de la main gau-

che le sac fatal qui venait de briser si cruellement son dernier espoir de trouver de l'or, il plongea la main droite dans la cachette, et la fouilla fiévreusement pour s'assurer qu'aucun autre objet n'y était caché : elle était vide, sa main ne rencontra rien. Non encore satisfait, il introduisit la lampe et avança la tête dans la cavité; il ne vit rien que des pierres unies.

Un cri lugubre mourut dans sa gorge contractée; d'un pas chancelant il gagna la pierre, s'y affaissa exténué et posa la lampe sur le sol.

Il resta un instant assis, la main sur le front, le regard vitreux et perdu dans les ténèbres. Puis il dit d'un ton qui dénotait en même temps l'abattement et la colère :

— Quelques livres de cuivre ! Ainsi ce serait là le prix de dix années de servitude et de misère? le prix d'un meurtre... le prix de mon âme! Oh! oncle Jean... traître, hypocrite, voleur ! Il m'a trompé... il m'a volé... C'est donc là ce bonheur si longtemps attendu! la richesse, le luxe, la grandeur... un monceau de cuivre. Malédiction! je l'ai tué... eh bien, ne l'a-t-il pas mérité? Ah! j'aurais dû le faire mourir lentement, dans de longues tortures, le traître !

Il se tut et demeura les yeux fixés sur le pavé. Bientôt des larmes s'échappèrent de ses yeux : le lâche scélérat se mit à pleurer et à sangloter comme un enfant. Cependant cette tristesse ne le maîtrisa pas longtemps. Il proféra un affreux blasphème, bondit debout, saisit le sac qui gisait à ses pieds, hurla des cris inarticulés, et lança dans sa fureur le lourd sac au bout du caveau. Un résonnement creux répondit au choc du métal.

— Ah! s'écria Mathias avec une joyeuse surprise, qu'est-ce que cela?

Et courant avec la lampe il tomba à genoux dans un coin de la cave, et dans sa joie insensée, il se mit à frapper des poings le sol retentissant, et à faire de la tête des signes affirmatifs.

Il eut bientôt soulevé une petite trappe, et son regard plongea avec délices dans le réduit dont il venait de lever le couvercle; là aussi gisaient des sacs de toile remplis d'argent.

— Stupide trompeur! murmura Mathias en retirant un sac; il tend un piége, il met une amorce; il cache un peu de cuivre dans un lieu qui frappe l'œil de prime abord... Mais cela n'a pas réussi, voici le magot!

— De l'or! c'est de l'or! s'écria-t-il soudain d'une voix si étrange qu'on eût cru entendre les cris de joie d'un enfant. De l'or? Et celui-ci? que sera-ce? de l'or! encore de l'or! Et le troisième? de l'or! toujours de l'or!

Quand il eut tiré et ouvert un certain nombre de sacs et qu'il ne resta plus rien dans le trou, il rampa en quelque sorte en arrière, et oubliant le monde entier il s'assit et se mit à verser le contenu de tous les sacs sur ses genoux.

Il contempla un instant d'un œil fixe ce monceau d'or; à en juger par l'expression de son visage on eût dit qu'il voyait s'ouvrir devant lui le ciel et toutes ses béatitudes. C'était une extase de jouissance telle qu'elle ressemblait à la folie.

— Ah! ah! murmura-t-il, que c'est beau! comme

Digitized by Google

cela brille ! Cela vit d'éclat et de splendeur ! Et combien il y en a ! A la bonne heure, voilà le prix de mon âme ! C'est bien payé ; elle ne vaut pas autant. Ah ! ah ! vivre, jouir, savourer tous les plaisirs, faire le monsieur, avoir des domestiques, manger, boire, aller en équipage, être puissant, être flatté par tous, briser tout ce qui me résiste ou ne s'incline pas jusque dans la poussière devant mon orgueil ! Tout cela gît là... là, dans cet argent inanimé, dans ce métal étincelant ! Oh ! que je le touche, que je le tâte, que je le possède !

Et tout à fait hors de lui il se mit à baigner ses mains dans l'or, en poussant mille exclamations de bonheur, et comptant et recomptant l'argent sans but apparent.

Depuis longtemps il jouissait ainsi dans un complet oubli de toutes choses, quand la lumière de la lampe vint à pâlir. Sa physionomie devint tout à coup soucieuse ; son regard fit avec anxiété le tour du caveau ; il se leva et dit en passant la main sur son front :

— Qu'est-ce ? que viens-je faire ici ? Suis-je fou ? ah ! vite... il me faut cacher cet or ailleurs, pour que personne ne le puisse trouver sauf moi... Vite, la lumière faiblit, il n'y a plus d'huile...

Ce disant, il remplit d'or deux des plus grands sacs, en prit un sous chaque bras, et surchargé ainsi, il gravit l'escalier. Arrivé à la porte, il posa son fardeau sur une marche et mit la clef dans la serrure... Mais il eut beau tourner et retourner, quelque effort qu'il fît, la porte ne bougeait pas ; elle semblait scellée dans le mur tant elle restait inébranlable, bien que le pêne jouât sous la pression de la clef.

Mathias se prit à trembler; un frisson glacé parcourut tous ses membres : cependant il ne put, il n'osa ajouter foi à ses craintes, à ses inquiétudes, et tenta encore d'énergiques efforts pour ouvrir la porte. Il fit jouer la clef de toutes façons, il se raidit contre la porte et chercha à la jeter hors de ses gonds. Ce rude travail faisait couler la sueur sur son front... Rien ne réussissait, rien ne donnait même quelque espoir.

Enfin, épuisé de lassitude, il s'affaissa comme anéanti, et dit en laissant tomber avec désespoir sa tête sur sa poitrine.

— C'est épouvantable ! Fermée en dehors !... Non, non, c'est impossible... je me trompe... Qui l'aurait fait? Catherine? Et sa part de l'héritage ? Ciel ! la lumière pâlit... la lampe... la lampe est éteinte ! Hâtons-nous... encore un effort !

Il remit la clef dans la serrure, et la fit manœuvrer si longtemps et si fiévreusement que ses mains en furent tout endolories et couvertes de meurtrissures; son dos, ses épaules, ses genoux s'ensanglantèrent dans ces efforts surhumains. Des cris rauques et sauvages accompagnaient ce travail désespéré. Rien ne réussit; la porte resta inébranlable.

Convaincu de l'inutilité de ses tentatives, Mathias descendit l'escalier et se mit à parcourir comme un insensé l'obscur caveau. De profondes ténèbres l'entouraient; son regard ne découvrait pas la moindre lueur; on eût dit une tombe close.

Le misérable s'arrachait les cheveux et se frappait violemment le front; il allait à pas précipités d'un coin

à l'autre du caveau, comme s'il eût cherché une issue pour s'enfuir ; il se lamentait, pleurait, blasphémait, entrait en fureur, poussait des cris et prononçait des mots inintelligibles ; — il monta l'escalier, alla crier à travers la serrure le nom de Catherine, heurta, secoua de nouveau la porte, puis se remit à tourner comme une bête fauve autour de sa prison jusqu'à ce qu'il se heurtât contre la pierre et s'y affaissât enfin, épuisé de lassitude.

— Voilà donc la fin de mon pénible et incessant labeur, murmura-t-il d'une voix sombre. Pour posséder de l'or, je me suis fait démon... ; — j'ai tué un homme ! Et maintenant... maintenant me voici enfermé dans un sombre cachot... personne ne peut m'entendre. Peut-être... peut-être vais-je mourir ici... mourir de faim. Horreur ! Et si Dieu l'avait décidé ainsi ? C'est comme cela que je voulais en finir avec l'oncle Jean, par la faim. Mourir ! mourir au milieu de l'or ! Râler, agoniser sur des monceaux d'or ! Avoir sous la main le moyen de trouver sur la terre bonheur, puissance, délices de toute sorte, et mourir comme un chien, tomber dans l'enfer pour y brûler éternellement, être maudit et insulté comme un scélérat trop stupide pour réussir dans le mal ! Malédiction !

Ce dernier mot résonna lugubrement sous la voûte... Aucun autre bruit ne vint rompre le silence.

Plus tard on entendit dans les ténèbres des soupirs et des sanglots.

Depuis longtemps déjà Mathias était assis sur la pierre ; plus d'une fois il s'était levé pour revenir bien-

Digitized by Google

tôt à sa place; quand il vit tout à coup un rayon de lumière sur le mur, rayon qui semblait pénétrer dans le caveau à travers le trou de la serrure.

Il bondit avec un transport de joie, franchit l'escalier, et appliquant la bouche sur la serrure, il dit tout tremblant d'espoir et de bonheur :

— Catherine, chère Catherine, est-ce vous?

— C'est moi, répondit-on.

— Ah! Catherine, voyez un peu ce qu'il y a en dehors à la porte; elle ne veut pas s'ouvrir.

— Je le crois bien, je l'ai barricadée avec la barre de fer, répliqua la voix.

— Comment? pourquoi? Catherine, chère Catherine, ne plaisantez pas; pour l'amour de Dieu, ouvrez!

— Vraiment? vous espérez cela? dit la voix : j'ai pris dans un piége une bête venimeuse — et j'ouvrirais la trappe pour me faire mordre moi et les autres? Faites un acte de contrition, Mathias; c'en est fait de vous : Dieu et la pauvre Catherine ont enfin trouvé leur heure!

Mathias pénétra le dessein de la mendiante et frissonna de terreur. Il s'écria d'une voix tremblante :

— Catherine, j'ai ici un sac rempli d'or. Il est pour vous.

— Je ne veux pas d'argent volé.

— Deux sacs pleins d'or, Catherine! Ah! ouvrez-moi, ouvrez-moi!

Il n'obtint pas de réponse et reprit :

— Catherine, il y a quatre sacs pour vous. Écoutez, écoutez, c'est tout or.

Et il éparpilla sur les marches de l'escalier une poi-

gnée de pièces dans l'espoir que leur son séduirait la pauvre femme.

Un éclat de rire salua ce dernier effort.

— Catherine, reprit-il d'une voix suppliante, je vous épouserai : nous aurons tout pour nous deux. Il y a tant, oh ! tant !

— Voleur, assassin, lâche, riposta rudement Catherine.

— Ah ! Catherine, dit Mathias d'une voix plaintive, me voici à genoux dans l'obscurité, je tends vers vous mes mains tremblantes et j'implore votre secours. Ayez pitié de moi ! Soyez miséricordieuse. Ouvrez la porte : je vous aimerai, je vous serai reconnaissant ma vie entière.

— J'ai pitié de vous, répondit Catherine.

— Ah ! s'écria Mathias avec espoir, je savais bien que vous me délivreriez.

— J'ai pitié de vous, reprit ironiquement la pauvre femme, pitié comme vous avez eu pitié de Cécile ; je suis compatissante envers vous comme vous l'avez été pour l'oncle Jean votre bienfaiteur... Mais je ne suis pas venue pour cela, Mathias : je voulais vous montrer quelque chose. Regardez par le trou de la serrure ce que je tiens en main ; regardez ce que je fais.

Mathias appliqua son œil au trou, et comme il y avait de la lumière au dehors, il put voir assez bien ce que faisait la mendiante.

Celle-ci déploya un papier, et dit :

— Le voyez-vous ? Vous avez assassiné le vieux homme malade parce que vous aviez un testament qui devait

vous rendre propriétaire de toute sa fortune. Il ne mourait pas assez vite. Croyez-vous encore qu'on ne peut vous enlever son héritage? Ce testament était caché dans le tiroir le plus profond de l'armoire de votre chambre. Catherine est pauvre, mais elle sait lire..... Écoutez plutôt.

Elle lut d'une voix claire en appuyant sur chaque mot :

— Je déclare instituer pour mon unique héritier Charles Dominique Mathias... Et c'est l'expression de ma dernière volonté.

— Mon testament! mon testament! hurla Mathias avec désespoir.

— Et maintenant, voyez ce que je fais, reprit la mendiante.

— Ciel! s'écria Mathias, elle le déchire! Mon espérance, ma vie! Catherine, vous m'assassinez!

Il s'aperçut au mouvement de la lumière que la femme allait s'éloigner. Il fit encore un suprême effort et cria d'un ton déchirant :

— Catherine! Catherine... ah! ne vous en allez pas. Ouvrez-moi! ouvrez-moi! Vous voulez donc me faire mourir de faim dans cet affreux cachot!

— Ce serait une juste punition de Dieu, répondit la mendiante, si tu mourais comme tu voulais faire mourir l'oncle Jean; mais une mort pareille est trop douce pour toi! On viendra bientôt te délivrer. Je suis allée chez le bourgmestre; il a envoyé le garde champêtre chercher ceux qui t'ouvriront la porte de la cave et t'en laisseront sortir; mais tu en sortiras les mains liées sur

Digitized by Google

le dos. La prison t'attend. C'est sur l'échafaud que tu expieras ton crime, sur l'échafaud que tu laisseras ta tête, et tu paraîtras comme un meurtrier devant Dieu qui connaît ton infernale scélératesse !

Mathias, immobile derrière la porte et comme pétrifié, vit en frissonnant, à travers la serrure, Catherine qui s'éloignait avec la lumière. Lorsque le dernier reflet de la lampe échappa à son regard, un cri horrible sortit de sa poitrine, il tomba comme un cadavre, et son corps roula sur les marches de l'escalier jusqu'au sol du caveau.

## IX

Les premières lueurs du matin jetaient une teinte bleuâtre dans la chambre où Mathias avait commis sur le vieillard malade son attentat meurtrier.

Sur la table brûlaient deux cierges de cire jaune placés aux côtés d'un crucifix. Une branche de buis était posée dans un verre d'eau bénite.

Le corps immobile du vieillard était étendu sur le dos dans le lit. A voir ses traits pâles et décomposés, on n'eût pas douté que la mort n'eût depuis longtemps déjà éteint la dernière étincelle de vie dans le sein de ce cadavre. Cette conjecture n'eût cependant pas été tout à fait fondée, car la poitrine du vieillard se soulevait encore avec force, comme s'il eût soutenu la lutte suprême de l'agonie et comme si son âme eût fait effort pour s'arracher aux liens corporels.

Au-dessus du visage du vieillard était penchée une

jeune fille qui épiait en lui chaque signe de vie avec une ardente attention, et tremblait, et pleurait de douleur ou d'espoir, selon que le malade tombait dans une immobilité inquiétante ou que sa respiration devenait plus distincte.

C'était Cécile qui depuis une heure avait silencieusement versé un torrent de larmes, et qui, brisée par la douleur, s'était efforcée de rappeler par son souffle et par ses baisers son pauvre vieil oncle à la vie.

Jeannette se tenait au chevet du lit, prête à seconder Cécile dans les soins qu'elle prodiguait au moribond.

Plus loin, au fond de la chambre, Barthélemy et sa mère agenouillés, adressaient à voix basse et les mains jointes une fervente prière à Dieu.

Le curé était déjà venu près du malade et lui avait administré les saintes huiles; le médecin, appelé aussi, avait déclaré que le vieillard était épuisé par la faim. Sur quoi il avait ordonné qu'on lui donnât par cuillerées un peu de bouillon de viande et une potion qu'il avait prescrite. La jatte et la fiole qui se trouvaient auprès du lit contenaient les deux remèdes.

Déjà Cécile avait introduit avec précaution plusieurs cuillerées de bouillon dans la bouche de son oncle; elle croyait remarquer que cela lui faisait du bien et passait peu à peu avec plus de facilité par le gosier, comme si le malade lui-même eût avalé la bienfaisante boisson avec avidité.

Au moment où, après avoir porté à la bouche du vieillard une nouvelle cuillerée, elle allait se retirer, il lui sembla que les lèvres du vieillard se remuaient.

Digitized by Google

Cette vue la rendit toute tremblante. Elle lui donna une seconde cuillerée; il l'avala avec un mouvement apparent du gosier.

Frémissante d'espoir et tout à fait hors d'elle, elle continua à lui donner du bouillon en attachant sur son visage un regard plein d'anxiété.

Tout à coup un frisson convulsif parut courir dans les membres du malade. Il se raidit et demeura immobile; la respiration même parut arrêtée.

Un cri si douloureux et si navrant échappa à Cécile que Barthélemy et sa mère tressaillirent épouvantés et s'approchèrent précipitamment du lit.

Cécile, la tête penchée sur le sein de son oncle, sanglotait tout haut et baignait de larmes brûlantes le cou du vieillard. Elle mêlait aux déchirantes expressions de la douleur les douces paroles de la tendresse et de l'amour, et baisait de temps en temps les lèvres glacées de celui dont elle déplorait la mort.

Mais bientôt un second cri lui échappa, cri de surprise et de joie. L'oncle Jean remuait les lèvres, il ouvrait et fermait la bouche, comme si ce corps épuisé eût machinalement demandé de la nourriture.

La jeune fille bondit et lui présenta avec une agitation fébrile deux ou trois cuillerées de bouillon; dans sa joie, elle lui aurait probablement fait prendre toute la jatte, si la crainte de contrevenir à l'ordonnance du médecin ne l'eût retenue.

Elle déposa donc la cuiller, se pencha sur son visage et épia l'effet que produirait sur lui la nouvelle nourriture qu'il avait prise.

Soudain le malade ouvrit les yeux, et son regard se fixa sur le doux visage qui lui souriait, comme si ce visage lui était inconnu.

— Mon oncle, mon père, vous vivez! Merci, ô mon Dieu! s'écria Cécile d'une voix pénétrée.

Le vieillard referma les yeux et resta un instant dans une immobilité complète. Puis son regard se porta de nouveau sur la jeune fille, et il la considéra longtemps comme s'il demandait à sa mémoire qui elle pouvait être. Son bras fit un mouvement inaperçu, il le souleva lentement, le passa au cou de sa nièce, attira sa tête à lui et l'embrassa en disant d'une voix éteinte :

— Cécile!

Cette parole, ce nom, ce baiser, parurent frapper Cécile d'égarement; elle se dégagea de l'étreinte de son oncle, et dit d'une voix vibrante d'émotion aux autres personnes qui se tenaient près du lit :

— Priez! oh! priez!

Et elle-même tomba à genoux devant le crucifix et tendit les mains vers l'image de Jésus mourant.

Elle s'abîma pendant quelques instants dans la plus ardente prière que puisse inspirer la reconnaissance, puis se releva, et revint au chevet du lit.

Le vieillard s'était tourné sur le côté et parcourait la chambre d'un regard incertain et étonné; il montra du doigt les trois personnes encore agenouillées sur le plancher.

— Qui est là? demanda-t-il d'une voix faible.

— Mon Dieu, mon Dieu, il vit, il parle, il guérira, mon pauvre oncle, mon excellent père! s'écria Cécile en sai-

sissant les deux mains du malade et en les pressant de la plus affectueuse étreinte.

Le vieillard sourit doucement; mais son regard se tourna de nouveau d'un air interrogateur vers les personnes agenouillées.

— C'est Barthélemy, Barthélemy qui prie pour vous, mon cher oncle, dit Cécile... et puis sa mère et sa sœur Jeannette qui supplient Dieu de nous accorder votre guérison.

— Barthélemy? murmura le vieillard comme s'il n'eût pas compris. Barthélemy? il prie Dieu? pour moi?

— Venez, venez, s'écria la jeune fille; Barthélemy, mère Anne, Seigneur Dieu, mon oncle se guérit; il reconnaît sa pauvre Cécile. Venez!

Tous se levèrent et s'approchèrent du lit.

Le vieillard promena tour à tour les yeux sur chaque visage et parut considérer avec une attention particulière le jeune homme qui se trouvait tout près de lui et sur les joues duquel coulaient des larmes de joie. Au bout d'un instant, il tendit sa main amaigrie à Barthélemy et l'attira lentement à lui jusqu'à ce qu'il pût poser ses lèvres sur le front du bien-aimé de Cécile; il lui donna un baiser, — le baiser sacré de la réconciliation peut-être!

Cécile chancela et dut s'appuyer à la table pour ne pas tomber. L'action affectueuse de son oncle l'avait tellement frappée qu'elle frissonnait et semblait près de s'évanouir sous le poids de son émotion. Les autres témoins de cette scène n'étaient pas moins touchés, de nouvelles larmes jaillirent de tous les yeux.

Tout à coup la mendiante entra précipitamment dans la chambre :

— Cécile, Barthélemy, Jeannette, venez vite ! dit-elle... venez vite en bas !

Elle s'approcha du lit, vit avec étonnement le bon état du vieillard et ajouta :

— Ah ! que Dieu en soit remercié dans le ciel ! Mère Anne, restez ici ; mais il faut que Barthélemy, Cécile et Jeannette voient la fin de mon œuvre... Vite, descendez tous !

Et comme personne ne semblait la comprendre et ne faisait un mouvement pour la suivre, elle prit Barthélemy et Cécile par la main et les entraîna hors de la chambre.

En bas, devant la porte du vieux couvent, une foule de gens étaient réunis dans l'attente de quelque chose. Ils parlaient avec irritation et avec horreur de la tentative de meurtre commise par Mathias sur le vieillard, et se réjouissaient de ce qu'il allait recevoir la récompense de sa perversité. Les gendarmes avaient traversé le village, et les habitants avaient suivi jusqu'au couvent les agents de la loi.

Cécile et Barthélemy se trouvaient dans la chambre du rez-de-chaussée sans savoir à quel spectacle la mendiante voulait les faire assister.

Soudain ils entendirent dans l'allée qui conduisait à la partie postérieure du bâtiment un bruit de pas pesants et le cliquetis des armes.

Tandis qu'ils écoutaient avec surprise et crainte, et que la mendiante souriait triomphalement, deux gendarmes

apparurent dans la chambre, puis deux autres, et, entre ceux-ci, Mathias, les mains liées derrière le dos, la tête penchée sur la poitrine, pâle, confus, tremblant et comme anéanti.

Cécile couvrit ses yeux de ses deux mains, jeta un cri et se tourna vers le mur pour ne pas voir cette scène; Barthélemy, comme pétrifié, contemplait fixement le terrible cortége qui défilait devant lui.

— Regardez, s'écria la mendiante, voilà comme Dieu punit le mal! et il a choisi une pauvre mendiante pour son instrument!

Et comme les gendarmes s'approchaient de la porte avec le prisonnier, elle s'écria encore :

— Monstre d'hypocrisie, assassin! cours, hâte-toi! l'échafaud, la guillotine... et pour finir, l'enfer, l'enfer et le feu éternel!

Mathias, accompagné des gendarmes, sortit du couvent. Lorsque les paysans et les paysannes le virent paraître, il s'éleva contre lui une telle clameur de vengeance, qu'il courba encore plus bas la tête sur la poitrine et trembla comme s'il eût craint que sa dernière heure fût sur le point de sonner. Il était pâle comme un mort, ses cheveux étaient en désordre, ses vêtements sales et déchirés... ses mains étaient couvertes de sang desséché, tant il s'était meurtri et blessé en s'efforçant d'arracher de ses gonds la porte du caveau.

La vue de ce sang auquel ils attribuaient une origine criminelle transporta de fureur les paysans.

Ils s'excitaient l'un l'autre par mille cris à tirer vengeance du coupable, ils voulaient s'emparer de celui-ci,

Digitized by Google

et sans nul doute ils en eussent fait une justice sommaire et terrible, si les gendarmes, comprenant le danger, n'eussent tiré leurs sabres pour défendre au besoin le prisonnier.

Les paysans irrités renoncèrent à leurs projets de violence, mais ils accompagnèrent les gendarmes jusqu'au village en accablant l'assassin de menaces et d'imprécations, jusqu'à ce que celui-ci disparut à leurs yeux avec ses gardes sur la chaussée qui conduit à la ville.

Dix années se sont écoulées depuis lors. Le vieux couvent s'est transformé en une vaste ferme dont les étables renferment trois chevaux et douze vaches; servantes et valets s'empressent à l'envi; le bruit du travail y retentit joyeusement du matin jusqu'au soir. Les fenêtres sont peintes en vert; les murs sont réparés et blanchis; tout y atteste l'aisance et le bonheur.

Lorsque le soleil brille on voit, assis sur le banc à côté de la porte, un vieillard caduc dont les mains engourdies par l'âge tremblent sans cesse. Auprès de lui une vieille femme est occupée à tricoter; le vieillard joue avec deux petits enfants, un garçon et une fille, auxquels il parle d'économie en leur assurant que c'est la source de toute richesse. Ce sont les enfants de sa nièce Cécile; Barthélemy est leur père, et ils nomment la vieille femme grand'mère Anne.

Le vieil oncle a prêté à Barthélemy beaucoup d'argent... à intérêt, à un petit intérêt. Ces revenus, qui lui sont régulièrement payés, il les épargne pour le petit garçon assis sur ses genoux. Il aime tant ce petit mar-

Digitized by Google

mot! C'est son filleul, et comme lui il s'appelle Jean! Il est si heureux dans ses vieux jours, le bon oncle! Il chicane bien et glose sans cesse sur ce que les domestiques mangent trop et sur la légèreté avec laquelle se font les dépenses de toute espèce; mais Barthélemy et Cécile le laissent dire et ne se fâchent jamais de ce qu'il dit, de sorte que tout le monde est content.

Catherine, la pauvre veuve, habite la ferme de la Chapelle; ses enfants sont déjà grands et travaillent avec zèle. Barthélemy vient à son aide; elle finira par devenir une fermière à son aise.

Jeannette est la femme du jardinier du château; elle vit au milieu des fleurs et est fort aimée de ses riches maîtres.

Le méchant seul souffre; il est en prison, et doit y demeurer jusqu'à ce que Dieu l'appelle devant son tribunal.

Digitized by Google

# L'AUBERGISTE DE VILLAGE

## — BAES GANSENDONCK —

### SOUVENIR

Dans un village de la Campine anversoise, entre Hoogstraten et Calmpthout, demeurait Pierre Gansendonck, baes[1] de l'auberge du *Saint-Sébastien*. Je l'ai connu après 1830, alors que j'étais soldat. Toutefois mes souvenirs de cette époque ne me rappellent rien sur son compte, sinon qu'il ne pouvait souffrir soldats ni paysans, et aimait par-dessus tout à avoir affaire aux officiers. Aussi était-il très-irrité contre le bourgmestre, parce que celui-ci avait pris le capitaine de la compagnie dans sa propre maison, placé les trois autres officiers chez le baron, le notaire et le docteur, et n'avait laissé à héberger à lui, Pierre Gansendonck, que le sergent-major votre très-humble serviteur.

1. Le mot *Baes* (prononcez *Bâze*) signifie proprement *maître;* on l'emploie dans le langage ordinaire pour désigner le chef de la maison, et plus spécialement le maître d'une auberge, d'un estaminet, d'un cabaret, etc.

Je me souviens aussi que je passais souvent mes heures de loisir à fabriquer toutes sortes de jouets pour la petite Lisa, fille de baes Gansendonck, et qui avait à peu près cinq ans. L'enfant était souffrante et semblait vouloir s'éteindre de consomption; cependant son regard d'ange était si séduisant, son visage pâle comme le marbre était si pur, sa voix argentine avait des intonations si douces, que je trouvais une sorte de bonheur à consoler et à récréer la petite malade par des jeux, des chansons ou des contes.

Aussi quels cris de désespoir jeta Lisa, quelles larmes amères baignèrent ses joues, quand les tambours battirent le roulement d'adieu, et que son bon ami le sergent-major se tint debout et le sac sur le dos, prêt à la quitter pour toujours!

Mais de semblables impressions s'effacent si vite dans une jeune âme! Depuis lors, je n'ai jamais plus songé à la petite Lisa, et sans doute l'enfant aussi m'a profondément oublié.

Il y a peu de temps, mes excursions à l'aventure dans la Campine me ramenèrent pour la première fois dans le même village. J'y entrai sans pressentiment comme aussi sans la moindre attente.

Cependant, je n'eus pas sitôt ressaisi au plus profond de ma mémoire l'image de l'église, des maisons et des arbres, qu'un sourire de bonheur et de surprise éclaira mon visage, et que ma poitrine se gonfla d'une joyeuse émotion. La vue de la vieille enseigne de l'auberge fit surtout battre mon cœur... Je penchai la tête et demeurai un instant immobile à suivre le cours des jeunes sou-

venirs qui se pressaient dans mon âme comme un flot brûlant et embaumé.

Combien notre âme doit avoir d'amour et de puissance, dans les jours de la jeunesse, pour enfermer à jamais en soi tout ce qui l'entoure, et l'envelopper d'affection comme d'un impérissable voile! Hommes, arbres, maisons, paroles, tout, — vivant ou inanimé, — tout devient une partie de notre être; à chaque objet nous attachons un souvenir aussi beau, aussi doux, que notre jeunesse elle-même. Notre âme déborde de force, elle lance des étincelles et des reflets de sa vie sur toute la création; et tandis que nous saluons d'un hymne joyeux et incessant le bonheur qui nous sourit à tous, enfants ou jeunes gens, dans un avenir sans bornes, tout dans la nature chante et se réjouit à l'unisson avec nous.

Ah! combien j'aime la bruyère, le tilleul, la ferme, la chapelle et tout ce qui me parlait au temps où les roses de la jeunesse et les lis de la chaste poésie des premières années couronnaient mon front! Ils ont partagé toutes mes jouissances; je les ai vus s'épanouir voluptueusement et resplendir sous la chaude lumière du soleil, alors que, dans ma joyeuse insouciance, je m'élançais dans le chemin inconnu des destinées humaines. Ce sont mes vieux compagnons de jeu, mes amis. Chacun d'eux me rappelle un souvenir agréable, une douce émotion; ils parlent la langue de mon cœur; toutes les fibres les plus délicates de mon âme tressaillent à leur appel avec une juvénile énergie, et, dans un calme et religieux attendrissement, je remercie le Seigneur de ce

Digitized by Google

qu'il laisse couler, même dans le cœur glacé de l'homme désenchanté, la bienfaisante source du souvenir.

Devant la porte de la vieille auberge, je me trouvai reporté comme par magie dans des temps meilleurs. Je revoyais mes camarades, mes officiers; le tambour battait au loin; j'entendais retentir le martial commandement; l'entraînante chanson de guerre s'élevait au-dessus des humbles et rustiques demeures, le cornet des chasseurs résonnait à l'ombre des tilleuls... mais au milieu de tout cela m'apparaissait, plus nette et plus précise encore, la calme et angélique image de Lisa me souriant du fond du passé.

La pensée humaine parcourt le monde des souvenirs avec plus de rapidité que l'éclair les espaces des cieux. A peine m'étais-je arrêté une minute, et déjà cinq beaux mois de ma vie avaient repassé tout éclatants sous mes yeux.

Je m'avançai vers l'auberge en doublant le pas, l'âme empressée, le front joyeux... — Je vais voir Lisa, me disais-je; elle ne pourra me reconnaître, je le sais, car l'enfant doit être devenue une belle jeune fille, mais rien que sa vue me réjouira... Elle était malade et languissante; peut-être gît-elle sous la terre dans le paisible cimetière! Loin de moi cette lugubre pensée que la froide raison vient jeter au milieu de mes ardents souvenirs!

Mais comme tout me semble étranger et triste dans l'auberge de *Saint-Sébastien!* Tout est changé, hommes et choses. Où est baes Gansendonck? Où est Lisa? Où est la table à tiroir sur laquelle j'ai joué avec mes

camarades tant de pintes de bière? Tout a disparu!

Pauvre Lisa! je vois encore près de la fenêtre le coin où tu reposais ta petite tête sur les genoux de ta mère, où je t'amusais avec un chariot de cartes traîné par quatre hannetons, où ton regard languissant, mais doux comme une prière, me remerciait de mon amitié.

J'avais tout oublié si profondément! Je ne savais même plus que je fusse venu jadis dans ce village; mais maintenant de chaque chose s'échappe une image, de chaque chose une voix : je revois tout, j'entends tout; tout redevient jeune et riant... même mon cœur, qui se retrouve en harmonique accord avec cette nature connue et aimée.

Douce Lisa, qui eût dit alors que je raconterais un jour ton histoire à mes compatriotes, comme je récréais autrefois ton âme par des contes enfantins!

La vie ressemble à ces grands fleuves de l'Amérique qui, pendant quelque temps, coulent paisiblement entre des rives souriantes, et soudain se précipitent du haut d'une montagne et s'abîment avec le fracas d'une tempête dans des gouffres hurlants, d'où leurs flots sortent écumants et brisés. L'homme est le brin de paille qui flotte sur le torrent; le calme voyage entre les rivages fleuris, c'est la jeunesse; la redoutable cascade, le gouffre dévorant, c'est la société humaine dans laquelle l'homme est jeté comme le brin de paille; il tombe, il s'abîme jusqu'au fond, il revient à la surface, il s'enfonce encore; il est tourmenté, froissé, harcelé, brisé... Qui peut savoir sur quel rivage le pauvre brin de paille sera jeté?

## I

Quand *néant* devient *quelque chose*, néant ne se reconnaît plus lui-même.

Baes Gansendonck était un singulier homme. Bien qu'il fût issu d'une des plus humbles familles du village, il s'était de bonne heure mis en tête qu'il était d'étoffe beaucoup plus noble que les autres paysans, — que lui seul en savait plus qu'une foule de savants réunis, — que si les affaires de la commune s'embrouillaient et marchaient à reculons, c'était uniquement parce que, malgré sa haute intelligence, il n'était pas bourgmestre, — et beaucoup d'autres choses du même genre.

Et cependant le pauvre homme ne savait ni lire ni écrire, et n'avait jamais eu occasion d'oublier grand'-chose... mais il avait beaucoup d'argent!

Sous ce rapport du moins il ressemblait à beaucoup de personnes considérables dont l'esprit se trouve aussi sous clef dans un coffre-fort, et dont la sagesse, placée à cinq pour cent, rentre chaque année dans leur cervelle avec les intérêts.

Les habitants du village, blessés chaque jour par l'orgueilleuse suffisance de baes Gansendonck, avaient peu à peu conçu une haine profonde contre lui, et lui donnaient le sobriquet railleur de *blaeskaek*[1].

Le baes du *Saint-Sébastien* était veuf et n'avait qu'un enfant. C'était une fille de dix-huit ou dix-neuf ans; bien qu'elle fût délicate et pâle, les traits de son

1. Vantard, fanfaron, hâbleur; prononcez *blâskâk*.

Digitized by Google

visage étaient si purs et si fins, son caractère était si doux et si aimable, qu'elle avait donné dans l'œil à beaucoup de jeunes gens. Selon les présomptueuses idées de son père, elle était beaucoup trop bonne, trop instruite et trop belle pour épouser le fils d'un paysan. Il l'avait placée pendant quelques années dans un pensionnat renommé, afin qu'elle y apprît le français et y gagnât des manières en harmonie avec la haute destinée qui l'attendait.

Heureusement Lisa ou Lisette, comme l'appelaient les paysans, était revenue toujours simple et ingénue, bien que des germes de vanité et d'étourderie eussent été jetés dans son âme : la pureté naturelle de son cœur avait étouffé ces semences de mal; et jusque dans les traces qui pouvaient en rester, sa virginale innocence mettait un charme qui faisait tout excuser en elle.

Selon la coutume, elle n'avait reçu qu'une demi-éducation; elle comprenait passablement le français, mais ne le parlait qu'imparfaitement. En revanche, elle savait broder d'une manière exquise, faire des pantoufles et des coussins de pied de mille couleurs, tricoter des perles, découper des fleurs de papier, dire le *bonjour* le plus gracieux, s'incliner et faire la révérence, danser selon toutes les règles de l'art, et elle possédait mille autres talents d'agrément qui, comme dit le proverbe, étaient de mise dans la rustique habitation de son père comme une fraise de dentelle au cou d'une vache.

Dès son enfance, Lisa avait été destinée pour femme à Karel, le fils du brasseur, l'un des plus beaux garçons que l'on pût trouver, avec cela fort à son aise pour un

Digitized by Google

villageois, et suffisamment instruit, vu qu'il avait passé quelques années au collége de Hoogstraten.

Toutefois l'étude l'avait peu changé; il aimait la liberté sans gêne de la vie champêtre, était joyeux comme un pinson, buvait et chantait en tout bien tout honneur avec chacun, plein de vie et de gaieté, ami et camarade de quiconque le connaissait.

La mort prématurée de son père l'avait forcé à quitter le collége pour venir en aide à sa mère en prenant la direction de la brasserie; et la bonne femme remerciait Dieu tous les jours de ce qu'il lui avait laissé pour consolation un si bon fils, car, en vérité, il n'y avait pas de jeune homme plus actif et plus brave.

La présence de Lisa faisait seule perdre à Karel sa franche vivacité d'esprit; devant elle il tombait dans une poétique gravité et de vagues rêveries. Assis près de la jeune fille aimée, il se faisait enfant avec elle, prenait plaisir à ses légères occupations, et épiait ses moindres désirs avec une religieuse attention. Elle était si délicate, si faible, mais elle était aussi si admirablement belle sa fiancée! Aussi le robuste et courageux garçon entourait-il la frêle jeune fille de respect, de déférence et de soins inquiets, comme si la vie d'une fleur languissante lui eût été confiée.

Pendant cinq ou six mois, baes Gansendonck n'avait pas vu grand mal à ce que sa fille devînt la femme de Karel. Il est vrai que cette union n'avait jamais pleinement satisfait son orgueil; mais comme, selon son opinion, le riche fils d'un brasseur n'était pas, à tout prendre, un paysan, il n'avait pas voulu rompre un en-

gagement pris de longue date, et avait même consenti à ce qu'on préparât et mît en état toutes choses pour le prochain mariage.

L'affaire des jeunes gens était donc sur un assez bon pied, quand le frère de baes Gansendonck, frère qui n'était pas marié, mourut après une courte maladie et laissa un bel héritage, lequel, bientôt après, vint s'ajouter dans l'auberge du *Saint-Sébastien*, en bonne monnaie sonnante à d'autres tas d'écus.

Pierre Gansendonck était d'avis, comme bien d'autres, que l'esprit, la noblesse et la supériorité d'un homme doivent se mesurer uniquement par l'argent qu'il possède; et, bien qu'il ne sût pas l'anglais, il était cependant tout porté par sa nature à regarder comme donnant à tout une réponse satisfaisante et irréfragable, cette sublime pensée britannique : *Combien cet homme pèse-t-il de livres d'argent?* Ce que dit d'ailleurs aussi le vieux proverbe flamand : L'argent, qui est muet, redresse ce qui est de travers et donne de l'esprit au sot.

Il va sans dire qu'avec un aussi beau système son orgueil ou plutôt sa folie s'était accrue plus encore que sa fortune. Il s'estimait maintenant l'égal au moins de monsieur le baron du village, car il croyait consciencieusement peser autant de livres que ce noble propriétaire.

A dater de ce jour baes Gansendonck se monta de plus en plus la tête, et se crut un des premiers personnages du pays. Il rêvait souvent, pendant des nuits entières, qu'il descendait d'une noble race; et même, durant le jour, cette pensée flatteuse le berçait et cares-

sait continuellement son esprit. Afin de s'affermir dans l'opinion qu'il avait de l'excellence de sa nature, il s'était souvent efforcé de découvrir quelle différence il pouvait y avoir entre un gentilhomme et lui; mais en réalité, il n'en trouvait pas.

Sa conscience lui disait bien de temps en temps qu'il était trop vieux pour apprendre le français, pour changer toute sa manière de vivre, et faire son entrée dans une société plus élevée. Mais s'il ne le pouvait plus, sa fille du moins était en état de monter en rang dans le monde et d'épouser le meilleur d'entre les premiers barons. Quelle heureuse certitude pour baes Gansendonck! Avant de mourir il aurait le plaisir d'entendre nommer sa Lisa, madame la baronne! Lui-même serait grand-père de quelques petits barons!

On comprend que l'amour de Karel le brasseur commençât dès lors à le contrarier vivement, et qu'il accusât, dans son for intérieur, le joyeux garçon d'être un obstacle à l'avenir de sa fille. Déjà il avait parlé de Karel en présence de Lisa avec une méprisante aigreur, et dit des choses qui avaient tellement blessé la jeune fille que, pour la première fois de sa vie elle s'était révoltée avec dépit contre son père et avait versé des larmes amères au moins pendant deux heures.

Pour ne pas affliger sa fille, il s'abstint de toute attaque directe contre l'amour du brasseur, mais il se promit bien de retarder le mariage par des expédients jusqu'à ce que le temps vînt arracher à Lisa le bandeau qui l'aveuglait, et qu'elle-même se convainquît que Karel n'était rien qu'un grossier paysan comme les autres.

Digitized by Google

## II

Dès le point du jour les domestiques et les gens de journée étaient occupés à leurs travaux accoutumés dans la cour de l'auberge du *Saint-Sébastien*. Thérèse, la vachère, lavait auprès du puits des betteraves pour le bétail; on entendait dans la grange ouverte le bruit cadencé des fléaux; le garçon d'écurie chantait une grossière chanson en étrillant les chevaux.

Un seul homme se promenait du haut en bas, fumant nonchalamment sa pipe et s'arrêtant tantôt ici tantôt là pour regarder travailler les autres. Il était aussi vêtu comme un ouvrier, portait une veste et avait des sabots aux pieds. Bien que son visage attestât surtout la calme tranquillité d'un insouciant *far niente*, on voyait cependant briller dans ses yeux une certaine expression de malice et de ruse. Au reste, il suffisait de voir ses joues vermeilles et son nez empourpré pour comprendre qu'il s'asseyait à une bonne table et connaissait parfaitement le chemin de la cave.

La fille d'écurie quitta ses betteraves, et s'approcha de la grange où les batteurs étaient occupés à étendre sur l'aire de nouvelles gerbes et qui saisissaient cette occasion pour échanger un mot tout en travaillant. L'homme à la pipe s'était arrêté et regardait.

— Kobe, Kobe[1], lui cria la vachère, vous avez trouvé

1. Jacques; abréviation de *Jacobus*.

la bonne recette! Nous nous tuons à travailler comme des esclaves du matin au soir, et nous ne recevons en récompense que des sottises qu'on nous jette à la tête. Vous, vous avez le bon vent; vous flânez, vous fumez votre pipe, vous êtes l'ami du baes, vous avez tous les bons morceaux! Vous pouvez dire que votre pain est tombé dans le miel! Le proverbe dit vrai : pour tromper les gens, il n'y a qu'à s'y connaître.

Kobe sourit malicieusement et répondit :

— Avoir, c'est avoir, mais gagner ce qu'on n'a pas, voilà l'art! Le bonheur vole, celui qui l'attrape le tient bien.

— Frotter le manche c'est tromper, et flatter c'est ramper! grommela l'un des ouvriers avec aigreur.

— Des mots ne sont pas des raisons, dit Kobe railleur. Chacun est en ce monde pour faire du bien au fils de son père, et ce qu'on trouve il faut le ramasser.

— Je serais honteux de faire ce que vous faites, s'écria l'ouvrier irrité; il est commode de tailler des lanières dans le cuir d'autrui; mais le cochon s'engraisse aussi, quoiqu'il ne travaille pas.

— Un chien en voit un autre avec peine entrer dans la cuisine, dit Kobe en riant. Quand les plats sont inégaux, les frères se brouillent; mais mieux vaut être envié que plaint. Et puisqu'il faut s'asseoir quelque part en ce monde, j'aime mieux le faire sur un coussin que sur des épines.

— Tais-toi, pique-assiette, et songe que c'est de notre sueur que tu deviens si gras.

Digitized by Google

— Tistjé, Tistjé[1], pourquoi me mordre ainsi? Vous ne pouvez supporter que le soleil donne sur mon étang. Ne connaissez-vous donc pas le proverbe : Qui porte envie à autrui dévore son cœur et perd son temps. Si je recevais moins, en auriez-vous plus? Suis-je fier? Vous fais-je du mal? Au contraire, je vous avertis quand le baes vient, et je vous passe souvent une bonne cruche de bière par le trou de la cave. Vous cherchez ce qui n'est pas perdu, Tistjé?

— Oui, oui, nous connaissons votre générosité; vous ressemblez au curé qui bénit tout le monde, mais en se bénissant lui-même le premier.

— Il a raison et moi aussi; qui sert l'autel doit vivre de l'autel.

— C'est vrai! s'écria un autre ouvrier. Kobe est un bon garçon, et je voudrais bien être dans ses souliers; je gagnerais aussi mon pain alors en soufflant aux corneilles des nuages de fumée : quand le ventre est plein, le cœur est en repos.

— Oui, ventre plein, pied traînant; panse pleine, tête folle!

— Laissez-les jaser, Kobe; tout le monde ne peut avoir au ciel une bonne étoile; moi je dis que vous avez beaucoup d'esprit.

— Pas plus que le champignon qui est là-haut sur le cerisier, répondit Kobe avec une modestie affectée.

Tous regardèrent avec surprise un grand agaric qui croissait entre les plus fortes branches du cerisier; mais les regards se reportèrent immédiatement sur Kobe pour

1. Baptiste.

lui demander, selon la coutume, une de ces explications plaisantes dont il était prodigue.

— Ah! ah! s'écria la vachère, pas plus d'esprit que le champignon! Alors vous devez être un terrible lourdaud!

— C'est ce que vous ne savez pas, Mieken [1]. Que dit le proverbe? Travailler est le lot des imbéciles. Je ne fais rien, ainsi?...

— Mais qu'a à faire le champignon en tout ceci?

— C'est une énigme, voyez-vous : le beau grand cerisier, c'est notre baes...

— Flatteur, va! s'écria la servante.

— Et moi je suis le pauvre et humble champignon.....

— Hypocrite! murmura l'ouvrier frondeur.

— Et si vous parvenez à deviner cette énigme, vous saurez comment les petits chiens doivent s'y prendre pour manger dans le même plat que les grands sans se faire mordre.

Kobe avait l'intention de continuer à vexer ses auditeurs par ses mots à double entente, mais il entendit la voix du baes dans l'intérieur de l'auberge, et dit aux ouvriers en remettant sa pipe dans l'étui :

— Laissez les paysans reprendre leurs fléaux, mes gars! Voici notre brave, notre gracieux baes qui vient voir si l'ouvrage marche...

— Nous allons avoir notre déjeuner; ce ne sera pas un petit vacarme! dit la vachère en courant au puits.

1. Marie.

— S'il m'appelle encore, comme hier, voleur et lourd paysan, je lui jette mon fléau à la tête, dit un des ouvriers avec colère.

— La cruche voulut lutter avec la pierre, et elle tomba en pièces au premier choc, dit Kobe ironiquement.

— Quant à moi, je me moque de ses gros mots, et je le laisse défiler son chapelet de sottises, dit un second.

— Vous faites au mieux, dit Kobe; ouvrez vos deux oreilles bien larges, ce qui entre par l'une sort par l'autre. Il faut bien aussi que le baes en ait pour son argent. Donnez-lui raison et faites ce qu'il dit.

— Faire ce qu'il dit? et si on ne le peut pas?

— Dans ce cas-là, donnez-lui raison tout de même et ne le faites pas; ou plutôt ne dites rien, faites comme si vous ne saviez rien de rien, et songez qu'il n'y a rien de mieux que le silence.

— Tout homme est homme! Je me moque de sa brusquerie. Qu'il commence, et je saurai bien aussi lui montrer les dents! Il n'a pas le droit de me traiter comme une bête, quoique je ne sois qu'un ouvrier.

— Ce que vous dites est bien vrai, Driesken [1], et pourtant vous frappez à faux, fit observer Kobe : chacun doit connaître sa place dans le monde. Que dit le proverbe? Êtes-vous enclume, souffrez les coups comme une enclume; êtes-vous marteau, frappez comme un marteau. Et puis un bon petit mot brise une grande colère.

1. André; prononcez *Drîskene*.

Si vous voulez que cela aille mieux, souvenez-vous qu'il est difficile de prendre les mouches avec du vinaigre, ou les lièvres en battant le tambour...

— Kobe, Kobe! cria une voix de l'intérieur avec un accent marqué d'impatience.

— Voyez, voyez-le composer sa mine hypocrite! dit d'un ton moqueur un autre batteur.

— C'est justement là l'art que vous n'apprendrez jamais! riposta Kobe.

Et se tournant vers l'auberge, il cria sur un ton suppliant et comme s'il eût été effrayé :

— Je viens, je viens. Cher baes, ne vous fâchez pas, j'accours, je suis là.

— Il gagne son pain à jouer le chien couchant! murmura avec mépris l'ouvrier courroucé; j'aime mieux battre le blé ma vie entière. Voilà ce qui arrive des hommes qui ont passé par tous les filets comme lui!

— Il a été dix ans soldat. C'est là qu'on apprend à faire le niais et le bouffon pour travailler le moins possible. Après cela, il est devenu domestique de messieurs, et ce métier-là ne donne pas non plus de durillons aux mains... Mais quelle diablesse d'énigme nous a-t-il donnée là? Comprenez-vous ce qu'elle signifie?

— Oh! c'est facile à deviner, répliqua le premier; il veut dire qu'il est installé sur la nuque du baes, et qu'il en vit comme le champignon du cerisier. Allons, allons, remettons-nous à battre.

## III

Le chat de l'empereur est son cousin,
Grande lanterne, mais petite lumière.

— Hé bien, Kobe, demandait baes Gansendonck à son domestique, quel air ai-je avec mon nouveau bonnet?

Le domestique recula de deux pas et se frotta les yeux comme quelqu'un frappé d'étonnement par une chose incroyable :

— Oh! baes, s'écria-t-il, dites donc, est-ce bien vous? Je pensais voir monsieur le baron. Bonté du ciel! comment cela se peut-il? Levez un peu la tête, baes; tournez-vous encore un peu, baes; marchez un peu maintenant, baes. Voyez-vous, vous ressemblez à monsieur le baron comme une goutte d'eau...

— Kobe, dit le baes avec une feinte sévérité, tu veux me flatter; je n'aime pas cela.

— Je le sais, baes, répondit le domestique.

— Il y a peu d'hommes qui aient moins d'orgueil que moi, bien qu'on dise par jalousie que je suis fier parce que je ne puis supporter les paysans.

— Vous avez raison, baes. Mais, en vérité, je doute encore si vous n'êtes pas le baron!

La joie rayonnait dans les yeux de baes Gansendonck; la tête en arrière et dans une fière attitude, il contempla en souriant le domestique qui continuait à faire toutes sortes de gestes d'étonnement.

Kobe n'avait pas tout à fait trompé son maître. A en

juger sur l'extérieur, et sans avoir égard à sa stupide physionomie, baes Gansendonck ressemblait absolumeut au baron. Rien d'étonnant en cela; depuis trois mois déjà il s'évertuait à copier les vêtements que le baron portait d'habitude; ce à quoi peu de gens avaient fait attention, parce qu'à la campagne le baron vivait sans la moindre gêne et ne portait qu'un costume fort ordinaire.

Mais, quelques semaines auparavant, le baron avait eu une fantaisie. Qui n'en a pas? Un magnifique caniche lui était mort, et de la peau de l'animal il s'était fait faire un bonnet fourré. Ce joli bonnet avait si bien donné dans l'œil à baes Gansendonck, qu'il s'en était fait confectionner un semblable en ville. Ce bonnet étalait en ce moment ses mille boucles frisées sur la tête du baes du *Saint-Sébastien*, qui ne pouvait assez s'admirer lui-même dans le miroir depuis la flatteuse exclamation de son domestique.

Il se prépara à sortir.

— Kobe, dit-il, prends ma fourche; nous allons traverser le village.

— Oui, baes, répondit le domestique en composant sa physionomie, et en suivant son maître sur les talons.

Sur le grand chemin bordé de maisons, ils rencontrèrent beaucoup de villageois qui ôtèrent poliment leur chapeau ou leur casquette à baes Gansendonck, mais qui partaient d'un éclat de rire aussitôt qu'il était passé. Beaucoup d'habitants accoururent aussi sur le seuil de leur demeure ou de leur étable pour admirer le bonnet velu du baes; celui-ci ne saluait personne le premier, et

s'avançait la tête haute et d'un pas lent et majestueux comme le baron le faisait d'ordinaire. Kobe, la figure niaise en apparence, marchait silencieux derrière son maître, et le suivait dans tous ses mouvements aussi fidèlement, aussi patiemment, que s'il eût fait l'office d'un chien.

Tout alla bien jusqu'en face de la forge; mais là se trouvaient quelques jeunes gens qui conversaient. Dès qu'ils virent apparaître le baes, ils se mirent à rire si haut, qu'on pouvait les entendre dans toute la rue.

Sus [1], le fils du forgeron, connu pour un railleur émérite, se mit à se promener devant la forge la tête en arrière, à pas compassés, et singea si exactement baes Gansendonck que celui-ci crut en crever de dépit. En passant devant le jeune forgeron, il lui lança un regard étincelant en écarquillant les yeux à les faire sortir de l'orbite; mais le forgeron le considéra avec un rire si provoquant que baes Gansendonck, fou de colère, passa son chemin en grommelant et menaçant, et s'enfonça dans un sentier latéral.

— *Blaeskaek! Blaeskaek!* criait-on derrière lui.

— Eh bien, Kobe, que dis-tu de cette canaille de paysans? demanda-t-il quand son courroux fut un peu tombé. Ça ose se moquer de moi! me traiter comme un fou! un homme comme moi!

— Oui, baes, les mouches piquent bien un cheval, et c'est une bête si grande!

— Mais je les retrouverai, les insolents! Qu'ils y pren-

1. Abréviation flamande de François, *Franciscus*.

nent garde, ils le paieront cher. Les montagnes ne se rencontrent pas, mais bien les hommes.

— Sans doute, baes, ce qui est différé n'est pas perdu.

— Je serais bien sot de faire encore ferrer mes chevaux ou de commander d'autres travaux chez ce drôle éhonté.

— Oui, baes, qui est trop bon est à demi fou.

— Personne de ma maison ne mettra plus le pied dans sa forge.

— Non, baes.

— Et alors le moqueur sera bien attrapé et se mordra les doigts, n'est-il pas vrai?

— Sans doute, baes.

— Mais, Kobe, je crois que ce vaurien de forgeron est payé par quelqu'un pour me vexer et se railler de moi. Le garde champêtre croit aussi que c'est lui qui, à la nuit de mai dernière, a écrit quelque chose sur notre enseigne.

— A l'âne d'argent, baes.

— Il est inutile de répéter ces vilaines grossièretés!

— Oui, baes.

— Tu devrais le rosser d'importance entre quatre yeux pour que personne ne le voie, et puis lui faire mes compliments.

— Oui, baes.

— Le feras-tu?

— Les compliments, oui, baes.

— Non, la rossée!

— C'est-à-dire que vous voudriez me voir revenir à la maison sans bras ni jambes. Je ne suis pas très-fort,

baes, et le forgeron n'est pas chat à empoigner sans gants.

— As-tu peur d'un aussi lâche fanfaron ? Il y a de quoi être honteux !

— Il n'est pas bon de se battre contre celui qui est las de la vie. Mieux vaut Jean poltron que Jean mort, dit le proverbe, baes.

— Kobe, Kobe, je crois que tu ne mourras pas de courage.

— Je l'espère, baes.

Tout en causant, la colère de baes Gansendonck se dissipa. Parmi beaucoup de défauts il avait cependant une bonne qualité : c'est que, bien qu'il prît très-facilement la mouche, il oubliait très-promptement l'offense qu'on lui avait faite.

Il avait traversé quelques sapinières et se promenait sur ses propres terres, où il trouva mille occasions de laisser le champ libre à son sentiment outré de la propriété et de tempêter et invectiver contre tout le monde. Ici, une vache s'était fourvoyée et, s'écartant du sentier, avait passé sur sa terre; là, une chèvre avait quelque peu brouté le feuillage de sa plantation; plus loin, il crut découvrir des pas de chasseurs et la trace de leurs chiens.

Cette dernière circonstance surtout le fit trépigner de colère. Il avait fait placer à tous les coins de ses champs de grands poteaux avec l'inscription : *Chasse défendue*, et nonobstant ce il s'était trouvé quelqu'un d'assez audacieux pour violer son droit de propriété.

Il était en train de jeter au vent, sur ce fait, une ky-

rielle d'imprécations, et dans son courroux il frappait du poing le tronc d'un hêtre.

Kobe se tenait debout derrière le baes et songeait au dîner; car il devait y avoir un lièvre. Il songeait qu'on ne saurait peut-être pas en bien préparer la sauce, et cette pensée le faisait aussi frapper du pied. Entre temps il se bornait à répondre : oui, baes, et non, baes, sans faire attention à ce que disait son maître.

Tout à coup Pierre Gansendonck entendit une voix moqueuse crier :

— Blaeskaek! blaeskaek!

Furieux, il regarda tout autour de lui, mais n'aperçut personne que son domestique qui, les yeux fixés sur la terre, remuait les lèvres comme s'il eût été occupé à manger.

— Comment, maraud, est-ce toi? s'écria baes Gansendonck avec fureur.

— Encore moi! répondit Kobe : Seigneur Dieu, qu'avez-vous donc, baes?

— Je demande, vaurien, si c'est toi qui viens de parler?

— Ne l'avez-vous pas bien entendu, baes?

Gansendonck exaspéré lui arracha la fourche des mains et allait l'en frapper; mais lorsque le domestique s'aperçut que l'affaire était sérieuse, il bondit en arrière, et levant les mains au ciel, il s'écria :

— O Seigneur, voilà que notre baes devient tout à fait fou!

— Blaeskaek! blaeskaek! cria de nouveau une voix derrière Pierre Gansendonck.

Digitized by Google

Il aperçut alors une pie dans les branches du hêtre et entendit l'oiseau railleur répéter son injurieuse apostrophe :

— Kobe, Kobe, cria-t-il, cours chercher mon fusil de chasse. C'est la pie du forgeron : il faut qu'elle meure, la coquine de bête !

Mais la pie s'élança de l'arbre, et prit son vol vers la maison.

Le domestique fut pris d'un rire convulsif si violent, qu'il tomba sur le gazon, où il se roula pendant quelques instants.

— Finis ! hurlait le baes, ou je te chasse ! Finis de rire, te dis-je.

— Je ne puis, baes !

— Lève-toi !

— Oui, baes !

— J'oublierai ton impertinence à une condition : il faut que tu empoisonnes la pie du forgeron.

— Avec quoi, baes ?

— Avec du poison.

— Oui, baes, si elle veut le manger.

— Alors tue-la avec un fusil.

— Oui, baes.

— Allons, partons... Mais que vois-je là-bas dans ma sapinière ? Soyez donc propriétaire pour être pillé par un chacun !

A ces mots il courut vers la sapinière, suivi par le domestique, et tout en tempêtant.

Il avait aperçu de loin une pauvre femme et deux enfants occupés à briser les branches mortes des sapins et

à réunir ces branches en un gros fagot. Bien qu'une très-ancienne coutume permette aux pauvres gens de ramasser le bois sec dans les sapinières, baes Gansendonck ne pouvait souffrir qu'il en fût ainsi. Le bois sec était sa propriété tout aussi bien que le bois vert, et nul ne devait toucher à sa propriété. Ajoutez à cela que c'était une femme, et qu'il n'avait à craindre ni résistance ni moquerie. Cela lui donna du courage et lui permit de lâcher la bride à sa colère.

Il saisit la pauvre mère par les épaules en s'écriant :

— Impudents voleurs! Allons, marchez au village avec moi! dans les mains des gendarmes! En prison, fainéants vauriens!

La femme tremblante laissa tomber le bois qu'elle avait ramassé, et fut tellement épouvantée par ces terribles menaces, qu'elle se mit à pleurer sans prononcer une parole. Les deux enfants se cramponnèrent aux vêtements de leur mère et remplirent le bois de cris désespérés.

Kobe hochait la tête avec dépit : l'expression d'indifférence habituelle à sa physionomie avait disparu; on eût dit qu'un sentiment de pitié s'était emparé de lui.

— Ici, coquin! lui cria le baes; donne-moi un coup de main pour conduire ces brigands aux gendarmes!

— Cher homme, je ne le ferai plus jamais! dit la femme d'une voix suppliante. Voyez mes pauvres petits agneaux d'enfants; ils se meurent de peur!

— Tais-toi, vagabonde, s'écria le baes; je te déshabituerai bien de marauder et de voler!

Le domestique prit la femme par le bras avec une

feinte colère et la secoua vivement; mais en même temps il murmura à voix basse à son oreille :

— Tombez à genoux et dites *Monsieur*.

La femme se précipita à genoux devant baes Gansendonck, tendit les mains vers lui et dit d'un ton de prière :

— Oh! monsieur, monsieur, grâce, s'il vous plaît, monsieur! Oh! pour mes pauvres petits enfants, grâce, mon cher monsieur!

Le baes parut touché par un mobile secret. Il lâcha la femme, la regarda d'un air rêveur, le visage radouci et bienveillant; cependant il ne la fit pas se relever.

Quelqu'un agenouillé devant lui! les mains tendues vers le ciel! et demandant grâce! c'était royal!

Après avoir savouré quelques instants ce suprême bonheur, il releva lui-même la pauvre femme, essuya une larme d'attendrissement qui perlait dans ses yeux et reprit :

— Pauvre mère, j'ai été un peu vif, mais c'est fini. Reprenez votre fagot; vous êtes une brave femme. Désormais vous pouvez casser le bois mort dans toutes mes propriétés, et quand même il s'y trouverait un peu de vert, je ne dirais rien. Rassurez-vous, je vous pardonne entièrement.

La femme contemplait avec étonnement les deux singuliers personnages qui étaient devant elle, le baes avec son air de protection, le domestique se mordant les lèvres et faisant de visibles efforts pour ne pas rire.

— Oui, petite mère, répéta le baes, vous pou-

vez ramasser les branches mortes dans tous mes bois.

Ce disant, il montrait de la main tous les alentours comme si la contrée entière lui eût appartenu.

La pauvre femme fit quelques pas en arrière pour reprendre son fagot, et le remercia ainsi d'une voix émue par la reconnaissance :

— Dieu vous bénisse pour votre bonté, monsieur le baron !

Un frisson parcourut les membres de baes Gansendonck, et son visage fut comme illuminé d'un rayonnement de bonheur.

— Femme ! femme ! approchez-vous un peu ! s'écria-t-il. Qu'avez-vous dit là ? Je n'ai pas compris.

— Soyez mille fois remercié, monsieur le baron ! répondit la ramasseuse de bois.

Baes Gansendonck mit la main à la poche, et en retira une pièce d'argent qu'il présenta à la femme en lui disant les larmes aux yeux :

— Tenez, petite mère, réjouissez-vous un peu aussi; et quand ce sera l'hiver, venez tous les samedis là-bas au *Saint-Sébastien*; on vous y donnera du bois et du pain à foison. Retournez chez vous maintenant.

En disant ces mots, il quitta la femme, et sortit précipitamment du bois. Il pleurait tellement que des larmes abondantes coulaient sur ses joues. Le domestique, remarquant cela, s'essuya aussi les yeux avec la manche de sa veste.

— C'est surprenant, dit enfin le baes en soupirant, que je ne puisse voir souffrir personne sans que mon cœur déborde.

— Moi non plus, baes.

— L'as-tu entendu, Kobe? cette femme m'a pris aussi pour monsieur le baron.

— Elle a raison, baes.

— Tais-toi maintenant, Kobe; nous allons regagner tout doucement la maison.

— Oui, baes.

Kobe se mit à suivre avec la plus grande soumission l'empreinte des pas de son maître. Tous deux marchaient rêveurs : le baes pensait au beau nom que la pauvre femme lui avait donné; le domestique songeait au lièvre à la sauce au vin qui l'attendait à la maison.

Depuis quelques instants, trois chasseurs avaient débouché de derrière une haie de chênes et contemplaient, en riant et en plaisantant, baes Gansendonck et son domestique. C'étaient trois jeunes messieurs en élégant costume de chasse, le fusil sous le bras.

L'un d'eux semblait connaître particulièrement bien le baes du *Saint-Sébastien*. Il expliquait à ses compagnons par quel singulier démon d'orgueil et de suffisance le brave homme était possédé, et leur faisait un grand éloge de Lisa, sa fille.

— Allons, allons, s'écria-t-il enfin, nous sommes las : amusons-nous un peu. Suivez-moi, nous accompagnerons le baes au *Saint-Sébastien*, et nous y viderons une bouteille. Mais ayez soin de lui parler avec respect et de faire force compliments. Plus fou ce sera, mieux cela vaudra.

Ce disant, il sauta avec ses compagnons au delà du fossé desséché, et courut vers le baes. Il s'inclina pro-

fondément devant celui-ci et le salua avec mille politesses.

Pierre Gansendonck prit des deux mains son bonnet fourré et s'efforça de répéter vis-à-vis du jeune homme ce que celui-ci avait fait vis-à-vis de lui. Les deux autres chasseurs, au lieu de prendre part à ces cérémonies, se cachaient derrière le domestique et faisaient d'incroyables efforts pour ne pas éclater de rire.

— Eh bien! monsieur Adolphe, mon ami, dit le baes, comment va votre papa? Toujours gros et gras? Il ne vient plus nous rendre visite depuis qu'il demeure en ville. Mais loin des yeux, loin du cœur, dit le proverbe.

Adolphe prit par la main un de ses amis rieurs et l'attira de force devant le baes :

— Monsieur Gansendonck, dit-il avec solennité, j'ai l'honneur de vous présenter le jeune baron Victor Van Bruinkasteel; mais veuillez excuser son infirmité; c'est un mal nerveux qui lui est resté à la suite de convulsions : il ne peut regarder personne sans éclater de rire.

Victor ne put se contenir, il rejeta la tête en arrière, trépigna, et devint violet et bleu à force de rire.

— Tu vas gâter l'affaire, lui dit Adolphe à l'oreille. Finis, ou il va s'apercevoir de quelque chose.

— Faites à votre aise, monsieur Van Bruinkasteel, dit le baes; ce n'est pas à rire qu'on gagne des cors aux pieds.

Adolphe prit la main de son ami et répéta la présentation.

— Monsieur Van Bruinkasteel n'a pas l'honneur de me connaître? dit le Baes en s'inclinant.

— En effet, répondit Victor, j'ai l'honneur de vous être inconnu.

— L'honneur n'est pas grand, monsieur, répondit le baes en s'inclinant de nouveau. Monsieur vient sans doute passer la saison de la chasse au château avec notre ami Adolphe.

— Pour vous servir, monsieur Gansendonck.

— Son père nous a acheté le pavillon de chasse, dit Adolphe; monsieur Van Bruinkasteel sera, chaque hiver, votre voisin, et viendra probablement vous rendre visite souvent, monsieur Gansendonck.

— Mais, Adolphe, mon ami, pourquoi cet autre jeune monsieur demeure-t-il là derrière Kobe? Aurait-il peur de moi?

— Il est timide, monsieur Gansendonck; que peut-on faire à cela? C'est l'effet de sa grande jeunesse... Mais, monsieur Gansendonck, vous avez une chasse réservée à ce que je vois : vous êtes donc chasseur aussi?

— Je suis grand amateur, n'est-ce pas, Kobe?

— Oui, baes, de lièvres. — Moi aussi... Pourvu qu'on ne le laisse pas brûler! ajouta-t-il à part lui.

— Que grommelles-tu là? s'écria le baes d'une voix courroucée pour montrer à ces messieurs qu'il avait la haute main sur ses domestiques. Que grommelles-tu là, malotru?

— Je demande si vous ne croyez pas qu'il soit temps de retourner à la maison, baes. Et je me disais en moi-même : pêcher et chasser donnent faim à l'estomac.

— Quand un porc rêve c'est de drêche! Tais-toi.

Digitized by Google

— Oui, baes, se taire et penser ne font tort à personne.

— Pas un mot de plus, te dis-je.

— Non, baes.

— Ces messieurs me feront-ils l'honneur de venir prendre chez moi un verre de vin du matin? demanda Pierre Gansendonck.

— C'est là précisément ce que nous avions l'intention d'aller vous demander.

— Bien, venez donc; vous me direz ce que vous pensez de ce petit vin-là. N'est-il pas vrai, Kobe, tu l'as goûté une fois au moins, toi? Si vous ne vous en léchez pas les doigts, messieurs, dites que je suis un paysan.

— C'est vrai, baes! répondit le domestique.

Le baes se mit en route d'un pas majestueux en causant amicalement avec Adolphe, tandis que les deux amis de celui-ci se tenaient en arrière pour pouvoir donner libre cours à leur gaîté. Kobe jetait sur cette scène des regards sournois, et lui-même eût ri aussi, si le lièvre ne lui eût tellement trotté en tête qu'il en avait des crampes d'estomac.

La société s'avança lentement vers le *Saint-Sébastien*.

## IV

N'introduisez pas le loup dans la bergerie.

C'était une magnifique matinée. Le soleil apparaissait à l'horizon comme un ardent disque d'or duquel rayonnaient des faisceaux de lumière dans le ciel entier. Cette étincelante lumière traversait en se jouant les vitres du

*Saint-Sébastien* et tombait comme une teinte rosée sur le front d'albâtre d'une jeune fille.

Lisa Gansendonck était assise près de la fenêtre devant une table. Elle songeait, car ses longs cils noirs étaient baissés et un calme sourire voltigeait sur sa bouche, tandis que, par intervalles, une légère rougeur venait colorer ses joues pâles et attester l'émotion qui agitait son cœur. Alors elle se redressait soudain sur sa chaise, une flamme plus vive brillait dans ses yeux, et son sourire s'accentuait davantage comme si elle eût été en proie à un sentiment de bonheur.

Elle prit un journal français d'Anvers qui était déployé devant elle, mais, après en avoir lu quelques lignes, elle retomba immobile dans sa première attitude.

Qu'elle était ravissante ainsi, posée comme une de ces charmantes créations qui n'appartiennent qu'au monde des rêves, au milieu du plus profond silence, éclairée par les chauds rayons du matin, pâle et délicate, jeune et pure comme une rose blanche à demi fermée et dont le cœur doit s'ouvrir à la prochaine aurore.

Des accents vagues et incertains, comme la mourante plainte d'une harpe lointaine, tombèrent de ses lèvres. Elle disait en soupirant :

— Oh ! l'on doit être heureuse à la ville ! Un bal pareil ! Toutes ces riches toilettes, ces diamants, ces fleurs dans les cheveux, ces robes si riches que leur valeur suffirait à acheter la moitié d'un village ; tout resplendit d'or et de lumière ! Et avec cela l'urbanité, le beau langage... Oh ! si je pouvais voir cela, ne fût-ce qu'à travers la fenêtre.

Digitized by Google

Après une longue songerie la séduisante idée d'un bal à la ville parut l'abandonner. Elle s'éloigna de la table et alla se placer devant une glace dans laquelle elle contempla attentivement son image, corrigeant çà et là un pli, et passant la main sur sa tête pour donner plus de lustre à ses beaux cheveux noirs.

Toutefois elle était très-simplement mise; et l'on n'eût assurément pas pu reprendre grand'chose à sa toilette, si l'odeur de l'étable, les murs enfumés de l'auberge et les pots d'étain du dressoir n'eussent crié de toutes parts que *mademoiselle* Lisa n'était pas à sa place.

Du reste, sa robe de soie noire tout unie n'avait qu'un seul *volant*[1]; elle portait un fichu rose qui s'harmonisait d'une façon charmante avec la douce pâleur de son visage. Elle était coiffée en cheveux, mais en simples bandeaux plats, rattachés en couronne derrière la tête.

Après s'être arrêtée quelques instants devant la glace, elle revint à la table et se mit à broder un col, mais sans y prêter grande attention; ses regards errants témoignaient assez que sa pensée indécise était loin de son travail. Bientôt, toujours songeuse, elle dit d'une voix presque inintelligible :

— La chasse est ouverte; les messieurs de la ville vont revenir. Je dois être affable envers eux, dit mon père. Il m'emmènera avec lui en ville pour m'acheter un chapeau de satin. Je ne dois pas demeurer assise et les yeux baissés; il me faut sourire et regarder les messieurs en face quand ils m'adressent la parole? Quelles

1. Ce mot est en français dans le texte, de même que tous les mots en caractères italiques qu'on rencontrera plus loin.

Digitized by Google

sont les intentions de mon père? Il dit que je ne sais pas à quoi cela peut être bon... Mais Karel! Il semble mécontent quand je change trop souvent de toilette; il souffre quand des étrangers me parlent trop longtemps. Que faire? Mon père le veut. Je ne puis cependant pas être malhonnête envers les gens! Mais je ne veux pas non plus faire de chagrin à Karel...

La voix de son père se fit entendre devant la porte; elle le vit s'incliner et faire des gestes de politesse à trois jeunes gens en habit de chasse. Une vive rougeur couvrit son front. Était-ce désir ou timidité? Elle passa encore une fois la main sur ses bandeaux noirs et demeura assise comme si elle n'eût rien entendu.

Baes Gansendonck entra avec sa société et s'écria avec joie :

— Voyez, messieurs, voici ma fille. Que dites-vous d'une pareille fleur? Elle est instruite, elle sait le français, messieurs; il y a autant de différence entre ma Lisa et une paysanne qu'entre une vache et une brouette.

Le domestique éclata de rire :

— Rustre! s'écria baes Gansendonck en colère, qu'as-tu là à rire si bêtement? Va-t'en!

— Oui, baes!

Kobe alla s'asseoir dans le coin du foyer et se mit à humer voluptueusement le parfum du lièvre qui, de l'arrière-cuisine, venait jusqu'à lui en odorantes bouffées. L'œil fixé sur le feu, et la physionomie indifférente en apparence, il écoutait pourtant ce qui se disait autour de lui.

Tandis que Lisa s'était levée et échangeait en français

quelques compliments avec les jeunes chasseurs, baes Gansendonck était descendu à la cave. Il en revint bientôt avec des verres et une bouteille qu'il posa sur la table devant sa fille.

— Asseyez-vous, asseyez-vous, messieurs, dit-il, nous allons trinquer avec Lisa; *elle vous fera bien raison.* Ah ! c'est en français? C'est étonnant que j'aime tant à entendre le français; je resterais une journée entière à écouter; cela me fait toujours l'effet d'une chanson !

Il prit Victor par le bras et le força de s'asseoir à côté de Lisa :

— Pas tant de compliments, monsieur Van Bruinkasteel, s'écria-t-il; faites comme si vous étiez chez vous.

La physionomie si belle et si douce de Lisa avait, au premier abord, inspiré une sorte de respect à deux des jeunes chasseurs; ils étaient assis de l'autre côté de la table, et contemplaient silencieusement la naïve jeune fille qui s'efforçait visiblement de paraître polie, mais dont la pudeur effarouchée enflammait le front d'une ardente rougeur.

Victor Van Bruinkasteel n'était pas aussi retenu; il se mit hardiment à prodiguer des louanges à la jeune fille sur sa beauté, sur sa broderie, sur sa façon de parler le français; il sut flatter avec tant de grâce et d'habileté, sans sortir le moins du monde des convenances, que Lisa rêveuse écoutait sa voix comme elle eût écouté un chant harmonieux.

Baes Gansendonck, qui à chaque mot sentait l'espérance descendre dans son cœur, et qui nourrissait une

certaine prédilection pour monsieur Victor, se frottait les mains en riant, et se disait à part lui :

— Personne ne sait, quand le sou est jeté, sur quelle face il tombera, et tout est possible excepté qu'il reste en l'air. Cela ferait un joli petit couple ! — Allons, messieurs, buvez encore un coup. A votre santé, monsieur Van Bruinkasteel ! Continuez de parler français, je vous prie ; ne faites pas attention à moi; je vois dans vos yeux ce que vous voulez dire.

Les jeunes chasseurs paraissaient s'amuser extrêmement. A la vérité, Lisa ne parlait pas bien le français; mais toutes les paroles qui sortaient de sa bouche avaient une si ravissante ingénuité, la pudique rougeur qui colorait son front était si charmante, tout en elle avait tant de fraîcheur et d'attrait, que le son seul de sa voix suffisait pour éveiller dans le cœur de douces émotions.

Victor, petit maître expert comme il l'était, eut bientot trouvé le côté faible du virginal caractère de Lisa. Il lui parla nouvelles modes, belles toilettes, vie de la ville, décrivit avec de splendides couleurs les bals et les fêtes, et sut si bien captiver l'attention de la pauvre fille que celle-ci savait à peine où elle en était.

Peu à peu Victor s'enhardit tellement qu'il alla, tout en causant, jusqu'à prendre, comme par mégarde, la main de Lisa.

Alors seulement la jeune fille parut se réveiller; toute tremblante elle retira sa main, recula sa chaise, et interrogea d'un regard attristé les yeux de son père. Mais celui-ci, comme égaré par la joie, lui jeta un coup d'œil

de reproche et lui fit signe de la tête de rester assise où elle était.

Le mouvement de répulsion de Lisa surprit Victor; il détourna la tête pour dissimuler son embarras. Il vit le domestique, debout au coin du foyer, fixant sur lui un regard menaçant qui se mariait à un sardonique sourire.

Il se tourna avec colère vers le baes et demanda :

— Qu'a donc à dire ce maraud pour qu'il ose me regarder si insolemment et se railler de moi?

— Lui, quelque chose à dire? vociféra le baes; vous allez voir! Kobe!

— Qu'y a-t-il, baes?

— As-tu regardé insolemment monsieur Van Bruinkasteel? Oses-tu te moquer de lui, ver de terre?

— Je ris comme un chien dont on a frotté le museau avec de la moutarde; je me suis brûlé la main, baes.

— Fi! tu es encore trop stupide pour danser devant le diable! Dehors!

— Oui, baes.

Le domestique quitta la chambre à pas traînants et en ôtant son bonnet aussi gauchement qu'un niais.

Un instant après, l'effet de l'audace de Victor était déjà oublié; les jeunes gens causaient de nouveau galamment en français avec Lisa, et le baes les engageait à venir rendre visite à sa fille; il y aurait toujours une bouteille de son meilleur vin préparée pour eux. Lisa reprenait goût à l'étourdi bavardage de Victor, et se disait aussi en elle-même qu'un aussi beau langage valait mille fois mieux que la conversation vulgaire et

commune des paysans qu'elle entendait tous les jours.

Un jeune homme ouvrit la porte de derrière et entra dans la chambre suivi du domestique.

— Un verre de bière, Kobe, et tirez-en un pour vous aussi, dit-il.

Ce vigoureux jeune homme portait une blouse de fine toile bleue, une cravate de soie et une casquette de peau de loutre. Son beau et régulier visage était bruni par le soleil ; ses larges mains attestaient un travail journalier, tandis que ses grands yeux bleus pleins de feu et de vie, faisaient penser qu'il n'était pas moins bien doué du côté de l'esprit et du cœur que du côté du corps.

A son entrée Lisa se leva et lui souhaita la bienvenue par un sourire si amical et si familier que deux des jeunes chasseurs le regardèrent avec étonnement. Adolphe, le troisième chasseur, le connaissait déjà depuis longtemps.

Le baes murmura quelques paroles d'un ton bourru et fit une mine rébarbative, comme si la présence de Karel le brasseur lui eût été éminemment à charge; il frappa même impatiemment du pied et ne cacha pas son dépit.

Le jeune homme ne semblait guère prendre garde à tout cela; ses yeux fixés sur Lisa paraissaient lui faire une demande. La jeune fille lui adressa un sourire plus doux et plus expressif encore que le premier; alors seulement une expression de contentement apparut aussi sur le visage de Karel.

— Père, dit Lisa.

— Encore ce mot de paysan ! s'écria le baes.

— *Papa*, dit Lisa en se reprenant, papa, Karel ne prend-il pas un verre avec nous?

— Soit, qu'il prenne un verre dans l'armoire! répondit brusquement le baes.

— Je vous remercie, baes Gansendonck, dit Karel avec un sourire incisif; le vin ne me plaît pas le matin.

— Non, buvez plutôt de la bière, jeune homme; cela vous donnera une forte tête! dit le baes avec un rire moqueur et de l'air d'un homme qui croit avoir dit une chose spirituelle.

Karel était habitué au langage grossier de Gansendonck; il laissa passer cette sortie comme les autres; il se préparait à s'asseoir vis-à-vis du domestique à l'autre coin de l'âtre, mais Lisa l'appela auprès d'elle et lui dit:

— Karel, voici une chaise; asseyez-vous-y et causez un peu avec nous.

Baes Gansendonck regarda sa fille d'un air irrité, et se mordit les lèvres d'impatience. Karel n'en obéit pas moins à l'amicale invitation de Lisa, bien qu'il remarquât la pantomime insultante du père.

— Vous aurez bonne chasse cette année, messieurs, dit-il en flamand en s'asseyant auprès d'Adolphe; les lièvres et les perdreaux fourmillent.

— En effet, je le crois aussi, répondit Adolphe; pourtant ce matin nous n'avons pas eu la chance de rien tirer; les chiens n'ont pas de nez.

— Je me doutais bien, s'écria le baes d'un ton railleur, qu'il viendrait encore fourrer des bâtons dans les roues! Avec son éternel flamand! Maintenant vous n'en-

tendrez plus un mot qui ne parle chiens, vaches, chevaux et patates. Laissez-le bavarder, monsieur Van Bruinkasteel et parlez français avec notre Lisa ; j'entends cette langue avec tant de plaisir que je ne saurais trouver d'expression pour vous le dire.

Karel se mit à rire en haussant les épaules et regarda hardiment Victor en face. Ce dernier semblait avoir perdu toute son éloquence, et ne se montrait nullement disposé à poursuivre, en présence de Karel, son galant entretien avec Lisa.

Il y eut un instant de silence contraint. Le baes remarqua avec une sorte de désespoir que M. Van Bruinkasteel commençait à s'ennuyer ; jetant alors un regard de reproche à Karel :

— Monsieur Victor, dit-il, ne prenez pas garde à lui ; c'est notre brasseur et un ami de la maison. Mais il n'a rien à dire ici, quoiqu'il s'imagine avoir tiré le numéro *un*. Continuez, monsieur Van Bruinkasteel ; j'entends que ma fille soit aimable pour vous, et qu'elle sourie quand vous lui parlez. Si le brasseur veut faire mauvaise mine, il peut aller la faire dehors.

Encouragé par ces paroles et voulant peut-être vexer le jeune brasseur, Victor se pencha vers Lisa et tout en lui parlant, lui lança une de ces œillades que l'on se permet dans la haute société vis-à-vis d'une femme de la vertu de laquelle on n'a pas haute idée.

Karel pâlit, se mit à trembler, ses dents se serrèrent convulsivement ; mais il comprima aussitôt ces témoignages de souffrance et de colère. Néanmoins chacun s'en était aperçu. Victor en était tout ému, non qu'il eût res-

senti quelque crainte, mais il avait été assez vivement impressionné pour n'avoir plus envie de rire et de badiner. Cet incident accrut l'irritation du baes, qui frappait du pied en grondant sourdement. Lisa, qui croyait que les dures paroles de son père avaient seules blessé le jeune homme, baissait les yeux et semblait prête à pleurer. Karel était assis immobile sur sa chaise, encore un peu pâle et tremblant, mais la physionomie remise.

Soudain Victor se leva, prit son fusil et dit à ses compagnons :

— Allons, faisons encore un tour de chasse. Mademoiselle Lisa voudra bien me pardonner, si sans le savoir, j'ai pu dire quelque chose qui ne lui fût pas agréable.

— Qu'est-ce? qu'est-ce? s'écria le baes, tout ce que vous avez dit était parfait et accompli. Et j'espère bien que ce n'est pas la dernière fois qu'elle vous verra et vous entendra.

— Mademoiselle Lisa pense peut-être autrement, bien que mon intention ait été de lui témoigner du respect et de l'amitié.

Voyant que sa fille ne répondait pas, le baes entra en colère contre elle :

— Çà, que signifie cette sotte conduite de paysanne? Lisa, Lisa, pourquoi rester là comme une innocente! Réponds, et vite!

Lisa se leva et dit en flamand d'un ton froid et poli :

— Monsieur Van Bruinkasteel, ne prenez pas en mal qu'une chose autre que vos paroles m'ait rendue interdite. Tout ce que vous avez eu la bonté de me dire m'a

été fort agréable, et si vous nous faites encore l'honneur de venir chez nous, vous y serez chaque fois le bienvenu.

— C'est cela! c'est cela! s'écria le baes en frappant des mains. Ah! monsieur Van Bruinkasteel, c'est une perle de fille! Vous ne la connaissez pas encore! Elle sait chanter comme un rossignol! Voulez-vous vous asseoir encore un peu? Je vais chercher une autre bouteille?

— Non, il nous faut partir, autrement la journée entière se passera. Merci de votre amicale réception.

— Je vais faire avec vous un bout de chemin si ces messieurs le permettent, dit le baes; j'ai encore là-bas, près de la route, un petit bois que je vais voir; le pied du maître rend la terre meilleure, dit le proverbe.

Les jeunes messieurs déclarèrent tous que la société de M. Gansendonck leur serait très-agréable, et sortirent de l'auberge avec lui, avec force formules de politesse. Le domestique suivit son maître.

Dès que les deux jeunes gens furent seuls, Lisa dit d'une voix douce :

— Karel, il ne faut pas vous attrister de ce que mon père vous parle un peu rudement; vous savez bien qu'il ne pense pas comme il parle :

Le jeune homme secoua la tête et répondit :

— Ce n'est pas cela, Lisa, qui me fait peine.

— Qu'est-ce donc? demanda la jeune fille avec surprise.

— Je puis difficilement vous l'expliquer, Lisa. Votre âme naïve et pure ne me comprendrait pas. Taisons-nous plutôt sur ce point.

— Non, il faut me le dire.

— Eh bien! je n'aime pas que les jeunes écervelés de la ville viennent étaler devant vous leurs fades compliments. Il s'y glisse si facilement des choses inconvenantes; et en tout cas, ces belles manières françaises et ces galantes œillades me prouvent qu'ils ne s'approchent pas de vous avec le respect que mérite une femme.

Une sorte d'impatience mêlée de tristesse se peignit sur les traits de la jeune fille.

— Vous êtes injuste, Karel, dit-elle d'un ton de reproche; ces messieurs ne m'ont rien dit qui fût inconvenant. Au contraire, en les écoutant, j'apprends comment il faut se tenir et parler pour ne pas passer pour une paysanne.

Karel baissa silencieusement la tête, et un douloureux soupir s'échappa de sa poitrine.

— Oui, je le sais, poursuivit Lisa, que vous détestez les gens et les façons de la ville; mais, quoi que vous pensiez là-dessus, il est impossible que je me montre impolie. Vous avez bien tort, Karel, de vouloir me forcer à haïr des gens qui méritent plus d'estime que les autres.

La jeune fille avait prononcé ces mots avec une certaine amertume. Karel, assis vis-à-vis d'elle et toujours silencieux, la regarda fixement et avec une étrange expression. Elle sentit qu'il était en proie à une vive douleur, bien qu'elle ne pût comprendre comment ses paroles à elle lui causaient une si profonde tristesse. Elle prit la main de son ami, la pressa d'une sympathique étreinte et reprit :

— Mais, Karel, je ne vous comprends pas! Que voulez-vous donc que je fasse? Si vous étiez à ma place comment vous comporteriez-vous quand des messieurs étrangers viendraient vous adresser la parole?

— C'est une affaire de sentiment, Lisa, répondit le jeune homme en hochant la tête; je ne sais moi-même que vous conseiller; mais, par exemple, quand ce seraient de beaux faiseurs de compliments comme ceux-ci, je leur répondrais bien avec politesse, mais sans souffrir qu'ils vinssent s'asseoir en cercle autour de moi et me remplir les oreilles de vaines paroles.

— Et mon père qui m'y contraint! s'écria Lisa tout émue.

— On trouve cent raisons pour se lever quand on ne tient pas à rester assise.

— Ainsi à vos yeux j'ai mal agi! dit en sanglotant la jeune fille, des yeux de laquelle jaillirent soudain des larmes. Je ne me suis pas bien comportée!

Le jeune homme rapprocha sa chaise de Lisa et reprit d'une voix suppliante :

— Lisa, pardonnez-moi! Vous aussi, vous devez être un peu indulgente pour moi; ce n'est pas ma faute si je vous aime tant. Le cœur est maître chez moi; je ne puis le contenir. Vous êtes belle et pure comme un lis; je tremble à la pensée qu'un mot équivoque, un souffle impur peut vous toucher; je vous aime avec un respect, avec une vénération pleine d'anxiété; est-il donc surprenant que les langoureuses œillades de ces jeunes freluquets me fassent frémir? O Lisa, vous croyez que ce sentiment est blâmable. Peut-être en est-il ainsi, en

effet; mais, mon amie, si vous pouviez savoir quelle peine déchire mon cœur, quel chagrin cela me donne, vous prendriez en pitié l'excès de mon amour; vous me pardonneriez mes idées noires, et vous me consoleriez dans ma tristesse.

Ces paroles dites d'un ton calme et tendre émurent profondément la jeune fille. Elle répondit avec douceur au milieu de ses larmes :

— Ah! Karel, je ne sais quelles idées vous avez; mais, quoi qu'il en soit, puisque ce qui vient de se passer vous chagrine, cela n'arrivera plus. Si désormais il vient encore des messieurs je me lèverai et j'irai dans une autre chambre!

— Non, non, Lisa, ce n'est pas là ce que je désire, dit avec un soupir Karel à demi honteux du résultat de ses observations. Soyez polie et affable envers chacun comme cela convient, même avec les messieurs qui étaient ici tout à l'heure. Vous ne me comprenez pas, ma chère amie. Faites comme auparavant; mais souvenez-vous que certaines choses m'affligent; n'oubliez pas, dans ces cas-là, que votre père se trompe parfois, et prenez le sentiment de votre propre dignité comme mesure de ce que vous avez à faire. Je sais combien votre cœur est pur, Lisa; peu m'importe qui vient au *Saint-Sébastien;* mais je veux que l'on vous respecte: le moindre oubli, l'ombre seule d'un manque d'égards vis-à-vis de vous me perce cruellement le cœur!

— Mais, Karel, vous avez entendu que monsieur Adolphe et ses amis doivent revenir souvent ici. Il faudra bien que je leur parle et leur réponde si je

Digitized by Google

reste en leur présence. En serez-vous chaque fois affligé ?

Karel rougit; il se reprochait dans son for intérieur les observations qu'il s'était permises, et admirait la naïve bonté de sa bien-aimée. Il lui prit la main et dit avec un doux sourire :

— Lisa, je suis un insensé. Voulez-vous me faire un plaisir ?

— Sans doute, Karel.

— Oui, mais sérieusement, en toute franchise. Oubliez ce caprice de ma part. Vraiment, cela me peinerait maintenant si je vous voyais changer de conduite. Aussi bien, pourquoi le demanderais-je, puisque votre père est le maître et vous forcerait d'agir selon sa volonté?

— A la bonne heure, Karel, vous êtes raisonnable maintenant, dit la jeune fille; je ne puis être autrement que polie, n'est-il pas vrai ? Mon père est le maître. D'un autre côté vous avez tort aussi; monsieur Van Bruinkasteel m'a parlé longtemps; tout ce qu'il m'a dit était très-convenable, et je me plais à reconnaître que je l'ai écouté avec plaisir.

Karel sentit une nouvelle oppression peser sur son cœur; mais il comprima ce sentiment renaissant et reprit d'une voix suppliante :

— Oublions ce qui s'est passé, mon amie. J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. Ma mère a enfin donné son consentement; nous allons agrandir beaucoup notre maison; dès lundi les ouvriers se mettront à creuser les fondations. Il y aura une belle chambre pour vous seule, avec une cheminée de marbre et une jolie tapisserie. Nous aurons une demeure avec une entrée parti-

Digitized by Google

culière et une *remise* où il y aura un cabriolet pour vous. Ainsi, chère Lisa, vous ne devrez ni traverser la brasserie ni vous asseoir au foyer commun ; vous mènerez une vie calme et heureuse, et vous aurez tout ce que votre cœur peut désirer. Cela ne vous réjouit-il pas, mon amie ?

— Vous êtes trop bon, Karel, répondit la jeune fille, je vous suis reconnaissante de tant d'affection et d'amitié ; mais je crois que mon père vous parlera de quelque chose de mieux. Vraisemblablement cela vous plaira aussi ; il aimerait bien que nous louassions le petit pavillon inhabité qui se trouve derrière le château. Il me semble que cette idée n'est pas si mauvaise. De cette manière nous ne serions plus au milieu des paysans et peu à peu nous pourrions faire connaissance avec des gens comme il faut.

— Mais, Lisa, dit le jeune homme en l'interrompant avec impatience, comment est-il possible que vous songiez à cela ? Je serais forcé de quitter ma mère ! Elle est veuve et n'a au monde que moi seul ! Et, sans cette considération, je ne ferais même pas ce que vous dites ; j'ai travaillé depuis mon enfance, je dois continuer à travailler pour ma propre satisfaction, pour ma santé, et pour assurer le bien-être de ma mère... pour vous-même, Lisa, pour embellir votre vie de tous les plaisirs, et pour avoir la conviction que le fruit de mon travail contribue à votre bonheur.

— Oh ! cela n'est certes pas nécessaire, dit Lisa en soupirant, nos parents possèdent assez d'argent et de propriétés.

— Et puis, Lisa, réfléchissez que nous sommes aujourd'hui parmi les premiers de notre rang. Votre père est un des principaux propriétaires de notre commune; notre brasserie n'est en arrière sur aucune autre. Irai-je consentir à devenir un nouveau riche, me mettre dans la nécessité de mendier l'amitié de gens orgueilleux, et me faire détester par mes anciens compagnons comme un homme qui, par fierté, veut jouer au monsieur? Non, Lisa; cela pourrait flatter l'amour-propre de certaines personnes; moi, cela m'humilierait et me ferait dépérir. Mieux vaut être estimé et aimé parmi les paysans que d'être mal vu et dédaigné parmi les seigneurs!

Lisa allait répondre à la sortie passionnée de Karel, mais le domestique ouvrit la porte, et s'approchant précipitamment du jeune homme lui dit et très-vite :

— Karel, tiendriez-vous à vous disputer une heure ou deux avec notre baes? Non? Sauvez-vous bien vite alors, car il est furieux contre vous. Vous devez lui avoir vilainement marché sur le pied. Si vous ne partez pas, la maison sera sens dessus dessous.

— Ah! Karel, dit Lisa avec un soupir et en pressant la main du jeune homme, partez, jusqu'à ce que la colère de mon père soit passée. Cette après-dînée il n'y songera plus.

Le jeune brasseur secoua la tête, salua sa fiancée d'un regard attristé, et se hâta de franchir la porte de derrière de l'auberge.

Le domestique le suivit, et lui dit tout en marchant :

— Ne craignez rien, Karel, j'aurai l'œil au guet et ous préviendrai quand le chariot sortira par trop de

l'ornière. Il y a quelque chose de dérangé chez notre baes. Mais soyez tranquille cependant, la lubie se passera. Le coq tourne aussi comme un fou là-haut sur le clocher, et cependant il annonce parfois le beau temps.

## V

Chasteté, gloire des femmes,
Belle mais aussi frêle fleur!

Deux mois s'étaient écoulés.

Un matin, de bonne heure, trois ou quatre jeunes paysans se trouvaient à la forge, causant de mille choses. Sus tenait d'une main un fer dans le feu, et tirait de l'autre un soufflet, en sifflant l'air traînant d'une chansonnette :

— Ah çà! qui a appris la nouvelle? s'écria un des jeunes gens; Lisa Gansendonck va épouser un baron!

— Ah! ah! dit le forgeron en riant, l'année prochaine, Pâques tombe un vendredi! Allez, allez vendre vos nouvelles sur un autre marché!

— Oui, oui, elle va se marier avec ce jeune monsieur qui depuis six ou sept semaines ne sort plus du *Saint-Sébastien*.

— Si cela réussit, le bœuf vêlera! s'écria Sus.

— Vous ne le croyez pas? Le *blaeskaek* lui-même l'a dit au notaire.

— Alors je le crois beaucoup moins encore.

— Savez-vous ce que je pense? Baes Gansendonck est occupé à se brasser lui-même de la bière bien amère.

Digitized by Google

Il court toutes sortes de bruits singuliers sur le compte de mademoiselle Lisa. Les gens parlent d'elle comme les juifs du lard.

— Le *blaeskaek* n'aura que ce qu'il mérite, et cette coquette poupée à la mode aussi. Celui qui joue avec le chat attrape des coups de griffes, dit le proverbe.

— Et le malheureux Karel qui est assez sot pour s'en faire du chagrin. Je la laisserais joliment filer avec son baron !

—Voilà Karel qui vient là-bas ! dit un des jeunes gens, qui se tenait près de la porte. Même à cette distance, on voit qu'il est triste ; il marche le menton sur la poitrine, comme s'il cherchait des épingles. On dirait qu'il porte sur le dos la bêche qui doit creuser sa fosse.

Tous passèrent la tête dehors, et regardèrent Karel qui suivait lentement le chemin, les yeux baissés, songeur et distrait.

Sus jeta violemment son marteau contre l'enclume, comme si une soudaine colère s'était emparée de lui.

— Que te prend-il donc ? demandèrent les autres.

— Quand je vois Karel, mon sang bout ! s'écria Sus ; je consentirais à rester toute une année sans voir une pinte de bière, si je pouvais entre quatre yeux forger à tour de bras sur le dos du *blaeskaek !* L'orgueilleux lourdaud ! Par ses sottes lubies, il perdra l'honneur de sa fille : après ça, il en est le maître, et elle ne mérite guère mieux, l'écervelée ! Mais qu'il fasse dépérir de chagrin mon ami Karel, et qu'il le pousse dans la fosse... un garçon fort comme un chêne, riche, instruit, et d'un excellent cœur, qui vaut cent *blaeskaek* et cent coquettes

comme sa fille, voilà ce que je ne puis digérer. Voyez-vous, je ne veux de mal à personne, mais si, par hasard, Gansendonck se cassait le cou, je regarderais cela comme une punition de Dieu!

— Sois tranquille, Sus! la punition vient toujours à son heure. Quand la fourmi gagne des ailes, elle est bien près de mourir.

— Ne menace pas tant, Sus, le *blaeskaek* a dit qu'il te ferait mettre en prison.

— Bah! je crains aussi peu le fanfaron que s'il n'était qu'en peinture sur la muraille.

— Mais ne peux-tu faire comprendre à Karel qu'il devrait la laisser courir avec ceux pour qui elle est bonne?

— Il n'y a pas d'onguent qui puisse le guérir; plus on le fait servir de plastron au *Saint-Sébastien*, et pire il devient; on lui fait croire là-bas que le chat pond des œufs; il a perdu le sens. Il a perdu tout courage aussi: quand on parle un peu trop de cette affaire, les larmes lui viennent aux yeux, il tourne les talons et bonjour les amis!

— Mais Kobe ne pourrait-il faire comprendre à son baes que lorsqu'une corneille veut voler avec les cigognes, elle tombe bientôt dans la mer et s'y noie?

— Baes et domestique se servent du même peigne; deux sacs mouillés ne se sèchent pas l'un l'autre.

— Tais-toi, Sus, le voilà; je crois qu'il vient à la forge.

En effet, Karel entra dans la forge et salua les compagnons avec un sourire forcé. Muet, il s'approcha de

Digitized by Google

l'établi, tourna la vis de l'étau d'un air rêveur, et prit en main avec distraction les outils les uns après les autres, tandis que les jeunes paysans le contemplaient avec curiosité et compassion.

Assurément une douleur sans répit devait consumer Karel; en si peu de temps, il était déjà très-changé. Son visage était d'une pâleur blême, ses yeux sans éclat erraient autour de lui ou se fixaient opiniâtrément sur des objets insignifiants; ses joues étaient creuses et amaigries. Tout dans son attitude trahissait l'affaissement et la négligence; ses vêtements n'étaient plus propres comme jadis, ses cheveux tombaient en désordre sur son cou.

— Eh bien, Karel, s'écria Sus, vous entrez encore ici comme la lumière du soleil, sans parler. Allons, allons, jetez ces vilaines pensées par-dessus la haie, et songez que vous valez mieux que ceux qui vous chagrinent! Faites une croix dessus et buvez une bonne pinte; toute votre tristesse ne donnera pas d'esprit au *blaeskaek!* Et quant à sa charmante fille, vous n'en ferez jamais autre chose qu'une...

Un frémissement et un regard perçant de Karel arrêtèrent le mot sur les lèvres du forgeron.

— Oui, reprit-il, je sais que je ne puis toucher à cela; vous ressemblez aux mauvais malades qui ne veulent pas du médecin ou jettent les fioles par la fenêtre; mais peu importe, il y a trop longtemps que ces folles lubies durent. Savez-vous ce que dit le *blaeskaek?* Il dit que mademoiselle Lisa va se marier avec monsieur Van Bruinkasteel, se marier devant la loi et l'église.

— J'aime mieux qu'il l'épouse que moi, dit un autre; il aura du beau, une paysanne sortie du bon chemin et à bout de vertu!

Karel frappa sur l'étau avec son poing convulsivement fermé, jeta à celui qui parlait un regard plein d'amertume et de colère, et dit d'une voix étouffée :

— Lisa? Lisa est innocente et pure! Vous parlez méchamment et injustement!

Après ce peu de mots, il regagna la route et s'éloigna à pas lents de la forge, sans prendre garde à ce que lui criait encore son ami Sus.

Il traversa la route et prit un sentier qui menait dans la campagne. Chemin faisant, il se parlait de temps en temps à lui-même, s'arrêtait parfois en frappant du pied, puis reprenait sa marche d'un pas plus rapide, et s'éloignait toujours davantage, lorsque, au coin d'une petite sapinière, il entendit soudain prononcer son nom.

Il vit le domestique de baes Gansendonck assis sur le talus de la sapinière, une bouteille dans une main, un morceau de viande dans l'autre, et un fusil de chasse à côté de lui.

— Ah! Kobe, s'écria le jeune homme avec joie, que faites-vous ici?

— C'est encore une lubie de notre baes, répondit le domestique. Dès qu'il peut se passer de moi, il faut me mettre en route et aller jouer au garde forestier. Je veille ici à ce que les arbres ne s'envolent pas.

— Faites quelques pas avec moi, dit Karel d'une voix suppliante.

— J'ai justement fini mon repas, dit le domestique en

se levant. Voyez, Karel, le beau fusil de chasse? Le chien est tellement rouillé qu'un cheval même ne l'armerait pas, et le canon en est chargé depuis vingt ans et trois mois! Tel maître, tel fusil!

— Allons, Kobe, dit le brasseur au domestique qui marchait à côté de lui, dites-moi un mot de consolation. Comment cela va-t-il là-bas?

— Pomme pourrie que je ne sais par quel côté entamer, Karel. Les choses vont de travers : le baes, fou de joie, ne sait plus ce qu'il fait; il rêve tout haut barons et châteaux, il court jusqu'à trois fois par jour chez le notaire.

— Pourquoi? Qu'est-ce que cela signifie? demanda Karel avec émotion.

—Il dit que Lisa va épouser d'ici à peu de temps monsieur Van Bruinkasteel.

Le brasseur pâlit et regarda le domestique avec une douloureuse surprise.

— Oui, poursuivit Kobe, mais le jeune baron ne sait rien de l'affaire et n'y songe pas.

— Et Lisa?

— Lisa non plus.

— Ah! dit Karel en respirant comme si un rocher venait de tomber de sa poitrine, Kobe, vous m'avez fait mal!

— Si j'étais à votre place, reprit Kobe, je voudrais voir clair là-dedans; quand on laisse trop pousser la mauvaise herbe, elle finit par étouffer le plus beau grain. Vous ne venez jamais au *Saint-Sébastien* qu'après que monsieur Van Bruinkasteel est parti; vous restez des

demi-journées entières assis auprès de Lisa, et triste à émouvoir les pierres. Si Lisa vous demande la cause de votre tristesse, vous lui dites que vous êtes malade, et elle vous croit.

— Mais, Kobe, que puis-je faire? Au moindre mot que je touche de cette affaire, elle se met à fondre en larmes! Elle ne me comprend pas.

— Larmes de femme sont à bon marché, Karel; je n'y ferais pas grande attention; il est trop tard pour combler le puits quand le veau s'y est noyé. Un chien ne reste pas longtemps attaché avec des saucisses.

— Que voulez-vous dire? balbutia le jeune homme épouvanté. Soupçonnez-vous Lisa? Craignez-vous qu'elle...?

— Si je savais qu'un cheveu de ma tête eût une mauvaise idée de Lisa, je l'arracherais. Non, non, Lisa est innocente dans l'affaire. Elle s'imagine aussi, la pauvre fille, que ces cajoleries et ce langage français ne sont que les belles manières. Et quand, par amour pour vous, elle accueille le baron avec froideur, notre baes intervient et la force de se montrer aimable. Monsieur Van Bruinkasteel doit être bien bon; car le baes lui jette Lisa dans les bras dix fois par semaine!

— Comment! dans les bras? s'écria Karel d'une voix sombre.

— C'est seulement une manière de parler, poursuivit Kobe; si vous ne me comprenez pas, tant mieux!.

— Que faut-il faire? que faut-il faire? s'écria Karel avec désespoir et en frappant du pied la terre.

— Cela n'est pas caché sous le sable que vous battez,

Karel. Si j'étais vous, j'irais droit au but; mieux vaut un carreau cassé que la maison perdue.

— Que voulez-vous dire? pour l'amour de Dieu, parlez plus clairement.

— Eh bien, cherchez une querelle à monsieur Victor; fallût-il se battre, cela amènerait encore un changement, et d'ordinaire, en changeant, ce qui ne vaut rien s'améliore.

— S'il me donnait seulement un prétexte! s'écria Karel; mais ce qu'il dit et fait est si habilement calculé, qu'il y a de quoi crever de dépit sans pouvoir se venger.

— Allons, allons, qui veut trouver n'a pas besoin de chercher bien loin. Marchez-lui sur le pied, vous savez bien, son petit pied en pantoufles de velours! De cette manière, la partie sera bientôt en train.

— Ah! Kobe, qu'en dirait Lisa? Faut-il que je compromette sa réputation par une agression qu'on regarderait comme une preuve que moi aussi j'ai de mauvaises idées sur son compte?

— Pauvre innocent! croyez-vous que les gens ne glosent pas sur Lisa? Il n'y a pas de mal qu'on ne dise d'elle tous les jours. Toute l'affaire est divulguée, et chacun y ajoute encore son petit mot.

— Mon Dieu! mon Dieu! elle est innocente, et on l'accuse comme une coupable!

— Karel, vous n'avez plus de sang dans le cœur. Vous voyez le mal grandir chaque jour, et vous courbez la tête comme un enfant impuissant. Vous voyez que tout concourt à pousser à sa perdition votre innocente amie : le langage séducteur de Victor, le fol orgueil de son

Digitized by Google

père, et sa propre inclination à elle pour tout ce qui vient de la ville. Personne ne peut rien faire pour la sauver, personne que vous... ange gardien qui vous endormez tandis que le démon travaille à égarer cette chère âme! Grâce à votre craintive et débonnaire patience, vous abandonnez Lisa, seule en face du danger qui la menace! Si, par malheur, elle succombait, à qui en serait la faute? Allons, aidez-vous, Dieu vous aidera; soyez courageux, tranchez le nœud, montrez-vous homme! Le proverbe ne dit-il pas : C'est parce que le berger qui connaît le bon chemin s'en écarte, que le loup mange la brebis?

Karel ne répondit qu'après un moment de silence.

— Hélas! hélas! dit-il en soupirant, j'ai peur de tout! Que pourrais-je entreprendre? Je sais qu'au premier regard de Lisa la dernière étincelle de courage s'éteindra en moi : le cœur est malade, Kobe; il faut subir mon triste sort.

— Défendez-la au moins contre les sanglants outrages du baron lui-même.

— Les outrages? L'a-t-il outragée?

— Savez-vous ce que monsieur Van Bruinkasteel disait avant-hier en se raillant à ses compagnons, en présence du chasseur d'Adolphe?

Il s'approcha mystérieusement du brasseur, et lui dit quelques mots à l'oreille.

— Tu mens! tu mens! s'écria Karel en repoussant violemment le domestique; il n'a pas dit cela!

— Comme vous voudrez, Karel, grommela Kobe. Soit! je mens, le chasseur ment; cela n'est pas vrai, cela

ne peut pas être, monsieur Van Bruinkasteel aime trop bien Lisa pour dire pareille chose!

Karel s'était cramponné au tronc d'un jeune sapin; sa poitrine se soulevait violemment; sa respiration se perdait en un lugubre et guttural sifflement; ses yeux étincelaient d'un feu sombre sous ses sourcils abaissés. Ce que le domestique lui avait chuchoté à l'oreille devait avoir fait à son cœur une affreuse blessure, car il tremblait comme un roseau et rugissait comme un lion.

Soudain il tendit vers le domestique son poing convulsivement serré, et s'écria tout hors de lui :

— Ah! c'est donc un assassinat que tu me conseilles, démon?

Kobe épouvanté fit quelques pas en arrière, et balbutia :

— Çà, Karel, est-ce pour rire ou non que vous faites si vilaine figure? Je ne vous ai fait aucun mal. Si vous aimez mieux voir mes talons, vous n'avez qu'à le dire : un bonjour, tout est fini, et chacun va son chemin.

— Reste ici! cria le brasseur.

— Ouvrez les mains alors, répondit Kobe, je n'aime pas les poings fermés.

Karel baissa de nouveau les yeux et demeura quelque temps immobile, sans regarder le domestique. Enfin, il releva la tête et demanda d'une voix tremblante :

— Kobe, Victor Van Bruinkasteel est-il à cette heure au *Saint-Sébastien ?*

— Oui, mais... oui, mais... s'écria le domestique avec angoisse, vous n'irez pas vous, Karel; dussé-je me battre avec vous, je vous en empêcherai tant qu'il me restera

un souffle de vie. Je ne vous comprends pas : vous êtes, comme dit le proverbe, tantôt trop sage, tantôt trop fou, jamais comme il faudrait être. Vous iriez faire du beau au *Saint-Sébastien;* vous avez le regard d'un taureau furieux!

Sans avoir égard à ces paroles, Karel fit volte-face et s'achemina rapidement dans la direction de la demeure de baes Gansendonck. Le domestique laissa tomber son fusil, et se précipita au-devant du brasseur en le retenant de force.

— Laisse-moi aller! dit Karel tandis que Kobe le regardait avec un sourire ambigu; je veux partir, et tu sais bien que tu ne peux m'en empêcher. Pourquoi me forcer à te faire du mal?

Ces paroles dites de sens rassis surprirent le domestique : pourtant il ne lâcha pas prise et demanda :

— Promettez-vous d'en rester aux mots et de ne pas recourir aux mains?

— Je ne ferai de mal à personne, répondit le jeune brasseur.

— Qu'allez-vous donc faire?

— Suivre votre conseil, Kobe; demander compte de sa conduite à tout le monde, et dire tout net ce que j'ai sur le cœur; mais ne craignez rien, Kobe, j'ai une mère.

— Ah! votre bon sens est-il revenu? Vous pourriez en remontrer au coq du clocher! Vous ne feignez pas, n'est-il pas vrai? Eh bien, allons, je vous accompagne. Soyez calme et fort, Karel; qui parle haut a à moitié vaincu. Faites un peu de bruit, montrez les dents, et dites une

Digitized by Google

bonne fois son fait au baes; le courage ne lui donnera pas la fièvre. Dieu sait, si vous l'abordez bien, si lui-même ne priera pas le baron de passer désormais outre sa porte; et alors, après la douleur vient le plaisir! Il me semble déjà voir le ménétrier sur son estrade!

Tous deux suivaient le sentier d'un pas mesuré; le domestique faisait entrevoir au jeune homme une consolante perspective, l'encourageait à montrer toute la fermeté convenable, et lui conseillait de ne pas prendre garde cette fois aux larmes de Lisa avant d'avoir pleinement atteint le but qu'il avait en vue.

Non loin de l'auberge, Kobe quitta son compagnon préoccupé, en alléguant qu'il était trop tôt pour qu'il rentrât à la maison, et qu'il en avait encore pour toute une grande heure à jouer le garde forestier.

Karel lui serra la main avec reconnaissance et lui promit de nouveau de suivre son conseil. Il sembla au jeune homme, dès qu'il se trouva seul, qu'un voile était tombé de ses yeux, et que pour la première fois il voyait clairement ce qui se passait et ce qu'il avait à faire. Il se proposa de demander compte de sa conduite à baes Gansendonck, et, — que cela lui plût ou non, — de lui faire sentir combien sa folie mettait en péril non-seulement la bonne renommée de Lisa, mais son honneur lui-même. La physionomie du jeune homme, lorsqu'il arriva près de l'auberge, attestait une calme et froide résolution.

Cette disposition d'esprit changea tout à coup à la porte de derrière du *Saint-Sébastien*.

A l'intérieur de la chambre, on entendait la voix

séductrice du baron; il chantait une romance française dont l'air et le rhythme respiraient l'amour et la coquetterie.

Karel s'arrêta tout tremblant, et prêta l'oreille avec une fiévreuse attention :

Pourquoi, tendre Élise, toujours vous défendre?
A mes désirs daignez vous rendre.

Les doigts du brasseur se serrèrent convulsivement; son cœur torturé était en proie à un terrible orage.

Ayez moins de rigueur;
Si mon amour vous touche,
Qu'un mot de votre bouche
Couronne mon ardeur!

La voix de Lisa se mêlait timidement à celle du baron; elle aussi chantait ces voluptueuses paroles!

Le sang se précipitait impétueusement dans les veines du jeune homme; ses yeux s'injectèrent, ses dents se heurtèrent avec un grincement; et lorsque les derniers vers de la romance tombèrent sur son cœur de la bouche de Lisa et de celle du baron, comme d'ardentes étincelles, ses cheveux se dressèrent sur sa tête.

Pitié! mon trouble est extrême.
Ah, dites je vous aime!
Je vous aime[1]!

— Bravo! bravo! s'écria le baes en battant des mains. Oh! que c'est beau!

1. Air de *Joconde*. Ces vers sont en français dans le texte original.

Un lugubre sifflement s'échappa de la gorge contractée du jeune homme, et il entra dans l'auberge.

A son apparition dans la chambre, chacun se leva effrayé ou surpris : Lisa jeta un perçant cri d'angoisse et tendit vers Karel des bras suppliants; le baron le regarda en face d'un air fier et interrogateur; le baes frappait impatiemment du pied et grommelait des injures en lui-même.

Un instant Karel demeura, comme hors de sens, la main appuyée sur une chaise; il tremblait au point que ses jambes menaçaient de se dérober sous le poids de son corps; son visage était pâle comme un linge; des frémissements nerveux et convulsifs couraient sur son front et sur ses joues; en somme, son aspect devait être terrible, car le baron, quelque courageux qu'il fût d'ailleurs, pâlit aussi et fit quelques pas en arrière pour se mettre hors de la portée du brasseur furieux. Baes Gansendonck seul semblait encore se railler de Karel, et le contemplait avec un sourire de dédain.

Soudain le jeune homme lança au baron un regard brûlant de haine et de vengeance; le baron, choqué, s'écria d'un ton arrogant :

— Çà, que signifie cet enfantillage? Savez-vous à qui vous avez affaire? Je vous défends de me regarder aussi insolemment.

Le brasseur poussa un cri sourd, son poing se crispa sur le dossier de la chaise, et sans aucun doute il allait en frapper le baron à la tête, mais, avant qu'il eût eu le temps de faire ce mouvement, Lisa s'élança vers lui et enlaça ses bras au col de Karel en pleurant à chaudes

larmes. Son regard était si suppliant, si aimant; elle l'appelait de si doux noms, que, vaincu et à bout de forces, il s'affaissa sur la chaise et dit avec un profond soupir :

— Oh! merci, merci, Lisa : vous m'avez sauvé! Sans vous, c'en était fait!

La jeune fille pressait ses deux mains et continuait à le calmer et à le consoler par d'affectueuses paroles. Elle voyait bien, à la violente émotion qui l'agitait encore, que sa colère n'était pas éteinte, et s'efforçait d'apprendre de lui la cause de son égarement.

Sur ces entrefaites, le baron s'approcha de la porte, et il se disposait à quitter l'auberge; mais baes Gansendonck lui cria :

— Eh bien, monsieur le baron, avez-vous peur d'un paysan fou?

— Je ne crains pas un paysan fou, répondit le baron en ouvrant la porte, mais il ne me convient pas de me prendre au collet avec lui.

A ces insultantes paroles, Karel bondit, s'arracha des bras de son amie, et courut à la porte pour rejoindre le baron dehors; mais baes Gansendonck l'arrêta et s'écria transporté de colère :

— Holà! maraud, à nous deux maintenant! Cela dure depuis assez longtemps. Quoi! tu viendras chasser les gens de ma maison et y jouer le rôle de baes! Frapper à coups de chaise monsieur le baron Van Bruinkasteel! Je ne sais ce qui me retient de te faire empoigner par les gendarmes! Viens, j'ai à te dire des choses que ma fille ne doit pas entendre: comme cela, ce sera

fini d'un seul coup, ou je te montrerai qui est maître ici.

Un sourire amer crispa le visage de Karel. Il suivit le baes dans une autre chambre; celui-ci ferma la porte en dedans, et muet, l'œil plein de menace, il se planta devant le brasseur, qui s'efforçait visiblement de réprimer son émotion et de ressaisir le calme nécessaire à son but dans cette entrevue souhaitée.

— Faites laide mine tant que vous voudrez, dit le baes, je me ris de vos lubies. Vous allez me dire, et un peu vite, qui vous donne le droit de venir dans ma maison pour y faire l'insolent vis-à-vis du monde! Croyez-vous peut-être avoir acheté ma fille?

— Ne m'irritez pas, pour l'amour de Dieu, dit Karel d'une voix suppliante, laissez-moi revenir un peu à moi, je raisonnerai avec vous; et si vous ne voulez pas me comprendre, je m'en irai et ne remettrai jamais le pied sur votre seuil.

— Voyons, je suis curieux de vous entendre; je sais quelle chanson vous allez me chanter, mais cela ne réussira pas : vous frappez à la porte d'un sourd!

A cette ironie, la colère emporta de nouveau Karel; il dit d'une voix rapide et avec des gestes saccadés :

— Mon père vous a secouru, vous a sauvé de la ruine! Vous lui avez promis à son lit de mort que Lisa serait ma femme; vous avez encouragé notre amour.....

— Les temps changent et les hommes aussi...

— Maintenant que vous avez hérité d'un peu de boue, de cette boue qu'on nomme argent, maintenant vous voulez non-seulement briser, comme un ingrat, votre parole solennelle, mais encore vous souillez l'honneur

de ma fiancée. Vous vendez sa pudeur pour le vain espoir d'une élévation impossible, et vous faites traîner son honneur dans la fange des rues.....

— Oh! oh! quel ton est-ce là? A qui croyez-vous parler?

— Et moi, vous me faites dépérir, vous me faites mourir de chagrin et de désespoir. Non pas parce que vous voulez me ravir Lisa; non, cela vous ne le pourriez pas, elle m'aime! Mais y a-t-il un plus grand martyre que de voir sous ses yeux pervertir son amie, sa fiancée, de la voir souiller par tout ce que la ville nourrit de mauvais et d'immoral? de devoir la conduire à l'autel quand la pureté de son âme aura été profanée?

— Avez-vous appris par cœur cet incompréhensible verbiage? Il n'en est pas plus clair pour cela. Je suis maître, et ce que je fais est bien fait; croyez-vous peut-être avoir plus d'esprit que baes Gansendonck?

— Aveugle que vous êtes! vous forcez votre fille à écouter les paroles empoisonnées du baron; chaque flatterie est une souillure pour cette âme candide. Vous la poussez à sa perte; et si elle tombe... Hélas! le père même aura creusé l'abîme où devait s'engloutir l'honneur de son enfant! Qu'espérez-vous? Qu'elle épouse monsieur Van Bruinkasteel? Ah! ah! cela ne se peut! Son père et sa famille ne fussent-ils pas là pour l'en empêcher, que lui-même repousserait une femme déjà déshonorée à ses yeux, et par la manière dont vous cherchez à l'attirer sans déguisement et par ses propres caresses.

— Continuez, s'écria baes Gansendonck avec un rire

ironique, je ne savais pas que votre chanson eût autant de notes. Elle n'épousera pas le baron? C'est ce que nous verrons! Vous viendrez à la noce si vous voulez bien vous conduire. Mettez-vous l'amour hors de la tête, Karel, c'est ce que vous pouvez faire de mieux; autrement cela pourrait bien vous faire du mal. Tout en restant notre ami, ne venez plus à la maison, car vous devez comprendre que le baron va désormais passer pour ainsi dire toute la journée ici, et vous vous trouveriez dans son chemin; il n'est pas homme à hanter beaucoup les paysans.

— Ainsi la vue de ma mortelle douleur n'a aucun pouvoir sur vous? Il viendra encore la cajoler, la tromper par ses perfides paroles, célébrer dans ses chansons le désir et la passion, remplir le cœur de ma Lisa d'un venin qui doit tuer tout sentiment de chasteté et d'honneur?

— Du venin? Qu'est-ce à dire? Parce que vous êtes incapable d'en faire autant. Voilà comme les paysans parlent toujours des messieurs de la ville; ils crèvent d'envie quand ils voient quelqu'un qui connaît les belles manières et la politesse. Maîtrisez votre cœur, mon garçon; vous continueriez que cela ne servirait à rien. Le baron viendra comme par le passé, et Lisa deviendra une grande dame. Vous vous casseriez la tête que cela n'y ferait pas plus qu'une mouche dans la chaudière de votre brasserie. J'ai le droit de faire dans ma maison et de ma fille ce que je veux, et personne n'a celui d'y mettre le nez, vous moins que tout autre!

— Le droit! s'écria Karel avec un rire amer, le droit

de perdre l'honneur de votre enfant? de la livrer, innocente et pure comme elle l'est, en proie aux calomnies de chacun? de la faire honnir et détester par tout le monde, comme le méprisable jouet d'un jeune fat efféminé? Non, non, ce droit vous ne l'avez pas! Lisa m'appartient! Si son père veut la précipiter dans la fange de l'ignominie, moi je l'en arracherai triomphalement. J'avais oublié mon devoir; mais c'est fini maintenant. Votre baron se tiendra à l'écart, Lisa sera sauvée malgré vous. Non, je n'ai plus d'égards pour votre fatale ambition!

— Est-ce tout ce que vous avez à dire? demanda baes Gansendonck avec la plus grande indifférence; alors je vous dirai tout net que je vous défends l'entrée de ma maison, et si vous osez encore y venir, je vous ferai mettre à la porte par le garde champêtre et mes domestiques.

— Une auberge est ouverte pour tout le monde.

— Il ne manque pas chez moi de chambres où le baron pourra s'entretenir avec ma fille.

Le jeune homme, abattu et découragé, s'affaissa sur une chaise, pencha la tête et baissa les yeux sans répliquer un mot.

— Allons, partez, dit le baes; vous serez bien vite guéri de votre échec amoureux. Retournez chez vous, et dorénavant tenez-vous à distance du *Saint-Sébastien*, sans vous inquiéter davantage de Lisa. A cette condition, nous resterons bons amis de loin. J'oublierai votre arrogance et vos sottes lubies. Bon sens tard venu est aussi sagesse. — Eh bien, partez-vous?

Karel se leva; son visage avait subi une complète transformation. La tension de ses nerfs avait disparu; ce fiévreux élan d'énergie l'avait épuisé, l'impuissance de ses paroles lui avait ravi tout courage. Suppliant et les mains jointes, il s'avança vers le baes, et, les yeux humides, lui dit :

— O Gansendonck, ayez pitié de moi, de Lisa! Soyez sûr que j'en mourrai... Par la mémoire de mon père, je vous en conjure, ouvrez les yeux. Donnez-moi votre fille en mariage avant que son nom soit tout à fait déshonoré. Je la rendrai heureuse, je l'aimerai, je la soignerai et travaillerai pour elle comme un esclave! J'aurai pour vous la vénération, l'obéissance, l'amour d'un fils, et vous servirai comme un valet!

En voyant Karel s'humilier si bas devant lui, le baes en eut quelque pitié, et répondit :

— Karel, je ne veux pas dire que vous ne soyez pas un bon garçon, et que ma Lisa n'aurait pas en vous un bon mari.

— O Baes, pour l'amour de Dieu, supplia le jeune homme en lui adressant un regard brillant d'espérance, ayez compassion de moi! Donnez-moi Lisa pour femme! J'accomplirai vos moindres désirs avec la soumission d'un enfant : je vendrai la brasserie, j'irai habiter un château, je quitterai mon rang de paysan, je changerai complétement ma vie!

— Cela ne peut plus se faire, mon cher Karel; il est trop tard.

— Et si vous saviez que je dois bien sûrement en mourir?

— Cela me ferait vraiment peine, mais je ne puis vous forcer à demeurer en vie.

— O Gansendonck! s'écria le jeune homme en levant les mains au ciel et tombant à genoux, laissez-moi l'espérance! Ne me tuez pas!

Le baes le releva et reprit :

— Mais vous perdez la tête, Karel; je n'y puis plus rien faire. Songez donc combien les choses sont déjà avancées; demain nous allons dîner au pavillon chez monsieur le baron; il donne une fête en l'honneur de Lisa.

— Elle? elle, ma Lisa au château du baron? Oh! vous allez perdre son honneur à tout jamais! Il n'y a pas une seule femme au château!

— Elle va faire connaissance avec la résidence de chasse de son futur mari.

—Ainsi, plus d'espoir! A elle le déshonneur, à moi la tombe! s'écria le brasseur avec horreur et la voix pleine de sanglots, tandis qu'il portait les mains devant ses yeux et qu'un torrent de larmes coulait sur ses joues.

— Je vous plains, Karel, dit le baes d'un ton indifférent. Lisa sera une grande dame. Cela est écrit là-haut, et cela sera...

Il prit doucement par les épaules Karel désespéré, et le poussa vers la porte en disant :

— Allons, cela a duré assez longtemps, et cela ne peut d'ailleurs servir à rien. Retournez chez vous... et plus un mot à Lisa, entendez-vous?

Karel se laissa pousser en avant, docile et muet. Sa tête affaissée penchait vers la terre, des larmes abon-

dantes tombaient de ses yeux sur le sol. En entrant dans la chambre où se trouvait Lisa, il jeta encore sur elle, comme un éternel adieu, un regard mourant...

La jeune fille, qui depuis si longtemps déjà écoutait avec une profonde anxiété les sons confus qui retentissaient dans la chambre fermée, attendait, debout et tremblante, que la porte s'ouvrît.

Et voilà que son amant apparaissait à ses yeux, muet, tout en larmes, comme une victime innocente qui marche à la mort! Un cri déchirant s'échappa de son sein; elle s'élança vers le jeune homme, se suspendit à son cou en gémissant, et s'efforça avec angoisse de l'éloigner de la porte! Karel jeta sur elle un douloureux regard et sourit si tristement, que ce funèbre sourire fit jaillir du sein de Lisa un nouveau cri de détresse.

Baes Gansendonck détacha, en prononçant des paroles de menace, les bras de sa fille du cou de Karel, poussa le jeune homme hors de l'auberge, et ferma la porte derrière lui.

## VI

Celui qui allie l'orgueil à la sottise, se livre en proie lui-même à la risée des autres.

Baes Gansendonck courait comme un fou du haut en bas dans sa chambre; il avait descendu le miroir pour voir ses jambes, et marchait en arrière et en avant avec toutes sortes de cris d'admiration. Il était en manches de chemise et portait un pantalon à *sous-pieds* tout neuf. Sur une chaise, près du mur, étaient étalés une paire

de gants jaunes, un *gilet* blanc et un *jabot* de dentelle.

Le domestique se tenait au milieu de la chambre avec une cravate blanche pliée sur le bras. Il regardait le baes d'un air patient; seulement de temps en temps apparaissait sur ses lèvres un imperceptible sourire de pitié ou de mécontentement.

— Eh bien, Kobe, dit le baes avec une joie expansive, qu'en dis-tu? Ne va-t-il pas bien?

— Je ne m'y connais pas, baes, repondit Kobe d'un ton fâché.

— Tu peux toujours voir si cela me va bien ou mal.

— Je vous aime mieux sans ces petites courroies au pantalon, baes; vos jambes sont raides comme des manches à balai.

Gansendonck, stupéfié par cette audacieuse observation, lança au domestique un regard furieux et s'écria :

— Que signifie cela? Vous aussi, vous commencez à dresser les oreilles! Croyez-vous que je vous paie et vous nourris pour me dire des choses déplaisantes. Allons, parlez! Me va-t-il bien, oui ou non?

— Oui, baes.

— Quoi, oui, baes? vociféra Gansendonck en frappant du pied. Me va-t-il bien, oui ou non, je te demande.

— Il ne saurait vous aller mieux, baes.

— Ah! tu es entêté? Voudrais-tu recevoir ton compte, et aller chercher un autre service? N'as-tu pas la vie assez bonne ici, fainéant? Tu désires peut-être de meil-

leur pain que du pain de froment! C'est ainsi qu'on tombe du trèfle aux joncs; mais le proverbe dit bien vrai : Donnez de l'avoine à un âne, il courra aux chardons!

Kobe, avec une anxiété feinte ou réelle, dit d'un ton suppliant :

— Oh! baes, j'ai si mal au ventre! Je ne sais ce que je dis; il faut me pardonner : votre pantalon vous va aussi bien que s'il était peint sur vos jambes.

— Ah! tu as mal au ventre? demanda le baes avec intérêt. Ouvre la petite armoire là-bas et bois un coup d'absinthe. Ce qui est amer à la bouche est sain pour l'estomac.

— Oui, baes; vous êtes trop bon, baes, répondit Kobe en se dirigeant vers l'armoire.

— Donne-moi ma cravate, dit le baes, et avec précaution, pour ne pas la chiffonner.

Tout en continuant de s'habiller et de s'ajuster, il parlait tout songeur :

— Eh! Kobe, comme les paysans vont rester bouche béante, en me voyant passer avec un gilet blanc, un jabot de dentelle et des gants jaunes! Dieu sait s'ils ont jamais rien vu de pareil en leur vie! J'avais demandé avec adresse à monsieur Van Bruinkasteel comment les messieurs qui savent leur monde s'habillent quand ils vont dîner dehors; et en quatre jours on m'a confectionné tout cela en ville. Avec de l'argent, on fait plus que des merveilles, on fait des miracles. Et Lisa, elle leur fera sortir les yeux de la tête avec les six *volants* de sa robe de soie!

— Six *volants*, baes? La dame du château n'en porte elle-même que cinq, et encore faut-il que ce soit dimanche.

— Si Lisa voulait faire selon mon goût, elle en porterait bien dix : quand on est bien dans ses affaires, il faut le montrer, et qui peut payer peut acheter. Tu la verras passer devant les paysans comme une vraie dame, Kobe, avec un chapeau de satin sous lequel il y a des fleurs comme celles qui fleurissent l'hiver au château.

— Des camélias, baes?

— Oui, des camélias. Pense un peu, Kobe, ils avaient en ville mis sur le chapeau de Lisa des épis de blé et des fleurs de sarrasin; mais j'ai fait bien vite ôter cette garniture de paysanne. Donne-moi mon gilet, mais sans le toucher avec les mains.

— C'est là un art que je n'ai pas appris, baes.

— Imbécile, je veux te dire de le prendre avec l'essuie-main.

— Oui, baes.

— Dis-moi, Kobe, me vois-tu assis à table au château? Lisa entre moi et monsieur le baron? Nous entends-tu faire des compliments et dire de belles choses? Nous vois-tu boire toutes sortes de vins extraordinaires et manger du gibier préparé avec des sauces dont le diable lui-même ne retiendrait pas les noms? et cela dans des plats dorés et avec des cuillers d'argent?

— Oh! baes, taisez-vous, s'il vous plaît; j'en ai l'eau à la bouche!

— Il y a bien de quoi, Kobe; mais je ne veux pas être seul heureux; il reste encore la moitié du lièvre d'hier;

tu peux la manger, et bois avec cela une couple de pintes de bière d'orge.

— C'est beaucoup de bonté, baes.

— Et viens ensuite dans l'après-dînée au pavillon voir si je n'ai rien à t'ordonner.

— Oui, baes.

— Mais, dis un peu, Kobe, Lisa serait-elle déjà habillée?

— Je ne sais pas, baes; quand je suis allé tout à l'heure chercher de l'eau de pluie fraîche, elle était encore assise auprès de la table.

— Et quelle robe avait-elle?

— Sa robe ordinaire des dimanches, je crois, baes.

— Ne t'a-t-elle pas dit qu'hier j'ai mis le brasseur à la porte?

— J'ai vu qu'elle est très-abattue, baes; mais je ne m'informe pas des choses qui ne me regardent point: fou est celui qui se brûle à la marmite d'un autre.

— Tu as raison, Kobe; mais moi je suis maître de te parler de cela si je le veux. Pourrais-tu croire qu'elle tient encore tellement à ce fou de Karel, qu'elle refusait d'aller dîner au pavillon parce qu'elle a vu l'autre pleurer en s'en allant? N'ai-je pas dû me quereller avec ma propre fille pendant toute la soirée, pour lui casser la tête?

— Et a-t-elle enfin dit qu'elle irait avec vous, baes?

— Quoi? elle n'a rien à dire. Je suis maître!

— Cela est certain, baes.

— N'a-t-elle pas même eu l'audace de me dire qu'elle ne veut pas se marier avec le baron?

— Vraiment?

— Oui, et qu'elle demeurera fille toute sa vie si elle n'a ce maraud de Karel pour mari. Elle serait belle dans la sale brasserie, assise à un rouet auprès de la marmite aux vaches! Et quand elle voudrait aller en ville, elle pourrait grimper sur la charrette à bière, n'est-ce pas, Kobe?

— Oui, baes.

— Allons, donne-moi mes gants; je suis prêt. Voyons un peu ce que fait Lisa; peut-être va-t-elle encore nous régaler de quelque nouveau caprice. Hier soir du moins elle ne voulait pas entendre raison sur les six volants de sa robe neuve. Bon gré, mal gré, elle s'habillera comme je le juge convenable.

Lisa était assise dans la chambre de devant, auprès de la fenêtre. Une profonde tristesse était empreinte sur son visage, elle tenait une aiguille d'une main et de l'autre un ouvrage de broderie, mais ses pensées étaient bien loin, car elle restait immobile et ne travaillait pas.

— Qu'est-ce que c'est que cela? s'écria baes Gansendonck avec colère; je suis habillé de la tête aux pieds, et tu es encore là comme s'il ne s'agissait de rien.

— Je suis prête, mon père, répondit Lisa avec une patiente résignation.

— Mon père! mon père! Tu veux donc encore me faire sortir de ma peau?

— Je suis prête, papa, répéta la jeune fille.

— Lève-toi un peu, dit baes Gansendonck avec une mine rébarbative; quelle robe as-tu là?

— Ma robe des dimanches, papa.

— Vite, va mettre ta robe neuve et le chapeau à fleurs!

Lisa courba la tête et ne répondit rien.

— De mieux en mieux! vociféra baes Gansendonck. Parleras-tu, oui ou non?

— Ah! papa, dit Lisa d'une voix suppliante, ne me contraignez pas. La robe et le chapeau ne s'accordent pas avec notre condition; je n'oserais les porter pour traverser le village. Vous voulez que je vous suive au château, bien que je vous aie supplié à genoux de me laisser à la maison. Eh bien, je le ferai; mais, pour l'amour de Dieu, laissez-moi y aller avec mes vêtements ordinaires des dimanches.

— En bonnet, avec un seul volant à ta robe! dit baes Gansendonck avec ironie. Tu ferais belle figure comme cela, à une table couverte de plats dorés et de cuillers d'argent! Allons, allons, pas tant de paroles; mets ta robe neuve et ton chapeau, je le veux!

— Vous pouvez faire ce que bon vous semble, papa, dit Lisa en soupirant et en penchant la tête avec désolation; vous pouvez me gronder, me punir; je ne mettrai pas la robe neuve, je ne porterai pas le chapeau...

Du coin du foyer, Kobe hochait la tête pour encourager la jeune fille dans sa résistance.

Le baes se tourna vers le domestique, et lui demanda d'un ton furieux :

— Eh bien, que dis-tu d'une fille qui ose parler ainsi à son père?

— Elle pourrait bien avoir raison, baes?

— Que dis-tu là? Toi aussi? Vous entendez-vous en-

semble pour me faire crever de colère! Je t'apprendrai, ingrat vaurien!... demain tu partiras d'ici!

— Mais, cher baes, vous ne comprenez pas, répondit Kobe avec une terreur simulée. Je veux dire que Lisa pourrait bien avoir raison si elle n'a pas tort.

— Ah! parle donc un peu plus clairement une autre fois.

— Oui, baes.

— Et toi, Lisa, dépêche-toi! Que cela te plaise ou non, tu m'obéiras, dussé-je te mettre ta robe par force.

La jeune fille fondit en larmes. Cette circonstance accrut sans doute encore le mécontentement de son père, car il se mit à gronder vivement en lui-même, et à heurter avec colère les chaises les unes contre les autres.

— Encore mieux! cria-t-il; pleure une heure ou deux, Lisa, tu seras jolie après, avec une paire d'yeux rouges comme un lapin blanc! Je ne veux pas que tu pleures; c'est un tour que tu joues pour que nous soyons forcés de rester à la maison.

La jeune fille continuait à pleurer sans dire une parole.

— Allons, dit le baes avec impatience, puisqu'il n'en peut être autrement, habille-toi comme tu voudras, mais cesse de pleurer. Pour Dieu, Lisa, hâte-toi!

La jeune fille quitta sa chaise et, sans parler, monta l'escalier pour aller se préparer à la visite au château.

A peine avait-elle disparu, que monsieur Van Bruinkasteel entra dans l'auberge, en disant au baes :

— Qu'est-ce qui vous a retenu si longtemps, monsieur Gansendonck. J'avais peur qu'il ne vous fût arrivé quelque chose. Nous vous attendons depuis plus d'une heure déjà.

— C'est la faute de Lisa, répondit le baes; je lui avais fait faire une belle robe neuve et un chapeau de satin; mais je ne sais ce qu'elle a en tête, elle ne veut pas mettre d'habits neufs.

— Elle a raison, monsieur Gansendonck; elle est, certes, toujours assez charmante.

— De beaux habits ne gâtent pourtant rien, monsieur Victor.

Lisa descendit, et salua le baron avec une froide politesse. Ses yeux attestaient sa tristesse, et il était facile de voir qu'elle avait pleuré. Elle portait sa robe de soie ordinaire, à un seul *volant*, et un bonnet de dentelle de la forme de ceux qu'on porte en ville, et que l'on nomme *cornettes*.

Elle passa avec intention son bras sous celui de son père, et voulut l'attirer vers la porte; mais le baes se dégagea et s'éloigna d'elle comme pour inviter le baron à être le cavalier de sa fille.

Monsieur Victor ne parut pas s'en apercevoir; peut-être croyait-il inconvenant pour Lisa et pour lui-même de traverser le village bras dessus bras dessous.

Après quelques façons pour savoir qui passerait le premier la porte, on quitta l'auberge. Le baes fit de nécessité vertu, et se mit en route avec sa fille. Chemin faisant, il dit avec aigreur :

— Vois-tu bien, fille entêtée? Si tu avais ta belle robe

et ton chapeau à fleurs, le baron t'eût donné le bras. Maintenant il ne veut pas : ta mise est trop commune, voilà ce que c'est !

Ils devaient passer devant la brasserie. Là, derrière le mur de l'étable, la jeune fille vit le désolé Karel qui, debout, les bras croisés sur la poitrine et la tête penchée, attachait sur elle un œil attristé, sans témoigner ni colère ni surprise. Seulement on lisait dans ses regards mourants l'abattement, le découragement et un morne désespoir.

Lisa jeta un cri d'angoisse, s'arracha du bras de son père et s'élança vers Karel, dont elle saisit les deux mains dans ses mains frémissantes avec mille exclamations confuses de consolation et de tendresse.

Baes Gansendonck s'approcha des deux amants, lança au brasseur un regard furieux, et força sa fille à s'éloigner de lui.

Lisa se remit en marche, muette et l'âme remplie de pensées amères, vers le pavillon de monsieur Van Bruinkasteel.

## VII

L'orgueil est la source de tous les maux.

Vers la fin de l'après-midi, Karel était dans un haut taillis, le dos appuyé au tronc d'un bouleau. Devant lui, de l'autre côté du fossé, s'élevait le pavillon de chasse de monsieur Van Bruinkasteel.

Digitized by Google

Depuis longtemps déjà, le jeune homme se trouvait dans ce lieu solitaire; il ignorait lui-même comment et pourquoi il y était venu. Tandis que, la tête pleine de désolantes rêveries, il errait, distrait, à travers champs, son cœur l'avait conduit de ce côté pour l'abreuver d'un fiel plus amer encore. Il était là maintenant comme une statue inanimée, le regard opiniâtrément fixé sur la demeure du baron, et trahissant seulement de temps en temps la vie par un triste sourire ou un frémissement convulsif. Son âme était à la torture : grâce à son imagination tourmentée, il perçait à travers les murailles derrière lesquelles devait se trouver Lisa; il la voyait assise à côté du baron; il entendait des déclarations d'amour, de galantes et séductrices paroles; il surprenait de lascives œillades, et voyait baes Gansendonck s'efforcer de faire taire la pudeur de sa fille, et alors... alors la faible Lisa ne savait plus que faire, elle laissait le baron lui prendre la main et attacher sur elle le regard profanateur du désir!

Pauvre Karel! il perçait son propre cœur de mille blessures, et forçait son imagination surexcitée à fouiller la plaie pour lui faire vider jusqu'à la lie le calice de douleur.

Après s'être longtemps perdu dans ces tristes et douloureuses rêveries, il tomba dans une sorte de sommeil de l'esprit. Ses nerfs se détendirent, ses traits n'accusèrent plus que l'indifférence de l'épuisement, sa tête s'affaissa sur son sein, et ses yeux, à demi fermés, se fixèrent sur la terre. Soudain le son de quelques lointains accords, auxquels se mariaient les accents d'une

voix d'homme affaiblie par la distance, vinrent frapper son oreille.

Quelque peu distinct que fût ce chant, il agit puissamment sur l'âme du jeune homme. Tremblant de tous ses membres, la soif de la vengeance peinte sur les traits, il bondit comme si un serpent l'eût mordu. Un ardent éclair rayonna dans ses yeux, ses lèvres crispées laissèrent ses dents à découvert, ses doigts craquèrent, tant il serrait les poings avec fureur. Il connaissait ce chant exécré, ce chant qui, comme une voix infernale, avait, un matin, fait entendre à l'oreille de Lisa le langage du désir et de la volupté. Elles brûlaient encore son cœur, ces odieuses paroles que la bouche de Lisa avait renvoyées comme un écho au séducteur.

Dans son désespoir, le jeune homme brisait les jeunes branches de chênes, et de rauques exclamations s'échappaient de sa gorge contractée.....

Le ton du chant s'éleva, les paroles devinrent plus saisissables; les mots: *Je vous aime!* montèrent jusqu'au taillis, et le baron y mettait tant de feu, tant de sentiment, qu'il était impossible qu'il ne s'adressât pas directement à Lisa.

Tout hors de lui, ne sachant ce qu'il allait faire, Karel s'élança dans le fossé, gravit l'autre bord, et disparut sous l'épais feuillage d'un massif de coudriers qui s'étendait au bord d'une large allée. En se cachant toujours, il se glissa comme une bête fauve à travers le massif, jusqu'à ce qu'il approchât d'un sombre dôme de feuillage. Les branches de deux haies de charmes plantées à peu de distance l'une de l'autre avaient été courbées

avec soin, et formaient par leur réunion cette voûte verdoyante. Bien que les derniers rayons du soleil éclairassent encore un côté de cette allée, et semant de points lumineux les feuilles transparentes, les fissent se détacher sur le fond d'un vert plus foncé, il y faisait néanmoins très-sombre.

Le jeune homme traversa l'allée, et s'approcha de la maison, du côté de la salle où se trouvaient le baron et ses convives.

A trois ou quatre pas d'une fenêtre de ce salon s'élevait un massif de seringats dont à coup sûr les fleurs devaient au printemps remplir toute la maison de leur doux parfum. Karel se blottit dans cette retraite, d'où son regard pénétrait directement et sans obstacle dans le salon.

Ah ! comme son cœur battait, comme le sang lui bondissait à la tête ! Il pouvait tout voir, tout entendre, car le vin et la joie avaient haussé les voix.

Il lui sembla qu'on voulait forcer Lisa à faire quelque chose contre son gré. Le baron l'attirait par la main vers le piano avec une douce violence; son père la poussait avec moins d'égards, et s'écriait à demi fâché :

— Lisa, Lisa, tu vas encore une fois me faire sortir de ma peau avec ton entêtement ! Vas-tu recommencer comme ce matin? Ces messieurs te prient avec tant d'amabilité de chanter une fois encore cette petite chanson, et tu es assez malhonnête pour refuser ! Il ne faut pas cacher ta voix, fillette, mais bien la faire entendre.

Le baron insista de nouveau; le baes ordonna avec

colère; Lisa obéit, et commença à chanter avec le baron; le piano les accompagnait; Lisa disait :

Ah ! pitié, mon trouble est extrême,
Dites, je vous aime,
Je vous aime !

Le feuillage des seringats frémit comme sous l'effort d'un coup de vent...

Baes Gansendonck avait pour ainsi dire perdu la tête d'orgueil; son visage rayonnait et était pourpre de contentement; il se frottait continuellement les mains, et parlait si librement, si hardiment et si souvent, que celui qui ne l'eût pas connu l'aurait sans aucun doute pris pour le propriétaire du château. Debout près du piano, il balançait la tête, frappait de son pied lourd la mesure à contre-temps sur le parquet ciré, et disait de temps en temps à sa fille :

— Plus fort ! Plus vite ! C'est bien ainsi ! Bravo !

Il ne sentait pas qu'Adolphe, son ami, et jusqu'à Victor lui-même, le prenaient pour point de mire de leurs plaisanteries; il regardait au contraire le rire moqueur des jeunes gens comme une marque d'approbation et d'amitié.

A peine le chant était-il fini qu'Adolphe, qui était assis au piano, promena un instant ses doigts sur le clavier, et commença une valse si sautillante, si entraînante de rhythme et de mélodie, que le baes se sentit excité à danser, et se dressa en effet sur la pointe des pieds comme s'il allait bondir autour de la salle.

— Danser ! danser ! s'écria-t-il, notre Lisa le fait avec

une telle perfection, qu'on voudrait l'enlever rien qu'à lui voir bouger le pied! Allons, Lisa, montre un peu ce que tu as appris dans ton pensionnat!

Lisa, qui déjà s'était vue avec chagrin contrainte à chanter, voulut s'éloigner du piano pour éluder cette fois l'ordre de son père; mais celui-ci la ramena au milieu du salon, et fit un signe d'encouragement au baron.

Celui-ci, en veine de légèreté et de bonne humeur, s'élança, passa le bras autour de la taille de la jeune fille, et l'entraîna de façon à lui faire faire malgré elle cinq ou six pas.

Un cri sourd monta du buisson de seringats, cri lugubre et douloureux comme le dernier soupir d'un lion mourant. A l'intérieur, on était beaucoup trop occupé pour remarquer cette exclamation de douleur.

Comme Lisa se refusait absolument à danser et se laissait traîner de mauvaise grâce, monsieur Van Bruinkasteel dut renoncer à son projet. Il s'excusa poliment auprès de la jeune fille confuse, et ne parut frappé ni de sa visible tristesse ni de son refus. Le jeune freluquet s'amusait; vraisemblablement il ne voyait en Lisa Gansendonck qu'une charmante et naïve jeune fille qui l'aidait à passer agréablement son temps. Si un sentiment plus vif l'eût porté vers elle, assurément la froideur de la jeune fille l'eût mécontenté ou attristé; mais il ne parut pas même y faire la moindre attention. Il s'inclina galamment, offrit son bras à Lisa, qui cette fois n'osa le refuser, et dit aux autres :

— Allons faire un tour de promenade au jardin jusqu'à ce que les lumières soient allumées! Ne trouvez pas

mauvais, mes amis, que je sois le *cavalier* de mademoiselle Lisa.

Tous descendirent l'escalier en pierre de taille, et se dirigèrent vers la partie la plus ombragée du jardin. Plusieurs sentiers s'offrirent à eux; le baron emmena Lisa vers un parc de dahlias; Adolphe et son compagnon prirent bientôt un autre chemin. La jeune fille s'aperçut avec surprise, et non sans une certaine anxiété, que son père aussi s'éloignait d'elle; elle lui jeta un regard suppliant et voulut quitter le baron, mais baes Gansendonck lui ordonna avec une feinte colère de suivre son conducteur, et courut aussitôt vers Adolphe, en riant comme s'il venait de faire une chose admirable. Lisa tremblait; sa conscience virginale lui criait à haute voix qu'elle faisait mal de s'égarer ainsi seule, bras dessus bras dessous avec le baron, dans les allées solitaires; mais son cavalier ne lui disait rien d'inconvenant, et là-bas, au bout de l'allée, elle devait infailliblement retrouver son père. N'eût-ce pas été d'ailleurs une grande impolitesse de planter là le baron, et de se sauver comme une paysanne?

Préoccupée de ces pensées, elle suivait à regret le jeune gentilhomme, auquel elle n'adressait pour réponse que de rares et distraites paroles.

Un instant après, tous disparurent dans les sentiers tortueux du jardin et sous le feuillage des épais massifs de verdure.

L'infortuné Karel, la tête brûlante de fièvre, souffrait un indicible martyre. Vingt fois déjà l'ardent désir de vengeance qui brûlait dans son sein l'avait poussé à

s'élancer du buisson de seringats et à anéantir le séducteur; mais chaque fois l'image de sa mère suppliante se dressait sous ses yeux; et lui, ballotté entre la vengeance qui l'excitait et les conseils plus calmes de l'amour filial, sentait gronder en lui les voix déchirantes de la douleur et du désespoir. En proie à cette rage comprimée, il haletait de fureur sous les seringats, et son ardente respiration brûlait ses narines dilatées.

Tout à coup la voix caressante du baron retentit de nouveau à quelques pas de lui. Il vit Lisa, muette et le visage attristé, s'avancer au bras du gentilhomme; ils suivaient le sentier qui longeait le buisson de seringats et conduisait plus loin à la sombre charmille.

A deux pas de l'endroit où Karel, retenant son haleine et en proie à une anxieuse attente, épiait leurs moindres mouvements, Lisa remarqua seulement la sombre entrée de la voûte verdoyante. Elle supplia le baron de rejoindre son père avec elle, et lorsque le jeune homme, pressant plus fortement son bras et se moquant de ses craintes, l'engagea à s'aventurer dans l'allée, elle se prit à trembler comme un roseau et pâlit d'effroi. Le baron parut ne pas s'apercevoir de cette émotion, ou crut peut-être que c'était une terreur simulée. Quoi qu'il en fût, il voulut, tout en plaisantant, entraîner de force la jeune fille vers l'allée, et y réussit jusqu'à un certain point.

— Mon père! mon père! dit Lisa en poussant un déchirant cri d'angoisse.

Un autre cri plus terrible encore allait s'échapper de son sein... Mais avant que ses lèvres eussent eu le temps

de prononcer un seul mot, deux mains puissantes s'appesantirent sur les épaules du baron, et d'un seul coup le jetèrent sur le sable à trois ou quatre pas de là.

Le baron se releva furieux, arracha le tuteur d'un dahlia et se précipita vers Karel, qui l'attendait avec un rire où se mêlaient l'égarement et la soif de la vengeance. Le baron porta au jeune homme un tel coup à la tête, que le sang coula le long de ses joues; ce fut le signal d'une lutte furieuse. Karel saisit son ennemi au milieu des reins, le souleva en l'air, et le jeta comme une pierre sur le sol. Néanmoins le baron se releva, et lutta contre le vigoureux jeune homme jusqu'à ce que celui-ci l'étendît dans le chemin et, le genou sur sa poitrine, lui meurtrît et lui ensanglantât le visage à coups de poing.

Lisa, gémissante et poussant des cris d'alarme, était restée jusqu'au moment où la première goutte de sang avait frappé son regard; alors elle avait pris la fuite, et un peu plus loin s'était affaissée sans connaissance sur le gazon.

Cependant ses cris avaient été entendus des autres promeneurs et même des domestiques, et les avaient remplis d'épouvante. Ils accoururent de différents côtés, et arrachèrent le jeune homme du corps du baron.

Adolphe ordonna aux domestiques de bien tenir le brasseur; ceux-ci l'avaient empoigné à cinq ou six au moins, et lui contenaient les bras, tandis que lui, égaré, contemplait l'adversaire qu'il venait de mettre en si piteux état.

Baes Gansendonck avait couru à sa fille et s'arrachait

les cheveux de désespoir, à la terrible idée que son enfant était tuée.

Adolphe et son ami aidèrent le baron à se remettre sur pieds. Son visage et son corps étaient cruellement meurtris. Cependant sa colère se ralluma, et il retrouva des forces en apercevant le brasseur debout devant lui.

— Misérable! s'écria-t-il, je devrais te faire fouetter jusqu'à la mort par mes domestiques, mais l'échafaud me vengera de toi, assassin par guet-apens! Qu'on l'enferme dans la cave; et toi, Étienne, cours chercher les gendarmes!

En exécution de l'ordre de leur maître, les domestiques voulurent entraîner Karel, mais lui, s'apercevant alors seulement de ce qu'on voulait faire de lui, dégagea ses bras par un vigoureux effort, jeta celui qui se trouvait devant lui dans le buisson de seringats, s'élança dans le fossé, et, avant qu'on eût pu le suivre, disparut à tous les yeux au détour d'une sapinière.

## VIII

Il n'est pire eau que l'eau qui dort.

Le lendemain matin, Lisa était assise dans une chambre retirée du *Saint-Sébastien*, derrière le rideau de mousseline de la fenêtre. L'extrême pâleur de son visage et la rougeur de ses yeux attestaient qu'elle était épuisée à force de pleurer.

Quelque abattue par la douleur que parût Lisa, sa physionomie trahissait cependant une inquiète agitation,

et des frissons convulsifs, indice de secrètes émotions, crispaient ses traits. On eût dit qu'une terreur profonde, une anxieuse attente oppressait son cœur; car de temps en temps elle glissait en tremblant un regard derrière les rideaux, et son œil se fixait sur la rue avec une visible inquiétude jusqu'à ce que quelque passant parût regarder la maison. Bien qu'on ne pût la voir du dehors, elle retirait vivement la tête; une sorte de honte colorait ses joues d'une vive rougeur, elle baissait les yeux comme pour se soustraire aux regards accusateurs des gens, et demeurait ainsi longtemps dans une complète immobilité; mais elle finissait toujours par reporter les yeux au dehors avec une vive curiosité et les mêmes angoisses.

Que pouvait-elle attendre? Elle-même n'en savait rien; mais la conscience rongeait son cœur comme un ver: l'image de Karel flottait sous ses yeux, et lui criait qu'elle était cause de tous les tourments qui martyrisaient son cœur plein d'amour; grâce à son imagination effrayée, elle entendait ce que les paysans disaient d'elle; pour la première fois elle comprenait pleinement qu'elle était perdue de réputation, et que Karel lui-même la repousserait désormais à bon droit. Voilà pourquoi les coups d'œil des passants la faisaient trembler et rougir. Elle lisait sur leurs traits qu'ils parlaient de l'aventure de la veille, et que la raillerie, le mépris et l'irritation accompagnaient leurs paroles. Elle avait même vu quelques paysans tendre vers l'auberge un poing menaçant, comme s'ils eussent juré solennellement de tirer vengeance du déshonneur causé à leur village par les Gansendonck.

Tandis que Lisa épuisait lentement le calice amer de la honte et du remords, Kobe, seul et immobile aussi, était assis auprès du foyer de l'auberge.

Il tenait sa pipe à la main, mais ne fumait pas; de profondes réflexions, de tristes pensées semblaient l'absorber. Sa physionomie avait une expression tout autre que celle qui lui était habituelle; c'était un mélange d'amertume, de reproche, voire de hauteur. Ses lèvres se remuaient comme s'il eût parlé, et la flamme de la colère étincelait par moments dans ses yeux.

Soudain il lui parut entendre la voix de baes Gansendonck; un sourire de pitié contracta sa bouche, mais cette marque de compassion disparut aussitôt, et ses traits ne trahirent plus que l'amertume et le chagrin.

A mesure que le baes approchait de la porte de derrière de l'auberge, le domestique l'entendait grommeler et se répandre en invectives contre des gens qui devaient l'avoir injurié; mais Kobe ne pouvait comprendre encore contre qui ou contre quoi le baes était monté; cela parut, en tout cas, lui être fort indifférent, car il ne bougea pas et resta assis sous le manteau de la cheminée.

Le baes entra brusquement dans l'auberge, frappant du pied comme un furieux, et donnant des coups de fourche aux chaises comme si celles-ci l'avaient offensé aussi :

— Cela va trop loin, oui, positivement trop loin! s'écria-t-il. Un homme comme moi! Comment, en pleine rue, ils oseront me montrer le poing, me poursuivre de leurs cris, me huer, me traiter de coquin... d'âne!... Pense un peu, Kobe, ne faut-il pas qu'ils soient possédés

du diable? Ces gueux de paysans sortent de la forge, et courent après moi en criant : Au scandale! au scandale! Si je n'avais craint de me salir les mains en touchant cette canaille, je crois que j'eusse avec ma fourche cassé la tête à une demi-douzaine. Mais Sus paiera pour tous ces vauriens? Je lui apprendrai à jeter de la boue à baes Gansendonck! Nous verrons comment cela finira. Dussé-je y perdre la moitié de mon bien, il faut une expiation terrible. Les gendarmes s'en mêleront; et si quelqu'un ose encore me faire mauvaise mine, je fais comparaître la moitié du village devant le tribunal. J'ai assez d'argent pour cela, et monsieur Van Bruinkasteel, qui est l'ami du procureur du roi, fera bien en sorte qu'ils soient mis à l'ombre pour quelques mois. Ils verront alors et sauront à qui ils ont affaire, les impudents coquins. Il faut une fin à tout cela, et puisqu'ils ont osé me provoquer si insolemment, je serai sans pitié aussi, et leur ferai sentir ce que peut baes Gansendonck! Non, c'en est fait, plus de grâce!

A coup sûr, le baes eût continué longtemps encore d'exhaler sa rage sur ce ton, si l'haleine ne lui eût fait défaut. Tout haletant, il se laissa tomber sur une chaise, et son œil s'arrêta avec colère et surprise sur le domestique qui, avec la plus complète indifférence, regardait le feu comme s'il n'eût rien entendu; ses traits n'exprimaient pas autre chose que la tristesse.

— Qu'as-tu encore à regarder là comme un imbécile qui ne sait pas compter jusqu'à trois? Ta vie de paresse te gâte, Kobe; je ne sais, mais tu deviens indolent et mou comme un véritable porc. Cela me déplaît; j'entends que

mon domestique soit vif et décidé, et ne demeure pas froid quand je suis fâché.

Kobe contempla son maître avec un douloureux sourire de pitié.

— Ah! tu as encore mal au ventre! s'écria le baes; ça commence à me lasser. T'imagines-tu que le *Saint-Sébastien* soit un hôpital? Je ne veux pas que tu aies mal au ventre! Tu n'as qu'à manger un peu moins, avide glouton que tu es! Allons, parleras-tu, oui ou non?

— Je parlerais bien volontiers, répondit Kobe, si je ne savais qu'au premier mot vous me fermeriez la bouche pour faire une sortie et chanter votre éternelle litanie.

— Quel ton prends-tu là? Dis tout net que je suis un assommant bavard: ne te gêne pas, Kobe; ils tombent tous sur le corps de baes Gansendonck. Pourquoi ne jetterais-tu pas aussi la pierre à celui qui te donne à manger?

— Voyez-vous bien? dit Kobe en souriant tristement; je n'ai pas dit deux mots, et vous voilà lancé à califourchon sur votre dada! Je me garderais bien de vous dire une parole offensante, mais reconnaissez avec moi, baes, que bien leste serait l'araignée qui filerait sa toile sur votre bouche...

— Je suis le maître, je puis parler seul aussi longtemps qu'il me plaît.

— En effet, baes; permettez-moi donc de me taire, dussé-je en suffoquer.

— Te taire? non, je ne le veux pas : tu parleras; je suis curieux de voir ce qui peut sortir de bon d'une sotte tête comme la tienne.

— Les eaux tranquilles sont les plus profondes, baes.

— Allons, parle, mais pas trop longtemps. Et surtout n'oublie pas que je ne paie pas mon domestique pour en recevoir des leçons.

— Il y a un proverbe, baes, qui dit : Le sage va consulter le fou, et y trouve la vérité.

— Eh bien, dis-moi ce que le fou a à conseiller au sage. Si tu veux parler raisonnablement, je t'écouterai bien un peu.

Le domestique se tourna avec sa chaise vers son maître, et dit d'un ton net et résolu :

— Baes, il se passe ici depuis deux mois des choses que même un lourd domestique ne peut voir sans que parfois le sang lui bouille d'impatience.

— Je le crois bien, mais cela ne durera pas longtemps; les gendarmes ne sont pas payés pour attraper des mouches.

— Quant à ce qui me regarde, baes, je suis paresseux, je l'avoue; mais pourtant le cœur est encore bon. Je ferais beaucoup pour sauver notre brave Lisa du malheur si cela était en mon pouvoir; et je n'oublie pas non plus, baes, que, malgré vos emportements, vous êtes au fond bon pour moi.

— C'est vrai, Kobe, dit le baes ému, j'entends avec plaisir que tu es reconnaissant envers moi; mais où veux-tu en venir avec ce ton sérieux?

— Ne me faites pas atteler le chariot devant les chevaux, baes : je toucherai assez tôt la corde sensible.

— Sois court ou je me sauve; tu me feras mourir à barguigner ainsi!

— Eh bien, écoutez-moi un instant seulement. Lisa était depuis longtemps promise en mariage à Karel, qui est un bon garçon, bien qu'il ait commi sune imprudence...

— Un bon garçon? s'écria le baes. Comment! tu l'appelles bon garçon, lui qui, comme un assassin, vient attaquer et battre comme plâtre monsieur Van Bruinkasteel dans son propre château?

— Le meilleur cheval bronche parfois.

— Ah! tu appelles cela broncher? ah! c'est un bon garçon? Tu paieras cher ce mot-là. Ton pain blanc est mangé; tu quitteras la maison aujourd'hui même.

— Mon paquet est déjà fait, baes, répondit Kobe froidement; mais avant que je parte vous entendrez ce que j'ai sur le cœur. Vous l'entendrez, dussé-je pour cela vous poursuivre dans la campagne, dans la rue, dans votre chambre. C'est mon devoir, et la seule reconnaissance que je puisse vous témoigner. Que vous me renvoyiez, cela ne me surprend pas; qui dit la vérité nulle part n'est hébergé.

Baes Gansendonck trépignait d'impatience, mais ne disait plus mot; le ton grave et décidé de son domestique le troublait et le dominait.

— Notre Lisa, poursuivit Kobe, eût été heureuse avec Karel; mais vous, baes, vous avez amené le renard dans votre poulailler; vous avez attiré chez vous un jeune fat, vous l'avez excité à remplir les oreilles de votre fille de fades compliments, à lui parler d'un amour feint, à lui chanter des choses contraires à toute modestie...

— Ce n'est pas vrai! grommela le baes.

— Vous avez voulu qu'il parlât français à votre fille. Pouviez-vous comprendre ce qu'il disait, vous qui n'en savez pas un mot?

— Et toi, vaurien, le comprends-tu, toi qui en parles si résolûment?

— J'en comprends assez, baes, pour m'être aperçu que le diable de la volupté et de la tromperie était en jeu. Quelle a été la suite de votre imprévoyance? Faut-il vous le dire? L'honneur de votre fille est souillé, non pas sans rémission, mais il l'est assez dans l'opinion des gens pour qu'il ne puisse jamais reprendre sa pureté première; Karel, le seul homme qui l'aimât véritablement et qui pût la rendre heureuse, dépérit consumé par le désespoir; sa mère est au lit malade du chagrin de son unique enfant; vous, baes, vous êtes haï et méprisé par chacun. On dit que vous serez la cause de la mort de Karel, du déshonneur de votre fille, de votre propre malheur.

— Oui, quand on veut tuer un chien, on dit qu'il est enragé; mais ils n'ont à se mêler en rien de mes affaires! cria le baes avec colère; cela ne les regarde pas, je fais ce qui me plaît! Et toi, insolent maraud, je t'apprendrai aussi à mettre le nez dans ce qui ne te regarde pas.

— Cela m'est parfaitement égal que mes paroles vous plaisent ou non, baes, répondit Kobe; ce sont les dernières que je prononcerai au *Saint-Sébastien*.

Il fallait que baes Gansendonck, malgré ses menaces, tînt infiniment à son domestique et craignît de le voir partir; car chaque fois que celui-ci annonçait froi-

Digitized by Google

dement qu'il était résolu à quitter son service, la colère du baes s'apaisait, et il prêtait complaisamment l'oreille à la parole du domestique. Kobe reprit :

— Maintenant, que peut-il en résulter? N'est-ce pas le cas de dire avec le proverbe : Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise? Non, la pudique retenue naturelle à votre fille vous sauvera d'un plus grand déshonneur : mais le baron se lassera de la société de Lisa, et cherchera d'autres distractions... Lisa sera plantée là; tous ceux qui pensent bien la fuiront; le monde vous raillera et se réjouira de votre honteuse déception.....

— Mais, Kobe, qui peut s'arranger de façon à contenter tout le monde? Celui qui bâtit à la rue ne manque pas de critiques. Je ne comprends pas ta folie; ne saurais-tu pas ce qui est en jeu? Le baron épousera Lisa. Il n'y a pas à en douter; assurément c'est assez visible. Et alors les mauvaises langues du village, et toi avec, vous ouvrirez de grands yeux comme une bande de hiboux au soleil. Si je n'étais sûr de cela, il y aurait peut-être quelque chose à redire; mais, alors même, personne n'aurait à s'en mêler. Je suis maître chez moi!

— Vraiment! le baron va épouser Lisa? Alors tout est pour le mieux, et vous pouvez planter un beau plumet sur votre chapeau, baes; mais prendre chose désirée pour chose faite n'est pas rare. Puis-je vous faire une question, baes?

— Eh bien?

— Le baron vous a-t-il parlé de ce mariage?

— Cela n'est pas nécessaire.

— Ah! vous l'avez alors sans doute interrogé sur ses intentions?

— Cela n'est pas nécessaire non plus.

— Le baron en a-t-il parlé à Lisa?

— Quel enfantillage dis-tu là, Kobe? Il ira sans doute demander l'assentiment de Lisa, sans savoir si moi, qui suis seul maître, je consens au mariage? Les choses ne se passent pas ainsi!

— Non! Mais le baron s'est moqué de vous et de votre fille quand le docteur lui a demandé, au cimetière, en présence de dix personnes au moins, si vraiment il voulait épouser Lisa.

— Que dis-tu là? monsieur Van Bruinkasteel s'est moqué de moi?

— Il a demandé au docteur s'il s'imaginait qu'un baron comme lui pût épouser la fille d'un aubergiste de village; et comme on lui disait que vous-même aviez déjà consulté le notaire sur les conditions du contrat, il s'est écrié : Lisa est une brave fille, mais son père est un vieux fou qui devrait être à Gheel[1] depuis longtemps.

Ces dernières paroles firent bondir le baes de colère, comme si on venait de lui marcher sur le pied.

— Qu'oses-tu dire? cria-t-il d'une voix menaçante; je devrais être à Gheel! Que te prend-il? Perds-tu l'esprit, insolent? Ah! c'est bien vrai : chien enragé mord jusqu'à son maître!

— Je vous répète ce qu'une dizaine de personnes

1. Gheel est un village de la Campine où l'on envoie les fous pour y être soignés.

assurent avoir entendu. Vous êtes libre de ne pas le croire si vous voulez : à quoi bon...

— Oui, oui, achève : à quoi bon des lunettes au hibou qui ne veut pas voir ! Je ne sais comment il se fait que je ne t'empoigne pas par les épaules et ne te flanque pas à la porte.

— A quoi bon la lumière pour qui ferme les yeux? poursuivit Kobe. Le baron s'est moqué de vos espérances en d'autres circonstances encore...

— Non, non, ce que tu vas dire n'est pas vrai : ce ne peut pas être vrai. Tu ajoutes foi aux calomnies de gens envieux qui crèvent de rage de ce que j'ai plus d'argent qu'eux, et de ce qu'ils prévoient bien que Lisa sera une grande dame, en dépit de ceux qui sont jaloux d'elle.

— Quand l'aveugle rêve qu'il voit, il voit ce qui lui plaît, dit Kobe en soupirant. S'il n'y a pas d'onguent qui guérisse votre blessure, je n'y puis rien non plus, et je dis avec le proverbe : chacun fait sa soupe comme il veut la manger ; suivez votre goût, et faites le mariage demain.

— Inventions de méchants envieux, et rien de plus !

— Le docteur ne vous porte pas envie, baes ; c'est un homme grave et prudent, qui seul peut-être de tout le village est resté votre ami. Lui-même m'a engagé à vous mettre, bon gré malgré vous, le danger sous les yeux.

— Mais le docteur est trompé, Kobe ; on lui a fait accroire des faussetés. Il ne peut en être autrement, te dis-je. Ce serait beau que le baron n'épousât pas Lisa !

— Il ne faut pas compter sur le poulet à naître de l'œuf qui n'est pas pondu, baes.

— J'en suis aussi certain que du nom de mon père.

— Vous n'êtes pas encore en selle et vous galopez déjà. Je vous dis, baes, que le baron se moque de vous, vous tourne en ridicule et vous traite de fou; je vous dis que vous êtes aveugle, que je vous plains, vous et Lisa; et que demain matin je pars d'ici pour ne pas voir la triste fin de cette malheureuse affaire. Et si vous voulez me prêter l'oreille, baes, pour adieu je vous donnerai un conseil, un conseil qui vaut de l'or.

— Pour adieu? Voyons! parle, quel est ce précieux conseil?

— Voyez-vous, baes, qui est trop crédule est facilement dupé. Si j'étais à votre place, je voudrais savoir aujourd'hui ce qui en est; j'irais au pavillon de chasse, et demanderais hardiment à monsieur Van Bruinkasteel quelles sont ses idées au sujet de Lisa. De belles paroles et des compliments en l'air ne me séduiraient pas; tous mes discours finiraient par cette question : épousez-vous ou n'épousez-vous pas? Je le forcerais à jouer cartes sur table et à me donner une fois pour toutes une réponse claire et décisive. S'il refusait, comme c'est probable, je lui défendrais d'adresser désormais la parole à Lisa; je remettrais très-vite la barrière à l'ancien poteau, je m'excuserais près de Karel, je le rappellerais et hâterais son mariage avec Lisa. C'est là l'unique moyen qui vous reste d'éviter un grand malheur et le déshonneur.

— Eh bien, si monsieur Van Bruinkasteel ne vient pas bientôt me parler lui-même de son mariage, j'oserai l'interroger à ce sujet; mais ça ne presse pas.

— Ça ne presse pas, baes? De la main à la bouche. la

bouillie tombe à terre. Il faut que vous sachiez aujourd'hui même ce que le baron porte dans sa manche.

— Allons, allons, s'écria le baes, j'irai cette après-dînée au pavillon de chasse: je demanderai au baron qu'il s'explique nettement; mais je sais d'avance ce qu'il va répondre.

— Je désirerais bien que vous pussiez dire vrai, baes; mais je crains bien que vous ne soyez mal étrenné.

— Comment? que je pusse dire la vérité?

— Ou que vous disiez vrai cette fois-ci.

— C'est le monde renversé, soupira le baes avec une douloureuse impatience; le domestique fait la leçon au maître... et il faut que j'avale cela! Jouez avec un âne, il vous sangle le visage de sa queue. Mais attends un peu, je serai bientôt vengé; dès cette après-dînée, je vais au pavillon; et que diras-tu, insolent maraud, quand je reviendrai avec la déclaration du baron qu'il entend épouser Lisa?

— Que vous avez seul du bon sens, baes, et que tous les autres, moi compris, sont de grands imbéciles. Mais que direz-vous, baes, si monsieur Van Bruinkasteel se moque de vous?

— Cela ne se peut, te dis-je!

— Oui, mais enfin si cela était?

— Si! si! si le ciel tombait nous serions tous morts.

— Je répète ma question, baes: si le baron vous éconduit en se moquant de vous?

— Ah! baron ou non, je lui montrerai qui je suis, et.....

Un affreux cri de détresse, un cri perçant d'angoisse arrêta la parole sur ses lèvres.

Tous deux bondirent, émus et effrayés, et coururent vers la chambre où se trouvait Lisa.

La jeune fille était debout près de la fenêtre et regardait dans la rue. Ce qu'elle voyait devait être terrible, ses lèvres se contractaient convulsivement sur ses dents serrées; ses yeux tout grands ouverts semblaient sortis de l'orbite, et un frisson d'effroi parcourait ses membres. A peine baes Gansendonck était-il au milieu de la chambre qu'un nouveau cri aussi déchirant que le premier retentit; — Lisa leva les deux mains au ciel et tomba lourdement à la renverse sur le plancher.

Le baes se jeta à genoux à côté d'elle en se lamentant.

Kobe courut à la fenêtre et jeta un regard au dehors. Il pâlit et se mit à trembler aussi; les larmes jaillirent de ses yeux; ce qu'il vit le frappa d'une telle stupeur qu'il ne prêta aucune attention aux cris par lesquels baes Gansendonck demandait du secours.

Dans la rue, devant la porte même de l'auberge, Karel, les mains liées derrière le dos, suivait entre deux gendarmes le chemin de la ville; une vieille femme se traînait en gémissant derrière lui et arrosait de larmes brûlantes la trace des pas de son malheureux fils. Le forgeron Sus s'arrachait les cheveux et était à demi fou de colère et de douleur. Beaucoup de paysans et de paysannes suivaient la tête basse, la physionomie attristée. Plus d'un tablier essuyait une larme de pitié. On eût dit un convoi funèbre escortant jusqu'à la tombe un mort bien-aimé.

## IX

> Quand un âne se trouve sur un terrain ferme,
> il n'a rien de plus pressé que de se risquer
> sur la glace, où il se casse la jambe.

A peine baes Gansendonck eut-il fini de dîner que, suivant le conseil de son domestique, il se mit en route pour aller interroger le baron sur ses projets. Ne voulant pas passer devant la forge, il sortit par la porte de derrière de l'auberge, et prit un sentier qui devait le conduire, à travers des sapinières et des champs déserts, au pavillon de chasse de monsieur Van Bruinkasteel.

La physionomie de baes Gansendonck n'exprimait nullement la tristesse, bien que depuis le matin sa fille fût au lit en proie à une violente fièvre nerveuse; au contraire, une certaine satisfaction rayonnait sur son visage, et de temps en temps il souriait d'un sourire aussi ouvert et aussi triomphant que s'il se fût réjoui d'une victoire remportée. A la mobilité de ses traits et aux expressions diverses qui s'y succédaient, on pouvait s'apercevoir que tout en marchant, il se berçait de rêves agréables et s'abandonnait complaisamment au cours des espérances et des illusions. Depuis quelque temps déjà il murmurait en lui-même, et des gestes trahissaient seuls la préoccupation de son âme. Mais peu à peu les séduisantes contemplations auxquelles il s'abandonnait l'entraînèrent si loin que sa voix s'éleva de plus en plus, et bientôt il dit tout haut :

— Ah! ils se liguent tous contre moi et ils s'imaginent que je reculerai d'un pas devant leurs stupides criailleries? Baes Gansendonck saura montrer ce qu'il est et ce qu'il peut! Un autre dirait : mieux vaut des amis que des ennemis; mais je dis, moi : mieux vaut être envié que plaint, et celui qui compte trop d'amis est le jouet de tout le monde. Le baron n'épouserait pas Lisa?... Et aujourd'hui même il a envoyé deux fois son domestique prendre des nouvelles de ma santé! Quand j'y réfléchis bien il n'y a pas à en douter. Ne m'a-t-il pas dit lui-même que Lisa est beaucoup trop bonne et trop instruite pour devenir la femme d'un grossier brasseur? N'a-t-il pas ajouté : Elle fera un meilleur mariage et rendra heureux quelqu'un qui saura la comprendre. Il me semble que c'est suffisamment clair. Ces insolents paysans croient-ils qu'un baron y va comme eux, et dit tout net: Trine, voulons-nous nous marier? Non, cela ne se passe pas ainsi. Ah! monsieur Van Bruinkasteel refuserait d'épouser Lisa? Je gage cinq bonniers de terre qu'il me saute au cou dès que j'en ouvre la bouche. Monsieur Van Bruinkasteel n'épouserait pas Lisa? Ne pas l'épouser? comme si je n'avais pas remarqué pourquoi il me témoignait toujours tant d'amitié et me frottait la manche tellement que tout le monde pouvait s'en apercevoir. C'était monsieur Gansendonck par-ci, monsieur Gansendonck par-là; des lièvres qu'il envoyait, les perdreaux qu'il apportait lui-même. Et Lisa ne mange pas de gibier... Ainsi, c'est à moi qu'il voulait faire plaisir. Pourquoi? Assurément ce n'est pas pour mes beaux yeux. Non, non, il nettoyait le chemin parce qu'il voulait

risquer le grand pas. Je lui faciliterai la chose; il n'en sera pas peu satisfait...

Baes Gansendonck se frotta les mains avec une joyeuse satisfaction et se tut quelques instants pour mieux savourer sans doute la douceur des séduisantes convictions auxquelles il s'arrêtait. Un peu plus loin, il éclata de rire tout à coup, et reprit :

— Ah! ah! il me semble les voir tous au village avec des nez aussi longs que ma fourche. Voilà le baron qui s'en va donnant le bras à Lisa; ils sont si bien habillés que les paysans en sont forcés de fermer leurs yeux éblouis; quatre domestiques, avec des galons d'or et d'argent au chapeau, les suivent; la voiture à quatre chevaux suit; moi, Pierre Gansendonck, je marche à côté de monsieur Van Bruinkasteel, je porte la tête haute, et je regarde ces langues de vipère et ces envieux, comme le beau-père d'un baron peut et doit regarder cette stupide canaille de paysans. Nous arrivons à l'église; là il y a des tapis et des coussins; on sème des fleurs sous nos pas; l'orgue joue que les vitres en tremblent; le *oui* est prononcé devant l'autel.... et Lisa part en poste avec son mari, à travers le village, tellement que les pavés font feu, tout droit pour Paris... Le lendemain, vingt paysans au moins sont au lit, malades de dépit et d'envie. Entre temps je vends ou je loue le *Saint-Sébastien*, et lorsque mon gendre et ma fille reviennent, je pars avec eux pour un grand château! Baes Gansendonck, c'est-à-dire, monsieur Gansendonck a mis ses moutons à sec; il ne fait plus que donner des ordres, manger, chasser, monter à cheval..... Mais en songeant

à toutes ces belles choses, j'ai manqué me cogner le nez contre la porte du pavillon....

Ce disant, le baes tira le cordon de la sonnette :

Après un instant d'attente, un domestique ouvrit la porte :

— Ah ! bonjour, baes ; vous venez sans doute rendre visite à monsieur le baron?

— En effet, gaillard, répondit le baes d'un air hautain.

— Il n'est pas à la maison.

— Comment, il n'est pas à la maison?

— C'est-à-dire il n'est pas visible.

— Pas visible pour moi? Ce serait du beau ! Il est au lit peut-être?

— Non, mais il ne veut recevoir personne : vous pensez bien pourquoi. Un œil bleu et le visage plein d'égratignures....

— Cela ne fait rien. Il ne faut pas qu'il cache son visage pour moi ; je suis avec monsieur le baron sur un pied de familiarité telle que je pourrais lui parler, quand même il serait au lit... Et j'entre, parbleu; sa défense ne me regarde pas.

— Entrez donc ! dit le domestique avec un malin sourire ; suivez-moi ; j'annoncerai votre visite.

— Ce n'est pas nécessaire, grommela le baes ; entre nous les compliments sont de trop.

Mais le domestique le conduisit dans une petite antichambre et le força, malgré sa résistance, à s'asseoir pour attendre la réponse du baron.

Déjà plus d'une demi-heure s'était écoulée, et le domestique n'était pas de retour. Le baes commença

à s'ennuyer terriblement, et il murmura à part lui :

— Ce domestique s'imagine aussi se moquer de moi. C'est bon; je le noterai sur mon calepin. Il ne gagnera pas de cheveux gris à notre service. Il faut qu'il décampe! Ça lui apprendra... Mais j'écoute à me rendre sourd, et je n'entends pas bouger un brin de paille dans le pavillon. Le domestique aurait-il oublié qu'il m'a fait attendre ici? Non, il n'oserait cependant pousser aussi loin l'impudence. En tout cas, je ne puis rester assis ici jusqu'à demain. Allons, je vais un peu voir... Ah! j'entends le maraud, il rit! De qui donc peut-il rire?

— Baes Gansendonck, dit le domestique, veuillez me suivre : monsieur le baron a la bonté de vous recevoir; mais ce n'est pas sans peine. Sans mon intervention, vous retourneriez chez vous comme vous en êtes venu.

— Eh, eh, que me radotes-tu là, insolent? s'écria le baes en colère; sache à qui tu parles : je suis monsieur Gansendonck!

— Et moi je suis Jacques Miermans pour vous servir, répondit le domestique avec un sang-froid bouffon.

— Je te retrouverai, maraud, dit le baes en montant l'escalier; tu sauras ce qu'il t'en coûtera pour m'avoir fait attendre toute une demi-heure dans ce cabinet. Fais bien vite ton paquet; tu ne te moqueras plus longtemps ici de gens comme moi.

Le domestique, sans répondre à cette menace, ouvrit la porte d'un salon et annonça à haute voix :

— Le baes du *Saint-Sébastien!* après quoi il planta là le baes Gansendonck irrité, et redescendit rapidement les escaliers.

Monsieur Van Bruinkasteel était assis au fond du salon, le coude appuyé sur une table. Son œil gauche était couvert d'un bandeau; son front et ses joues portaient les marques de sa lutte avec le brasseur.

Mais ce qui attira bien plus que cela l'attention de baes Gansendonck à son entrée, ce fut la magnifique robe de chambre turque du baron. Les couleurs vives et bigarrées de ce vêtement éblouirent ses yeux, et ce fut avec un sourire d'admiration qu'il s'écria, même avant d'avoir salué le baron :

— Vertudieu, monsieur le baron, quelle belle robe de chambre vous avez là !

— Bonjour, monsieur Gansendonck, dit le baron sans faire attention à l'exclamation; vous venez sans doute vous informer comment je vais? Je vous remercie de cette amicale attention.

— Ne le prenez pas en mauvaise part, monsieur le baron; mais avant de vous demander des nouvelles de votre santé, je voudrais bien savoir où vous avez fait faire cette robe de chambre? Elle me donne vraiment dans l'œil !

— Ne me faites pas rire, monsieur Gansendonck, cela me fait mal aux joues.

— Ce n'est pas pour rire; non, non, c'est sérieusement que je parle.

— Singulière demande ! j'ai acheté cette robe de chambre à Paris.

— A Paris ! c'est dommage, baron.

— Pourquoi donc?

— Je m'en serais volontiers fait faire une pareille.

Digitized by Google

— Elle coûte près de deux cents francs!

— Ah! je ne regarde pas à cela.

— Elle ne vous irait pas, monsieur Gansendonck.

— Elle ne m'irait pas? Si je puis la payer, elle doit bien m'aller? Mais laissons cela. Franchement, comment va la santé, monsieur Van Bruinkasteel?

— Vous voyez: un œil bleu et le corps couvert de contusions.

— Le coquin a tout de même été empoigné par les gendarmes et conduit à la ville. Vous lui ferez sans doute payer comme il faut son impudente brutalité?

— Assurément, il faut qu'il soit puni; il m'a attendu avec préméditation et assailli dans ma propre demeure. La loi traite sévèrement de pareils actes. Pourtant je n'aimerais pas qu'on jugeât l'affaire d'après la lettre de la loi, car dans ce cas il en aurait pour cinq ans au moins. Sa vieille mère est venue ce matin me prier et me supplier: j'ai pitié de la pauvre femme...

— Pitié! s'écria le baes avec colère et surprise: pitié de ces coquins-là?

— Si le fils est un vaurien, qu'est-ce que la malheureuse mère y peut?

— Elle n'avait qu'à mieux élever son fils. Cette brute canaille n'aura que ce qu'elle mérite. Et que s'aviseraient de penser les paysans s'ils pouvaient traiter des gens tels que nous comme si nous étions leurs égaux? Non, non, il faut maintenir la crainte, le respect, la soumission: ils portent déjà la tête beaucoup trop haut. Si j'étais à votre place, je ne regarderais pas à l'argent pour donner une rude leçon au brasseur et à tout le village avec lui.

— C'est là mon affaire.

— Sans doute, je le sais bien, baron; chacun est maître de ce qui le regarde.

La tournure de l'entretien déplaisait apparemment au baron, car il détourna la tête et demeura quelques instants sans mot dire. Le baes qui, de son côté, ne savait que dire non plus, parcourait la chambre d'un œil distrait et s'efforçait de trouver un moyen d'aborder la question du mariage de sa fille. Il remuait les pieds, toussait de temps en temps, mais son esprit ne lui fournissait rien.

— Et notre pauvre Lisa? dit enfin le baron; le spectacle de l'arrestation du brasseur a dû lui causer une terrible émotion. Je conçois cela; elle l'aime depuis son enfance.

Le baes parut s'éveiller brusquement aussitôt que le nom de Lisa, prononcé par le baron, vint frapper son oreille. Voilà, pensa-t-il, le chemin singulièrement préparé. Pour en venir à son but, il répondit en souriant :

— Elle l'aime, croyez-vous, baron? Non, non! C'était autrefois une amourette, comme on dit; mais c'est fini depuis longtemps; j'y ai mis le holà, et j'ai mis le brasseur à la porte. Pensez un peu, baron, ce lourd tonneau de bière eût volontiers épousé ma Lisa!

— Il en est d'autres, baes, qui pourraient bien avoir le même goût.

Un éclair de joie brilla dans l'œil du baes; il bondit sur son fauteuil, et dit avec un rire qui avait la prétention d'être malin :

— Ah! ah! je sais cela depuis longtemps; l'homme

d'esprit devine où est la vache dès qu'il en voit la queue.

— La comparaison est jolie.

— N'est-ce pas? Aussi y a-t-il longtemps que nous y voyons clair, baron. Mais prenons le taureau par les cornes; aussi bien les détours ne sont plus nécessaires entre nous.

Le baron regarda le baes avec un sourire aussitôt réprimé.

— Ainsi, monsieur le baron pense sérieusement au mariage? demanda Gansendonck triomphant.

— Comment savez-vous cela? Je l'ai caché même à mes amis.

— Je sais tout, baron; j'ai plus de ressources dans mon bissac que vous ne croyez.

— En effet, vous devez être devin, ou vous avez du bonheur dans vos suppositions. Quoi qu'il en soit, vous frappez sur la tête du clou.

— Abrégeons quant au reste alors, dit le baes en se frottant les mains; allons, je fais un sacrifice : je donne à ma Lisa trente mille francs de dot en argent et biens fonds. Elle en aura trente mille autres à ma mort. Nous vendrons l'auberge pour ne plus avoir de rapports avec ces grossiers paysans... et je viendrai demeurer avec vous dans votre château. De cette manière, vous recevrez les soixante mille francs dès le premier jour.

En disant ces mots, il se leva, tendit la main au baron et s'écria :

— Vous voyez que je ne fais pas beaucoup de difficultés. Allons, monsieur Van Bruinkasteel, topez sur

ce mariage..... Pourquoi donc retirez-vous votre main?

— Sur ce mariage? sur quel mariage? demanda le baron.

— Allons, allons, serrez la main de votre beau-père, et dans quinze jours le premier ban sera publié... Pas de timidité, baron; nous ne sommes plus des enfants : la main! la main!

Le baron partit d'un long éclat de rire; la surprise et l'anxiété se peignirent sur le visage de baes Gansendonck.

— Pourquoi riez-vous, monsieur Van Bruinkasteel? demanda-t-il tout interdit; est-ce de joie par hasard?

— Ah ça! monsieur Gansendonck, s'écria le baron dès qu'il fut maître de son rire, avez-vous perdu le sens commun, ou qu'est-ce qui vous prend?

— N'avez-vous pas dit vous-même que vous alliez vous marier?

— Sans doute, avec une jeune demoiselle de Paris. Elle n'est pas aussi jolie que votre Lisa; mais elle est comtesse et porte un nom antique et renommé.

Un frisson fit tressaillir le baes des pieds à la tête; il dit avec une figure suppliante :

— Monsieur le baron, mettons toute plaisanterie à part, s'il vous plaît. C'est bien ma Lisa que vous voulez épouser, n'est-ce pas? Je sais que vous aimez à rire, et je n'ai rien à y redire si cela peut vous faire plaisir; mais songez-y un peu bien, baron : des filles comme notre Lisa il n'y en a pas par douzaines; belle comme une fleur des champs, instruite, bien élevée, d'une famille respectable, trente mille francs dans la main et autant à

attendre! Ce n'est pas là une affaire pour rire, et je ne sais si une comtesse offre toujours autant d'avantages. Une bonne occasion s'envole comme les cigognes sur la mer, et Dieu sait quand elle revient.

— Pauvre Gansendonck, dit le baron, je vous plains; vous n'avez vraiment pas vos cinq sens; il y a quelque chose de détraqué dans votre cerveau.

— Comment? comment? s'écria le baes avec irritation. Mais je me contiendrai; c'est peut-être pour rire. Il faut cependant que notre malentendu ait une fin. Je pose nettement la question, monsieur Van Bruinkasteel: voulez-vous épouser ma fille, oui ou non? Je vous en prie, donnez-moi une réponse claire et nette.

— Il m'est aussi possible d'épouser Lisa, baes, qu'à vous d'épouser l'étoile du berger.

— Et pourquoi cela? s'écria le baes en colère; seriez-vous donc trop fier pour vouloir de nous? Les Gansendonck sont des gens honorables, monsieur, et ils ont mainte belle pièce de terre sous le ciel bleu! Bref, épousez-vous ma fille, oui ou non?

— Votre demande est ridicule: cependant je veux bien y répondre. Non, je n'épouserai pas Lisa, ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais! Et laissez-moi en paix avec vos folles lubies.

Tremblant de rage et rouge comme un coq, de honte et de dépit, le baes frappa violemment du pied sur le tapis; et s'écria:

— Ah! ma demande est ridicule! je suis un fou! vous ne voulez pas épouser Lisa! Nous verrons ça! La loi est là pour tout le monde, aussi bien pour moi que pour un

baron. Dussé-je dépenser la moitié de mon bien, je saurai bien vous y contraindre. Quoi! vous pénétrerez chez moi grâce à une foule de ruses hypocrites, vous ferez accroire à ma fille un tas de faussetés, vous compromettrez sa bonne renommée, vous vous moquerez de moi... et puis vous oserez dire : Je ne m'en soucie pas, je vais épouser une comtesse! Les choses ne vont pas ainsi, baron... On n'y va pas si légèrement avec baes Gansendonck. Après ce qui est arrivé hier, vous ne pouvez plus refuser; vous devez réparer l'honneur de ma fille, ou je vous fais paraître devant le tribunal, et je vous poursuivrai jusqu'à Bruxelles. Vous épouserez! Et si vous ne me donnez pas dès maintenant votre consentement, je vous défends de mettre encore le pied chez moi, entendez-vous!

Pendant cette sortie, le baron avait regardé le baes avec un tranquille sourire de pitié et avec un grand sang-froid; seulement, à la fin de la tirade menaçante, une certaine rougeur parut sur son visage, indice que l'indignation ou la colère cherchaient à le faire sortir de son calme.

— Monsieur Gansendonck, pour me respecter moi-même, je devrais tirer ce cordon de sonnette et vous faire conduire hors du château par mes domestiques; mais j'ai vraiment pitié de votre démence. Puisque vous le voulez, je vais une fois pour toutes répondre clairement et nettement à tout ce que vous avez dit et à tout ce que vous pourriez dire encore. Il y a en ceci une leçon pour vous et une pour moi. Nous ferions bien de la mettre à profit tous deux.

— Je veux savoir, s'écria le baes, si vous épousez Lisa, oui ou non?

— N'avez-vous pas d'oreilles, que vous me demandez si souvent la même chose! Écoutez, monsieur Gansendonck, ce que je vais vous dire, et ne m'interrompez pas, sinon mes valets viendront mettre fin à notre ridicule entretien.

— J'écoute, j'écoute, grommela le baes en grinçant des dents; quand je devrais en mourir, je me tairai, pourvu que j'aie mon tour après.

Le baron commença.

— Vous me reprochez de m'être introduit chez vous, et cependant vous savez bien vous-même que c'est vous qui m'avez engagé à y venir, et qui m'avez excité à faire la connaissance de votre fille. Qu'ai-je donc fait chez vous qui ne l'ait été avec votre assentiment? Rien. Au contraire, vous trouviez toujours que je n'étais pas assez familier avec votre fille. Et maintenant vous venez prétendre que je dois l'épouser! Ainsi c'était un piége que vous me tendiez, et vous m'attiriez avec des vues cachées. Jugez vous-même si je dois oui ou non condamner de semblables moyens et d'aussi présomptueux projets. Je venais auprès de Lisa parce que sa société m'était agréable, et qu'un loyal sentiment d'amitié m'attirait vers elle. Si cette liaison, par laquelle je pensais vous honorer, a eu pour nous tous un triste résultat, cela vient uniquement de ce que nous n'avons pas pris garde au proverbe : Hante qui te ressemble. Nous avons tous deux agi sans consulter la raison, et tous deux nous en sommes punis. J'ai été, à ma grande honte, presque

assommé par un paysan; vous êtes devenu la risée de tout le village, et voyez d'un seul coup s'écrouler tous les châteaux que vous aviez bâtis en l'air. Mieux vaut se repentir tard que jamais. J'avoue que j'ai mal fait en fréquentant familièrement une auberge de village, en y venant et y agissant comme si j'étais l'égal de votre fille; et je sens maintenant que si Lisa n'eût pas été de sa nature très-vertueuse, mes paroles et mes manières eussent pu corrompre sa belle âme.

— Qu'osez-vous dire? s'écria le baes en éclatant; avez-vous parlé à ma fille d'une façon déshonnête, séducteur que vous êtes?

— Je me ris de votre folie, poursuivit le baron; je veux oublier, pour un instant encore, quel est celui qui ose me parler ainsi... Je n'ai rien dit à votre fille que ce qu'on regarde dans le grand monde comme des compliments de tous les jours; des choses propres à la langue française, et qui peut-être font peu de mal aux jeunes personnes qui n'entendent pas autre chose depuis leur enfance, mais qui, dans les rangs inférieurs, corrompent le cœur et dépravent les mœurs parce qu'on les y prend pour des vérités, et qu'elles y excitent ainsi les passions, comme si ce n'étaient pas de vains compliments. En cela, 'ai eu tort: c'est le seul crime ou plutôt la seule erreur que chacun puisse me reprocher, à l'exception de vous, qui m'avez fait faire et dire plus que je ne le voulais moi-même. Vous m'avez menacé tout à l'heure de m'interdire l'entrée de votre maison; c'est inutile; j'avais déjà pris la résolution de profiter de la leçon que j'ai reçue, et non-seulement de ne plus aller chez vous en

ami, mais encore de ne plus me comporter vis-à-vis des autres paysans autrement qu'il ne convient à mon rang.

— Des paysans ! s'écria le baes avec impatience. Je ne suis pas un paysan! Je m'appelle Gansendonck. Quelle ressemblance trouvez-vous entre un paysan et moi, dites?

— Malheureusement pour vous, il y en a peu en effet, répondit le baron. Votre vanité vous a jeté hors de la bonne voie; maintenant vous n'êtes ni chair ni poisson, ni paysan ni monsieur : vous ne rencontrerez toute votre vie qu'hostilité et raillerie d'un côté, dédain et pitié de l'autre. Vous devriez avoir honte de mépriser si inconsidérément votre condition. Le paysan est l'homme le plus utile sur la terre; et quand il est probe, qu'il a bon cœur et qu'il remplit ses devoirs, il mérite mieux que qui ce soit d'être estimé et aimé. Mais savez-vous qui livre souvent les paysans à la risée du monde? Ce sont les hommes qui, comme vous, s'imaginent qu'on s'élève en dédaignant ses frères; qui se figurent qu'on cesse d'être paysan du moment qu'on parle des paysans avec mépris, et qu'il suffit de s'attifer de quelques plumes d'aigle pour être aigle soi-même.

— Vous ai-je écouté assez longtemps? s'écria le baes en bondissant; croyez-vous, monsieur le baron, que je sois venu chez vous pour me laisser traîner dans la boue sans mot dire?

— Encore un mot, ajouta le baron. Faut-il vous donner un bon conseil, monsieur Gansendonck? Écrivez sur la porte de votre chambre à coucher : *Cordonnier, restez à vos formes!* Habillez-vous comme les autres pay-

sans, parlez et agissez comme les gens de votre condition, cherchez à votre fille un brave fils de laboureur pour mari, fumez votre pipe et buvez votre pinte de bière amicalement avec les gens du village, et ne vous efforcez plus de paraître ce que vous n'êtes pas. Songez que lorsque l'âne porte la peau du lion, ses oreilles dépassent toujours, et qu'on ne manquera jamais de s'apercevoir à votre plumage et à votre ramage que votre père n'était pas un rossignol. Et maintenant allez en paix avec cette leçon; vous m'en remercierez plus tard! Pensez-vous avoir encore quelque chose à dire? parlez, je vous écouterai à mon tour.

Le baes bondit de nouveau de sa chaise, croisa comme un furieux les bras sur sa poitrine, et s'écria :

— Ah! vous croyez me tromper par votre feinte modération et vos singeries? Non, non, ça ne se passera pas ainsi; nous verrons s'il n'y a pas de loi pour vous contraindre, monsieur le baron! J'irai trouver votre père à la ville, et lui exposer comment vous avez souillé l'honneur de ma maison! Et dussé-je faire écrire à Paris à la comtesse dont vous me cachez le nom par crainte, je le ferai; — j'empêcherai votre mariage, et de plus, je ferai connaître à tout le monde quel faux trompeur vous êtes!

— Est-ce tout ce que vous avez à dire? demanda le baron avec une colère contenue.

— Épousez-vous Lisa, oui ou non? vociféra le baes en le menaçant du poing.

Le baron étendit la main et tira deux fois violemment le cordon de la sonnette. On entendit aussitôt des pas

précipités dans l'escalier. Baes Gansendonck frémissait de dépit et de honte. La porte s'ouvrit; trois domestiques apparurent dans le salon.

— Monsieur le baron a sonné? demandèrent-ils tous ensemble avec empressement.

— Conduisez monsieur Gansendonck jusqu'à la porte du château! dit le baron avec autant de calme que cela lui était possible.

— Comment, vous me faites mettre à la porte! s'écria le baes avec une colère concentrée. Vous me le paierez, tyran, imposteur, séducteur...

Le baron fit un signe de la main aux domestiques, se leva, et quitta le salon par une porte latérale.

Baes Gansendonck était comme foudroyé, et ne savait s'il devait invectiver ou pleurer. Les domestiques le poussèrent poliment, mais irrésistiblement jusqu'à la porte, sans s'inquiéter de ses imprécations.

Avant de savoir au juste ce dont il s'agissait, le baes se trouva dans la campagne et vit la porte du pavillon se refermer derrière lui.

Il marcha pendant quelques instants tout droit devant lui, comme un aveugle qui ne sait où il se trouve, jusqu'à ce qu'il courût se heurter la tête contre un arbre, dont le choc parût le réveiller. Alors il se mit à suivre à grands pas le chemin en tempêtant et en proférant injures sur injures contre le baron pour donner issue à sa tristesse et à son dépit.

Il s'arrêta pensif au coin d'un taillis. Après être demeuré là un demi-quart d'heure plongé dans les plus douloureuses réflexions, il se mit à se frapper lui-même

du poing et à frapper son front de la main, en s'apostrophant lui-même à chaque coup :

— Ane stupide! oseras-tu encore rentrer à la maison, imbécile que tu es? Tu mériterais le fouet, sot lourdaud! Cela t'apprendra ce que sont les barons et les messieurs! Mets encore maintenant un *gilet blanc* et des gants jaunes; mieux eût valu mettre un bonnet de fou! Tu es assez niais, assez bête pour te noyer dans un moulin à vent! Cache-toi, rentre sous terre de honte, rustre de paysan! rustre de paysan!...

Enfin, après avoir épuisé contre lui-même toute sa colère, les larmes jaillirent de ses yeux; pleurant et soupirant, plein de honte et de tristesse, il se traîna vers sa maison.

Tout à coup il vit de loin son domestique accourir au-devant de lui en poussant des cris qu'il ne put comprendre autrement que comme une pressante invitation de se hâter.

— Baes, baes, oh, venez vite! s'écria Kobe dès qu'il fut plus près de son maître, notre pauvre Lisa est dans une convulsion mortelle!

— Mon Dieu! mon Dieu! soupira baes Gansendonck, tout m'accable à la fois! et tout le monde m'abandonne. Toi aussi Kobe!

— C'est oublié, baes, dit le domestique avec une douce pitié; vous êtes malheureux, je resterai près de vous aussi longtemps que je pourrai vous être bon à quelque chose.... Mais allons, allons!

Tous deux se dirigèrent vers le village en accélérant le pas et en poussant de tristes exclamations.

## X

La fille de l'orgueil s'appelle la honte.

L'hiver est passé. Déjà les arbres et les plantes commencent à déployer leur tendre verdure sous la douce lumière du soleil; les oiseaux font leurs nids et chantent leurs belles chansons de mai; tout brille d'une vigueur juvénile, tout sourit à l'avenir, comme si jamais sombre nuage ne devait plus obscurcir le beau ciel bleu.....

Dans l'arrière chambre du *Saint-Sébastien* repose une jeune fille malade, la tête sur un coussin. Pauvre Lisa, un ver cruel ronge sa vie! Elle est assise là, immobile et pourtant haletante de lassitude; le moindre mouvement est pour elle un pénible travail. Son visage est pâle et transparent comme le verre mat; mais sur chacune de ses joues amaigries rougit une tache brûlante, indice fatal qui donne le frisson... Plongée dans une triste rêverie, elle effeuille de ses doigts effilés quelques marguerites qu'on vient de lui apporter pour la distraire, comme un jouet à un enfant. Elle laisse tomber sur le parquet les fleurs flétries; sa tête s'affaisse sans force sur le coussin; son regard vitreux monte vers le ciel et plonge dans l'infini; son âme mesure déjà la route de l'éternité!

Un peu en arrière de la jeune fille, du côté de la fenêtre était assis baes Gransendonck, les bras croisés sur la poitrine. Sa tête était penchée profondément, ses yeux à demi clos étaient fixés sur le sol : tout sur ses traits et

dans son attitude trahissait d'amères douleurs, le remords et la honte.

Quelles étaient les pensées du malheureux père qui voyait son unique enfant s'éteindre ainsi comme une martyre? S'accusait-il lui-même? Reconnaissait-il que sa vanité était le bourreau qui avait rivé l'innocente victime sur le banc de torture?

Quoi qu'il en soit, dans son cœur aussi un serpent dévorant tordait ses replis, car son visage était sillonné des rides profondes de la souffrance, et ses joues flétries, ses mouvements lents témoignaient assez que les dernières étincelles de confiance, de courage et d'espérance étaient éteintes dans son âme.

Le moindre soupir de sa fille malade le faisait frissonner; la toux pénible de Lisa déchirait son propre sein; et quand elle dirigeait sur lui son regard souffrant, il tremblait comme s'il eût lu dans son œil vague et incertain le mot affreux : *infanticide!* Et pourtant maintenant que dans son cœur l'amour paternel s'était dégagé pur et ardent, des liens de l'orgueil, il eût accepté avec joie la mort la plus cruelle pour prolonger d'une seule année la vie de son enfant.

Pauvre Gansendonck! tout lui avait si bien souri dans le monde! De si célestes rêves de félicité et de grandeur l'avaient bercé toute sa vie de leur doux mirage! Et maintenant il était là, comme une ombre muette, assis auprès de son enfant mourante, — affaissé et tremblant comme un criminel sur le banc d'infamie.

Si ce continuel tourment de la conscience, cette éternelle pensée de mort avaient vieilli son corps, elles

avaient aussi dissipé dans son âme les ténèbres de l'orgueil et de la vanité, et singulièrement adouci son caractère. Maintenant son costume était modeste et sans prétention, sa parole affable, son attitude pleine d'humilité. Douloureusement courbé sous son triste sort, sa vie n'avait plus qu'un seul but, l'adoucissement des souffrances de sa fille, ses efforts, qu'un seul objet, la libération de Karel.

Baes Gansendonck était assis depuis près d'une demi-heure déjà dans la même position. Il retenait son haleine et ne bougeait pas, de peur de troubler le repos de sa fille.

Enfin, Lisa releva la tête avec un douloureux soupir, comme si l'oreiller n'eût pas été commodément placé. Baes Gansendonck s'approcha d'elle, et lui dit avec une pitié profondément ressentie :

— Chère Lisa, cela t'attriste, n'est-ce pas, de rester toujours seule dans cette chambre? Vois, le soleil brille avant tant d'éclat au dehors ; l'air est si doux et si frais! J'ai placé dans le jardin une chaise et deux coussins. Veux-tu que je te mène au soleil? Le docteur a dit que cela te ferait du bien.

— Oh non! laissez-moi ici, dit la jeune fille avec un soupir; ce coussin est si dur.

—L'éternelle tranquillité de cette chambre a quelque chose de pénible, Lisa; ton cœur a besoin de récréation.

— L'éternelle tranquillité! répéta la jeune fille pensive. Comme il doit faire calme et bon dans la tombe!

— Laisse là ces lugubres pensées, Lisa. Viens! Faut-il t'aider? Personne ne te verra; je fermerai la barrière

du jardin, tu t'assiéras derrière la belle haie de hêtres; tu verras comme les fleurs rajeunies poussent avec vigueur; tu entendras comme les oiseaux chantent bien. Fais cela pour moi, Lisa.

— Eh bien! père, répondit la jeune fille, pour vous plaire j'essaierai si je puis encore aller aussi loin.

Appuyant les deux mains sur la table, elle se leva lentement.

D'abondantes larmes s'échappèrent des yeux du père quand il vit Lisa chanceler sur ses jambes affaiblies, et tous ses membres trembler comme sous un pénible effort; on eût dit qu'elle allait s'affaisser sous le poids de son corps pourtant si délicat. Baes Gansendonck la prit sous les bras, sans dire un mot, et la porta plus qu'il ne la soutint. Ils s'en allèrent ainsi pas à pas à travers l'auberge, et après s'être maintes fois reposés, atteignirent le jardin, où Lisa, à bout de forces et prise d'une toux douloureuse, s'affaissa dans le fauteuil.

Après que le baes eut disposé les coussins derrière son dos et sous sa tête, il s'assit à côté d'elle sur une chaise, et attendit en silence qu'elle fût un peu remise de sa lassitude.

Enfin il dit d'un ton consolateur, tout en pleurant encore :

— Aie bon espoir, chère Lisa; le bel été est commencé; l'air doux et pur te fortifiera. Tu guériras, va, mon enfant!

— Ah! mon père, pourquoi me tromper? dit la jeune fille en soupirant et en hochant la tête. Tous ceux qui me voient, — vous comme les autres, père, — pleurent

et gémissent sur mon sort. C'en est fait, n'est-ce pas? Quand viendra la Kermesse, je serai déjà couchée au cimetière.

— Mon enfant, ne t'attriste pas toi-même par cette désolante pensée.

— Une pensée désolante! On n'est pas bien en ce monde, père! Ah, si j'étais déjà au ciel! Là est la santé, la joie, l'éternel amour.

— Karel reviendra bientôt, Lisa. N'as-tu pas dit toi-même que tu serais vite guérie? Lui saura bien te consoler; sa voix affectueuse t'arrachera à tes amères souffrances et te rendra une force nouvelle.

— Encore six mois! dit la jeune fille avec désespoir, en levant les yeux au ciel comme si elle adressait une demande à Dieu. Encore six mois!

— Plus aussi longtemps, Lisa. Kobe est parti hier pour Bruxelles, chargé d'une lettre de notre bourgmestre pour le monsieur qui est notre intercesseur auprès du ministre. Tout nous fait espérer que nous obtiendrons pour Karel une diminution de peine. En ce cas, il sera mis sur-le-champ en liberté. Dieu sait si Kobe ne nous apportera pas cette après-dînée la joyeuse nouvelle de sa prochaine délivrance. Lisa, mon enfant, ne te sens-tu pas revivre à cette pensée?

— Pauvre Karel! dit Lisa, rêveuse, quatre éternels mois déjà! O père, j'ai commis une faute, moi.... Mais lui qui est innocent que ne doit-il pas souffrir dans son sombre cachot!

— Mais non, Lisa. Avant-hier encore, je suis allé le voir dans sa prison. Il supporte son sort avec patience:

si ce n'était ta maladie qui l'afflige, il s'estimerait heureux en ce monde.

— Il a tant souffert, père; vous l'aimerez, n'est-ce pas? Vous ne le repousserez plus? Il est si bon!

— Le repousser! s'écria le baes d'une voix tremblante; je l'ai supplié à genoux de me pardonner, j'ai baigné ses pieds de mes larmes...

— Ciel! Et lui, père?

— Il m'a serré dans ses bras, m'a embrassé, m'a consolé. J'ai voulu m'accuser moi-même, lui dire que mon orgueil seul est la cause de son malheur, lui promettre que toute ma vie serait une expiation. Il m'a fermé la bouche par un baiser... un baiser qui comme un baume du ciel a versé dans mon cœur l'espérance et l'énergie, et m'a donné la force d'attendre avec moins d'anxiété la décision de Dieu. Béni soit le cœur généreux qui rend le bien pour le mal!

— Et à moi aussi il a tout pardonné, n'est-ce pas, père?

— Te pardonner, Lisa? Quel mal as-tu donc jamais fait! Ah! si tu souffres, si une punition d'en haut semble te frapper, c'est pour moi seul, ma pauvre enfant, que tu supportes cette amère expiation!

— Et moi, suis-je innocente, père? N'est-ce pas ma légèreté qui déchirait le cœur de Karel et le faisait languir de désespoir? Mais il m'a tout pardonné, l'excellent ami.

— Non, non, s'écria le père, Karel n'a rien à te pardonner. Tu conserves toujours à ses yeux la chaste pureté de la fleur du lis... Même alors que mon orgueil

insensé te forçait à agir imprudemment, et que tout concourait à lui inspirer de la méfiance, même alors il repoussait le moindre soupçon, et disait, l'assurance dans les yeux : — Ma Lisa est pure, elle n'aime que moi seul sur la terre.

Un doux sourire parut sur le visage de la jeune fille.

— Ah ! dit-elle, cette conviction adoucira mon agonie. Quand je serai là-haut, je prierai Dieu pour lui, je lui sourirai du haut du ciel en quelque lieu qu'il aille... jusqu'à ce qu'il y vienne aussi !

L'accent joyeux de la voix de Lisa encouragea son père à faire un effort pour détourner son âme des tristes pressentiments qui l'assiégeaient.

— Et tu ne sais pas, Lisa, dit-il d'une voix enjouée, tu ne sais pas tout ce qu'il me disait avant-hier du beau jardin qu'il va faire faire pour toi dès qu'il sera libre? Toutes les plus belles fleurs à profusion, des sentiers et des allées tortueuses, des parterres, des berceaux, des étangs!... Et pendant qu'on travaillera à cela, il fera avec toi un voyage à Paris; il te fera voir les plus belles choses qui se puissent trouver au monde; il te ranimera par son amour, par mille plaisirs, par mille joies..... O Lisa, penses-y un peu, tu seras déjà la femme de Karel alors. Rien sur la terre ne pourra désormais vous séparer; votre vie sera un ciel de bonheur ! Et Karel veut que j'aille demeurer avec vous deux et sa mère dans la brasserie. Il sera mon fils ! Toi, Lisa, tu retrouveras une tendre mère. Par la douceur, par l'humilité de mon caractère, je regagnerai l'amitié des villageois. Chacun nous estimera, nous aimera. Nous nous aimerons tous

les uns les autres; nous serons unis par le lien d'une fraternelle affection et passerons paisiblement notre vie sur la terre! Mais, Lisa, mon enfant, qu'as-tu? tu trembles! N'es-tu pas bien?

La jeune fille fit encore un effort pour sourire, mais il était visible qu'elle n'en avait plus la force. Elle chercha cependant la main de son père, et, l'ayant trouvée, elle dit d'une voix éteinte et qui allait s'affaiblissant de plus en plus :

— Cher père, si le Dieu de là-haut ne m'avait pas rappelée, vos paroles de consolation me guériraient sans doute; — mais, hélas! qu'est-ce qui pourrait me sauver... de la mort que je vois toujours devant mes yeux... comme quelque chose que je ne saurais dire... un nuage... quelque chose qui me fait signe. Et maintenant encore, un frisson glacial parcourt mon corps; l'air est trop froid... De l'eau, de l'eau sur mon front! O père, cher père, je crois... que je vais mourir!...

En prononçant ces funèbres paroles, elle ferma les yeux et s'affaissa sur elle-même, inanimée comme un cadavre.

Baes Gansendonck tomba à genoux devant sa fille et leva vers le ciel des bras suppliants, tandis qu'un torrent de larmes s'échappait de ses yeux; mais bientôt il reprit conscience de la situation, et se releva vivement en proie à une fiévreuse anxiété. Il se mit à frictionner la paume des mains de Lisa mourante, lui souleva la tête, l'appela par son nom, baisa ses lèvres glacées et baigna son front de larmes de repentir et d'amour.

Peu après le sentiment revint à la jeune malade.

Digitized by Google

Tandis que son père, à demi fou de joie, épiait sur son visage les indices de son réveil d'un sommeil qui ressemblait à la mort, elle ouvrit lentement les yeux et promena autour d'elle un regard surpris.

— Pas encore! encore sur la terre! dit-elle en soupirant. O père, ramenez-moi à la maison; ma tête tourne, ma poitrine brûle; l'air me ronge les poumons, le soleil me fait mal!

Comme si baes Gansendonck eût voulu soustraire son enfant à la mort qui la menaçait, il la saisit dans ses bras avec un élan jaloux et la porta dans la chambre.

Lisa se rassit près de la table et reposa silencieusement sa tête sur le coussin.

Le baes voulut encore lui adresser des paroles de consolation, mais elle l'interrompit d'une voix suppliante :

— Ne parlez pas, cher père; je suis si lasse, — laissez-moi reposer.

Baes Gansendonck se tut, regagna sa chaise et se mit à pleurer en silence sur la mort prochaine de sa bien-aimée Lisa...

Une demi-heure s'était écoulée sans qu'un mouvement, un son, un soupir eût trahi la présence d'êtres humains dans cette chambre, quand on entendit soudain une voiture s'arrêter devant la porte.

— Voilà Kobe, Lisa, voilà Kobe! s'écria joyeusement baes Gansendonck; je l'entends au pas de notre cheval.

Une étincelle d'espoir brilla dans l'œil mourant de la jeune fille.

Le domestique entra en effet dans la chambre. Lisa parut rassembler toutes les forces qui lui restaient pour

apprendre la joyeuse nouvelle; elle leva la tête, tendit le cou et regarda Kobe. Le baes s'élança vers celui-ci, et s'écria :

— Eh bien, eh bien, Kobe?

Les yeux humides, le domestique répondit :

— Rien! Le monsieur qui devait parler pour Karel au ministre de la justice est parti pour l'Allemagne...

Un cri de détresse étouffé s'échappa de la bouche de Lisa. Sa tête retomba lourde comme du plomb sur l'oreiller, des larmes silencieuses jaillirent de ses yeux :

— Hélas! hélas! dit-elle d'une voix si faible qu'on l'entendait à peine, il ne me reverra plus sur la terre!

## XI

Qui sème des chardons récolte des épines.

Par une belle matinée, un jeune paysan suivait à grands pas la chaussée d'Anvers à Bréda. Il était hors d'haleine, et la sueur perlait en grosses gouttes sur son front. Cependant une indicible joie rayonnait dans ses yeux, et dans les regards rapides qu'il jetait sur la campagne ou plongeait dans l'azur sans bornes du ciel, on voyait briller la reconnaissance envers Dieu et l'amour envers la nature renaissante. Ses pas étaient légers; de temps en temps il lui échappait une exclamation de joie; on eût dit qu'il se hâtait avec une ardente impatience de gagner un lieu où l'attendait un grand bonheur.

Et, en effet, c'était Karel le brasseur, qu'une réduction de peine venait de rendre inopinément à la liberté.

Maintenant il revenait au village, le cœur plein de rêves heureux. Il allait revoir sa Lisa, la consoler, la guérir! Car n'était-ce pas sa condamnation, son emprisonnement, qui courbaient la jeune fille sous le poids d'un chagrin rongeur et la faisaient dépérir? Et sa délivrance, son retour, n'étaient-ils pas l'infaillible remède à sa maladie? Oh oui, il allait la retrouver, pure, aimante; la surprendre par son apparition imprévue, lui crier : — Cesse de t'abandonner à ta douleur, ma Lisa. Me voici, moi, ton fidèle ami. Puise des forces dans mon amour, relève la tête avec espoir; tous nos maux sont passés, envisage l'avenir avec courage et joie, souris à la vie : elle nous promet encore tant de belles années!

Et sa bonne vieille mère! Comme il allait la récompenser de ses tendres et sympathiques souffrances! Déjà il la voyait en esprit, poussant un cri d'émotion, accourir au-devant de lui; il sentait ses bras s'enlacer à son cou, ses baisers brûler ses joues, ses larmes couler sur son front... Et il souriait avec amour à la douce vision, tandis que le mot : Mère! mère! tombait de ses lèvres.

Oh! le jeune homme était heureux! Sa liberté retrouvée gonflait de joie sa puissante poitrine; l'atmosphère parfumée de la bruyère l'enveloppait de balsamiques effluves et versait le feu de la vie dans ses poumons; le soleil de printemps jetait des teintes dorées sur la fraîche et jeune verdure des sapins, et donnait à la nature entière un magnifique vêtement de fête. Rêvant un séduisant avenir, le cœur débordant de reconnaissance envers

Dieu, évoquant sous ses yeux fascinés tout ce qu'il aimait, soupirant d'amour, souriant de bonheur, le jeune homme marcha d'un pas de plus en plus rapide jusqu'à une demi-lieue environ de son village natal.

Là il s'arrêta soudain, tremblant et comme si une lugubre apparition l'eût frappé d'effroi et de consternation.

Trois messieurs venaient de déboucher d'un chemin latéral sur la chaussée; l'un d'eux était monsieur Van Bruinkasteel!

Il serait difficile de dire si ces personnes avaient remarqué le jeune homme; mais du moins elles ne le regardèrent pas, et suivirent le chemin du village.

Karel était désolé. Il ne voulait pas en ce moment entrer en conversation avec le baron, car il sentait bouillir son sang et comprenait combien la rencontre pouvait être dangereuse pour lui si son ennemi lui adressait une seule parole insultante. Et cependant il ne pouvait s'arrêter non plus; trop forte était l'impatience qui l'emportait vers sa bien-aimée Lisa, pour aller ensuite presser dans ses bras sa vieille mère.

Après un instant de réflexion, Karel prit une résolution subite; il s'élança de la chaussée dans un sentier qui touchait celle-ci, et, courant à travers champs et bois, atteignit un autre chemin qui, bien qu'en faisant un long détour, devait aussi le conduire au village. . . . .

. . . . . .

Sur le village planent les sons lents du glas des morts... Dans le cimetière s'ouvre béante une tombe

récemment creusée; chaque tintement de la cloche de deuil retentit dans cette fosse qui attend; on dirait qu'une voix sourde s'élève du sol, et que la terre avide appelle sa proie en soupirant.

Les animaux mêmes frissonnent douloureusement à ce lugubre appel de la mort; les chiens répondent par des hurlements au son des cloches, les taureaux poussent des beuglements sourds... Hors ces funèbres sons, un morne silence enveloppe toute la commune; on n'y aperçoit d'autre mouvement que la marche appesantie de vieilles gens qui, le livre de prières et le rosaire à la main, s'acheminent vers l'église comme des ombres muettes.

Dans le lointain s'avance un triste cortége..... Mais comme il est beau ici le voyage vers le lieu du dernier repos!

Quatre jeunes filles, vêtues de robes blanches comme la neige, portent le corps de leur compagne morte dans la fleur de la vie; d'autres jeunes filles, parées de même, marchent à côté d'elles pour recevoir à leur tour le précieux fardeau. Toutes les filles de la commune suivent derrière, portant à la main des fleurs ou des branches de buis, toutes, jusqu'aux petites filles dont l'âme innocente ne comprend pas encore ce que signifie le mot *mourir*. Beaucoup pleurent amèrement, toutes marchent la tête baissée et plaignent la pauvre Lisa, si innocente hélas! et pourtant si punie.

Sur le cercueil sont semées des fleurs : les roses et les lis, emblèmes de la pureté virginale. Leur odeur est si fraîche et si parfumée; elles brillent si bien de tout leur

éclat sur le drap blanc... Là-dessous aussi gît une fleur, un lis rongé par le ver des douleurs, pâle et flétri; innocent agneau expiatoire, malheureuse victime de l'orgueil et de la vanité!

Trois hommes seulement suivent immédiatement le corps. D'un côté marche Kobe le domestique; de l'autre, Sus le forgeron.

Pleurant de pitié et de tristesse, ils soutiennent une troisième personne qui chancelle comme un homme ivre. Il cache son visage dans ses mains, des larmes s'échappent à travers ses doigts; sa poitrine est soulevée par de douloureux sanglots... Pauvre Gansendonck! coupable père, tu n'oses plus jeter les yeux sur ce cercueil? A chaque regard, le ver de la conscience te mord au cœur, n'est-ce pas? Tu trembles d'angoisse et de honte? Mais je ne veux pas lire dans ton cœur; ton martyre m'inspire le respect; j'oublie ton fatal orgueil, et moi aussi je verse une larme de compassion sur ta cuisante douleur....

On approche du champ de la mort; voilà le prêtre qui doit dire sur la dépouille mortelle la dernière prière.....

Mais, qu'est-ce qui frappe d'effroi la foule muette? Pourquoi ce cri d'angoisse qui s'échappe en même temps de toutes les poitrines? Quelle terrible apparition fait trembler ces jeunes filles?

Dieu! voilà Karel!... Il s'arrête un moment comme frappé de la foudre, il fixe un œil égaré sur le cortége dont la marche s'est interrompue tout à coup sous ses regards ardents?... Le jeune homme anéanti comprend ce qui se passe! Il accourt les cheveux dressés sur la

tête, il se précipite auprès du corps, il repousse violemment les jeunes filles, il arrache le drap mortuaire, il ensanglante ses mains aux clous du cercueil qu'il veut ouvrir; il appelle sa Lisa, il crie, il pleure, il rit.....

Enfin des hommes l'entraînent de force loin du cadavre..... Mais un nouvel incident lui arrache un cri de vengeance, cri si affreux, si terrible que tout le monde en frémit d'effroi. Qu'ont donc vu ses yeux hagards qu'il s'élance comme un furieux, en écartant tout obstacle et avec un féroce cri de triomphe vers celui qui cause sa colère?

Ciel! voilà le baron derrière les vitres d'une auberge!

Malheur! malheur! Le jeune homme égaré tire un couteau de sa poche : quelle lueur terrible la lame jette au soleil! Il bondit en rugissant dans l'auberge : un meurtre va être commis.... Mais non! il se heurte contre le seuil et tombe comme une pierre, la tête sur les dalles. Tous lèvent les mains au ciel avec des cris d'épouvante, tous tremblent.... Mais Karel ne se relève pas; il demeure gisant sur le sol, comme si la mort venait de trouver en lui une nouvelle victime.

Le baron, son ennemi, est le premier auprès de lui; il relève le jeune homme avec compassion; lui aussi sent en ce moment un remords qui le ronge, il entend une voix qui lui crie : Ton étourderie a contribué à ces malheurs que tu vois sévir si terriblement autour de toi.

Kobe accourt aussi; tous deux portent Karel sur une chaise, et lui baignent d'eau fraîche le front et la poitrine; mais il reste sur son siége, inanimé et pâle comme un mort.....

Pendant ce temps, le prêtre murmure le dernier adieu sur la fosse; la terre retombe avec un bruit sourd sur le cercueil.....

Karel est sorti de son évanouissement. Le baron veut le consoler... Kobe lui parle de sa mère; mais le jeune homme ne connaît plus ni ami ni ennemi; un feu étrange et effrayant brille dans ses yeux, il rit, il semble heureux !... Il est fou....

Cher lecteur, s'il vous arrive par hasard de traverser le village où cette triste histoire est arrivée, vous verrez devant la brasserie deux hommes assis sur un banc de bois, jouant ensemble comme s'ils étaient encore enfants. Le plus jeune a une physionomie morne et sans vie, bien que la flamme de la folie étincelle dans son regard; l'autre est un vieux domestique qui le soigne avec une affectueuse pitié et s'efforce de le distraire.

Demandez au domestique la cause du malheur de son maître; le bon Kobe vous racontera de tristes choses, il vous montrera la fosse où baes Gansendonck dort du sommeil éternel auprès de son enfant, et, soyez-en sûr, il terminera infailliblement son récit par ce proverbe,

L'ORGUEIL EST LA SOURCE DE TOUS LES MAUX.

FIN DES SCÈNES DE LA VIE FLAMANDE.

89596

PARIS. — IMPRIMERIE DE A. WITTERSHEIM, 8, RUE MONTMORENCY.

Google

Digitized by Google

BIBLIO

SCAR

PLUT